

# L'image des Borgia au XVe siècle

Jeanne Esther Eichenlaub

▶ **To cite this version:**

Jeanne Esther Eichenlaub. L'image des Borgia au XVe siècle. Histoire. 2010. dumas-00539199

**HAL Id: dumas-00539199**

**https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00539199**

Submitted on 24 Nov 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jeanne-Esther EICHENLAUB

# L'image des Borgia au XVIème siècle




## Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et histoire de l'art
Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux
Option : MIFI

***sous la direction de Madame Naima GHERMANI***

**Année universitaire 2009-2010**

Jeanne-Esther EICHENLAUB

# L'image des Borgia au XVIème siècle

***Mémoire de Master 1 ou 2 « Sciences humaines et sociales »***

Mention : histoire et histoire de l'art
Spécialité : histoire des relations et échanges culturels internationaux
Option : MIFI

***Sous la direction de Naima GHERMANI***

**Année universitaire 2009-2010**

# Remerciements

Je remercie ma directrice de mémoire Madame Ghermani, pour son aide précieuse, ses judicieux conseils  et sa patience.

Je remercie aussi les membres de ma famille qui m’ont soutenu tout au long de cette année.

# Sommaire

Introduction……6

**PARTIE 1**
**ALEXANDRE VI: UN DESTIN HORS DU COMMUN……13**
CHAPITRE I – UN CARDINAL PROMIS A UN GRAND AVENIR ……14
I) Du sang espagnol 14
II) Un cardinal doué, loué pour ses qualités politiques……15
III) Les femmes, le vin, la fête ……19
CHAPITRE II – UNE POLITIQUE FAMILIALE……25
I) Un pape étranger au Vatican 25
II) Une politique dynastique……34
CHAPITRE III – ALEXANDRE VI EN SON MIROIR ……47
I) Les représentations iconographiques d'Alexandre VI 47
II) Les Aedes Borgia 55

**PARTIE 2**
**LES ENFANTS D'ALEXANDRE VI: CESAR ET LUCRECE BORGIA……67**
CHAPITRE IV– CESAR BORGIA: NOMEN OMEN……68
I) Un destin tout tracé 68
II) Cadar Borgia un prince Machiavélique 83
III) Dans l'intimité de César Borgia 101
CHAPITRE V – LUCRECE BORGIA: UNE FIGURE DE FEMME AMBIVALENTE ……109
I) A la cour du pape 109
II) A la cour de Ferrare : une princesse de la Renaissance ……119
III) Lucrèce Borgia, une femme fatale ? Quelles sont les représentations que l'on a d'elle ?……128

Conclusion……134

Annexes……138

Sources……146

Bibliographie……147

Table des illustrations……150

Table des matières……152

# Introduction

Abel Gance en a fait un film, Canal + s'apprête à tourner une série les mettant en scène, tout récemment encore un film est sorti sur eux. De qui s'agit-il ? Des Borgia ! Cette famille scandaleuse du XVIème siècle, dont le patriarche n'est autre qu'un pape : Alexandre VI, passionne les foules. Accusés des pires ignominies, on associe souvent le nom de Borgia à la débauche, aux meurtres, à la simonie, au népotisme, à l'inceste et la liste est longue. Les Borgia ont généré, génèrent et génèreront encore beaucoup de fantasmes. Mais qui sont-ils au juste ? Cette légende noire quand est-elle née ? Quelle est l'image des Borgia au XVIème siècle ?

A l'origine de tous les scandales il y a Rodrigue Borgia. Nous sommes en 1492, Christophe Colomb découvre l'Amérique, les rois catholiques reconquièrent Grenade, dernier bastion maure en Espagne, et Rodrigue Borgia est élu pape. Il choisit pour nom Alexandre VI. Ce sulfureux cardinal avant de monter sur le trône de Saint-Pierre, a déjà au moins quatre enfants, nés de sa liaison avec Vannozza Cattanei, une patricienne romaine. Il s'agit de César, Jean, Lucrèce et Gioffré. Il les légitimise, les reconnaissant comme ses neveux et nièces.

A cette époque l'Italie est divisée et ces dissenssions réveillent l'appétit de grandes puissances étrangères comme la France. Le pape vient tout juste de revenir à Rome après un schisme très long (1378-1417) et la ville n'offre pas la sécurité escomptée au pape qui se sent menacé. Il développe alors le népotisme qui lui permet de s'entourer de proches parents, qui, lui devant tout, sont en théorie plus fiables que ces grandes familles romaines qui ne cherchent qu'à accaparer le pouvoir et les richesses au détriment du pape. L'Etat pontifical est comme les autres Etats italiens, il faut le défendre et le gouverner. Avec toutes ces guerres intestines qui gangrènent l'Italie, le rôle temporel prend parfois le dessus sur le rôle spirituel. C'est ce qui se passa avec Alexandre VI. Pape plus que controversé, il fit l'objet de sérieuses critiques au XVIème siècle mais l'image qu'on en a aujourd'hui vient –elle vraiment de cette époque ou est-elle plus tardive ? Comment étaient vus les Borgia au XVème, XVIème siècle ?

L'image est la représentation que l'on se fait d'une personne ou d'une chose. Cette représentation peut se faire à travers la description, par la voie écrite ou bien par les arts. Une image peut-être donnée à quelqu'un, c'est la manière dont on le voit. Mais une personne peut aussi se donner une image dans un but précis. Nous allons voir à travers les textes et les représentations iconographiques, quelle image émanait des Borgia au XVIème siècle et s'ils ont essayés d'en transmettre une.

Au XVII et XVIIIème siècle, il semble qu'ils aient été un peu oubliés et laissés de côté.

Au XIXème siècle, on les redécouvre. Le romantisme en France donne lieu à une véritable redécouverte de la Renaissance, qui un temps fut délaissée. On redécouvre les œuvres des artistes italiens mais aussi l'histoire de l'Italie. Un véritable engouement pour l'Italie surgit au XIXème siècle. Il est à la mode d'aller en Italie et de visiter Rome, Pise, la toscane pour parfaire ainsi sa culture classique. Peut-être est-ce pour cette raison que des livres sur les Borgia sont écrits à ce moment là ?

A cette époque fleurissent un grand nombre de livres, qui ont pour objet soit de les diaboliser soit de les innocenter. Gregorovius[1] et Gebhart ont tentés de réhabiliter l'image de Lucrèce Borgia, ils la présentent comme une victime innocente qui, comme le dit Gebhart n'a été « qu'une cire molle entre les mains de son père et de son frère ». William Poidebard et Anatole de Gallier, nous donnent une mauvaise image de César Borgia, qui reste pour eux : « un scélérat hors-ligne, un charlatan insigne… » et à qui « le nom de France est prostitué ». Clément de Vebron quant à lui dans son livre : *Les Borgia. Histoire du pape Alexandre VI, de César et de Lucrèce*, cherche systématiquement à blanchir le pontife. Ludwig Pastor[2] et Alfred de Reumont[3] semblent tous deux assez objectifs, condamnant sévèrement le pape et son fils mais après une attentive relecture des sources. Charles Yriarte[4] a écrit deux livres sur les Borgia, un sur leur image sur les représentations qu'on a d'eux, les traces qu'ils ont laissés, un autre centré sur la figure de César Borgia. Très rigoureux dans ses méthodes de recherche, il a essayé de faire ressortir une image positive de César Borgia, le décrivant comme un mécène et un homme généreux. Ce n'est pas l'image la plus fréquente que l'on a du personnage mais c'est un aspect de plus et très intéressant que nous dévoile ici Yriarte. Mais bien avant que tous ces historiens ne s'intéressent aux Borgia, c'est la fiction et les artistes qui à l'époque déjà s'emparent du sujet. Victor Hugo écrit sa pièce *Lucrèce Borgia* en 1833 et Donizetti un opéra du même nom en 1840. La même année Alexandre Dumas publie son livre : *Les Crimes Célèbres* et il consacre un chapitre aux Borgia. Alexandre Dumas se montre bien plus objectif et mieux renseigné que ses deux confrères. La pièce de Victor Hugo va marquer les esprits et rester à tout jamais dans les mémoires, tant et si bien que de nos jours la première image que nous avons de Lucrèce Borgia est celle d'une empoisonneuse. Est-ce pour cela que tant d'historiens se sont attachés à réhabiliter la mémoire de Lucrèce Borgia ? Victor Hugo répliquaient à ceux qui le critiquaient et lui reprochaient d'avoir exagéré les crimes de Lucrèce Borgia : « Lisez Tommasi[5], lisez Guicciardini[6], lisez surtout le Diarium[7] ! ». Victor Hugo tout comme Donizetti diabolisent Lucrèce Borgia. A en croire Hugo, il n'a fait que répéter ce qu'il a vu dans les sources du XVIème siècle. Est-ce à dire que la légende noire des Borgia n'est pas née au XIXème siècle avec Victor Hugo mais bien au XVIème siècle ?

Les historiens du XXème siècle ont essayés d'être le plus objectifs possible compte tenu de tout ce qui avait été dit sur les Borgia auparavant. Il faut trier les sources originales, voire qui les donnent et ne pas prendre tout pour argent comptant. Mais il faut aussi savoir faire abstraction de ses sentiments pour pouvoir donner l'image la plus proche de la vérité, ce que clairement les historiens du XIXème siècle n'ont pas fait, trop occupés à prouver l'ignominie ou

[1] Ferdinand Gregorovius (1821-1891) protestant, auteur d'une Histoire de Rome au moyen âge (traductions anglais, italienne, et russe)

[2] Historien et diplomate autrichien, né en 1854, mort en 1928. Son ouvrage majeur est *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters* en seize volumes.

[3] Alfred von Reumont (1808-1887) catholique, historien de la Toscane, auteur aussi d'une histoire de Rome

[4] Charles Yriarte (1832-1898) homme de lettres, journaliste, desssinateur français

[5] Tommaso Tomasi, né en 1608 à Pesaro mort en 1658. Il est connu pour avoir rédigé une Vie du Duc de Valentinois, paru en 1655 et réimprimé sans cesse depuis lors.

[6] Guichardin, homme politique italien du XVIème siècle. Considéré comme le premier historien de l'époque moderne, il rédige entre 1534 et 1540 une Histoire d'Italie.

[7] Ici Victor Hugo fait allusion au Diarium écrit par Jean Burchard, maître de cérémonie au Vatican entre 1483 et 1506. Il écrit un journal relatant les faits notables qui se sont déroulés à la cour d'Alexandre VI entre 1492 et 1503.

l'innocence des protagonistes. Si ces historiens du XXème siècle sont beaucoup plus objectifs, il n'en demeure pas moins que certains d'entre eux sont un peu partiaux. Il apparait que l'on ne peut jamais être totalement objectif en histoire et que les personnages dont on parle finissent toujours par nous paraître ou attachants ou répugnants, ce qui corse énormément la tâche. Pour les ouvrages du XXème siècle, je me suis essentiellement basée sur Maria Bellonci qui a écrit une biographie de Lucrèce Borgia, Ivan Cloulas, Marcel Brion et Clemente Fusero en ce qui concerne le pape Alexandre VI et César Borgia. Si Bellonci est très complète, on sent bien que pour elle Lucrèce est innocente des crimes qu'on lui a imputé, par exemple lors du meurtre de son second mari Alphonse de Bisceglie, les rumeurs couraient dans Rome que « Jamais crime n'a été si vite oublié » or du point de vue de Maria Bellonci Lucrèce est innocente et malheureuse et elle nous cite un vers du poète Sannazar[8] : « Par mes pleurs, ma chair s'écoule goutte à goutte », elle interprète l'état d'esprit de Lucrèce selon sa propre vison de l'histoire. Il me faut de plus rappeler que Sannazar est un des poètes napolitains qui a le plus « sali » Lucrèce Borgia. Il composa une épitaphe à son intention qui disait ceci : « En ce tombeau gît une Lucrèce par son nom, en fait une Thaïs[9] : fille, femme et bru d'Alexandre VI. » Le mot bru est employé en référence à César avec qui Lucrèce aurait entretenu ainsi qu'avec son père des rapports charnels. Néanmoins, c'est je pense le meilleur livre que l'on puisse trouver sur Lucrèce de nos jours. Très complet et très explicite, il est aussi sorti en livre de poche, privilège qui n'est pas accordé à tous les livres d'histoire. Ivan Cloulas est assez objectif dans l'ensemble, on ne peut lui reprocher d'être de parti pris. Cependant, il ne cite presque jamais ses sources, ce qui a pour effet de donner l'impression que c'est lui qui parle et non pas qu'il fait parler les sources.

Enfin, les ouvrages de Marcel Brion et de Fusero m'ont été très utiles. Il me faut toutefois noter que Brion est un des défenseurs d'Alexandre VI, pour lui la simonie dont on l'accuse lors de son éléction à la tiare n'est ni plus ni moins que normal : « La manière dont l'élection a été préparée et s'est déroulée n'a rien que de très normal, et l'usage de distribuer aux autres cardinaux les bénéfices dont le nouveau pape ne pouvait conserver la propriété était général et n'aurai suscité aucun commentaire malveillant s'il ne s'était agi de salir Alexandre VI ». Nous pouvons douter de cette remarque objective car jamais autant de dons ni de places promises, jamais autant de tractations n'avaient eu cours pour le trône pontifical. Alexandre VI dépasse et de loin cette pratique certes iniciée par ses prédécesseurs. Parfois l'avis de Brion est, selon moi, un peu trop tranché. Il n'en reste pas moins que c'est un livre excellent que je recommanderai à ceux qui veulent se documenter sur Alexandre VI et sa famille. Enfin, Clemente Fusero exécute un travail tout aussi remarquable avec son ouvrage sur César Borgia, mais comme je l'ai dit auparavant, tous s'attache à rétablir la vérité des faits et il semble que les Borgia aient été tellement traînés dans la boue que les historiens ont un peu tendance à tomber dans l'excès inverse. Toutefois ça ne reste qu'une tendance et l'on peut dire que les historiens et écrivains du XXème siècle se sont attelées à la dure tâche de tri des sources, de vérification et d'analyse pour

[8] Poète italien de la Renaissance, Jacopo Sannazaro, francisé en Jacques Sannazar, est né à Naples en 1455 et y meurt en 1530. Grand humaniste, il a notamment secondé le poète Pontano, directeur de l'Académie de Naples. On lui dit plusieurs poèmes en langue vulgaire comme les *Sonetti et Canzoni* et surtout *L'Arcadie*. Il a aussi composé des poèmes en latin, parmi eux on peut citer *Les Elégies*, en trois volumes, qui racontent son enfance et *Les Epigrammes*, écrits en diverses circonstances de sa vie publique et dans lesquels on trouve les invectives contre les Borgia.

[9] Thaïs est une pécheresse qui fait commerce de son corps, elle ruine ses amants jusqu'au dernier sou et ils s'entretuent pour ses faveurs.

nous offrir une image la plus proche possible des Borgia. Qui étaient-ils vraiment et quels reproches leur a-t-on faits, était-ce à tort ou à raison ?

Il apparait donc que les auteurs du XIXème siècle ont eu tendance à blanchir ou diaboliser les Borgia et que les auteurs du XXème siècle se sont attachés à rétablir la vérité. Mais que disent les sources primaires ?

Il y a trois types de sources primaires. Des journaux intimes, surtout un en réalité, celui de Burchard. Des correspondances d'ambassadeurs et enfin des ouvrages d'historien. Ainsi que quelques sources iconographiques. En réalité très peu, j'ai deux médailles représentant Alexandre VI et un portrait authentique le représentant, qui se situe au Vatican, dans les appartements Borgia, dans la salle des mystères de la foi. Pour César les sources iconographiques sont encore plus maigres, une seule représentation serait digne de foi et daterait de son époque : il s'agit d'un dessin gravé dans le livre de Paolo Giovio. Enfin pour Lucrèce, elle est tout aussi énigmatique que son frère et pas un seul tableau ne peut-être considéré comme authentique, nous avons deux médailles la représentant. A Melbourne en 2008 on a découvert un tableau qui pourrait bien être la représentation authentique de Lucrèce Borgia. Ce tableau acquis par la National Gallery de Melbourne en 1965, vient d'être identifié par les experts comme le portrait de Lucrèce Borgia. Longtemps on a cru qu'il s'agissait d'un portrait de jeune homme. Il aurait été réalisé par le peintre Dosso Dossi qui vint à la cour d'Alphonse D'Este en 1514 et y mourut en 1542.

Le journal de Burchard a constitué une très importante source pour moi. Cet alsacien d'origine, né à Niederhaslach[10] en 1450, achète en 1483 une des deux charges de maître de cérémonie. Il entre en charge en 1484 et y reste jusqu'à sa mort en 1506. Il nous décrit les évènements qui se déroulent à la cour du pape entre 1492 et 1503. Son témoignage est précieux. On a l'impression que Burchard se contente d'écrire au jour le jour ce qu'il a vu ou entendu dans les couloirs du Vatican. Je pense que l'on peut se fier à lui. En effet quand circulent des rumeurs qu'il ne peut pas les vérifier, il préfère les taire : « On dit beaucoup d'autres choses mais je ne les rapporte pas, parce qu'elles ne sont pas vraies ou en tout cas incroyables. ». Nénamoins sous des dehors de fonctionnaire méthodique et sérieux qui relate avec minutie les moindres détails des cérémonies, on trouve aussi quelques pages « rares mais brûlantes ».[11] C'est lui qui nous raconte en détail l'épisode des 50 courtisanes[12], lui encore qui nous raconte comment on retrouva Astorre Manfredi « noyé une pierre autour du cou ». Il est très critiqué par les historiens contemporains, tel que Fusero qui dit de lui : « Il noircissait rageusement de son écriture presque indéchiffrable et en langue latine des cahiers de notes bourrés de récits, de potins, commérages pêchés par lui ou par ses amis dans les eaux les plus troubles de la médisance. ». Certes il ne faut pas prendre ce

[10] Commune située dans le département du Bas-Rhin.
[11] BELLONCI Maria, *Lucrèce Borgia, sa vie, son temps,* Bruxelles, éd. Complexe, 1983, p. 40.

[12] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, 518 pages, p. 378.

que dit Burchard pour parole d'évangile, on le soupçonne d'être jaloux du pape et cette jalousie aurait pu l'amener à écrire des choses fausses sur Alexandre VI et sa famille. Néanmoins pour moi, il est assez digne de foi, son journal est un journal personnel, il ne cherchait donc pas à le montrer à quiconque, ni à le publier. Pourquoi mentir dans un journal qui n'était pas fait pour être divulgué ? Alors que tous les chroniqueurs et ambassadeurs à Rome murmurent que c'est César Borgia qui a fait tuer son frère, Burchard ne le dit pas clairement, il se contente de noter ce qu'il voit, lorsque César revient de sa légation auprès du roi de Naples, Burchard note que : « Ils n'échangèrent aucunes paroles ». Il fait les choses insidieusement, il est vrai. Je pense qu'il faut vérifier ses dires et essayer de les recouper avec d'autres témoignages de l'époque pour être sûr de la véracité de certains de ses propos qui peuvent être mis en doute. Néanmoins lorsqu'il décrit de ses propres yeux ce qu'il voit, on peut le croire. Ainsi on est certain qu'Alexandre VI aimait à bien s'habiller en toutes circonstances. Burchard était cupide et tout ce qui touche aux vêtements et autres objets de valeur est très détaillé dans son livre. Ce genre d'éléments, on peut s'y fier. Il ne parle que très peu de Lucrèce et là ou Hugo nous recommande de lire le Diarium, on ne trouve que très peu de choses à l'endroit de Lucrèce. Aucunes allusions aux poisons et encore moins à la relation incestueuse qu'elle entretiendrait avec César et son père. Pour moi Burchard est loin d'être aussi médisant et mauvais qu'a pu l'affirmer Fusero. Il ne se fait pas le colporteur de toutes les rumeurs sur les Borgia : « De sa plume ne sortent point des accusations contre les Borgia, mais seulement le froid récit de certains faits et les descriptions très châtiées d'obscénités auxquelles en sa qualité de cérémoniaire, il a peut-être assisté. »[13]. Le journal de Burchard a été publié pour la première fois par Léon Thuasne, en 1883.

Mon deuxième type de source, ce sont les relations des ambassadeurs vénitiens. Alberi a regroupé dans un livre les différents témoignages des ambassadeurs Vénitien à la cour de Rome. Parmi eux, se trouvent Capello. Capello rapporte toutes les rumeurs qu'il entend au Vatican. Il n'épargne pas César Borgia, le rendant coupable de tous les meurtres ou presque ; Il se fait l'écho de ce qui se dit, néanmoins il sait aussi reconnaitre les qualités de César le décrivant très précisément. C'est une des seules descriptions précises que nous avons de César et encore elle ne nous permet pas de connaitre avec exactitude les traits de son visage : « Il a 27 ans, il est beau, grand de corps, bien bâti, il est mieux que le roi Ferdinand. ». Giustiniani, ambassadeur vénitien à la cour de Rome de 1502 à 1505 nous rapporte dans ses *Dispacci* tout ce qu'il a vécu à la cour du pape. Il rapporte bien souvent ses discussions avec le pape, les conquêtes de César. Il ne nous parle pas du tout de Lucrèce, qui est déjà partie à Ferrare.

Le dernier type de source consiste en des écrits d'historiens de l'époque. Marino Sanuto[14], homme politique vénitien à écrit ses *Diarii,* il s'agit de 58 volumes qui retrace les évènements qui se déroulèrent en Italie entre janvier 1496 et septembre 1533. L'écriture est un peu sur le même modèle que le journal de Burchard. Il relate les faits qui se sont déroulés tel et tel jour. Son travail est très important, car il a cherché dans les archives et dans les témoignages des personnes de son époque. La grande critique que l'on remarque dans son journal est celle de la volonté d'Alexandre VI de donner des Etats à ses enfants. Sanuto cependant reprend des fois

[13] BELLONCI Maria, *Lucrèce Borgia, sa vie, son temps,* Bruxelles, éd. Complexe, 1983, p. 40.

[14] Marino Sanuto, historien et homme politique vénitien, né en 1466, mort en 1536.

des témoignages pas très dignes de foi. Il reprend ce que des chroniqueurs, comme Infessura et d'autres ont écrits et il le note dans son journal chronologiquement. Il rassemble tous les faits connus en son temps sur les Borgia. Ses *Diarii* ont été publiés pour la première fois en 1879.

Les deux dernières sources très importantes que j'ai utilisées sont : l'Histoire de l'Italie de Guichardin et les écrits de Machiavel. J'ai aussi consulté les *Vies d'hommes illustres* de Paolo Giovio, publiées en 1567. Ainsi que d'autres travaux de cet auteur qui comme bien d'autre à la Renaissance a voulu laisser une marque, sa vision de l'histoire et les faits notables de son époque, qui nous permet de nous faire une idée de la réputation des Borgia à cette époque.

Guichardin réalise un véritable travail d'historien, il recherche dans les archives interroge les gens et met à profit son expérience personnelle, ce qu'il a vu lorsqu'il était ambassadeur, ce qu'il a retenu de sa propre expérience pour nous offrir une explication des causes et des effets des évènements qui se sont déroulés en Italie entre 1492, lors de l'accession de Rodrigue Borgia à la tiare pontificale jusqu'en 1534 à la mort de Clément VII. Ecrite entre 1535 et 1540, il analyse les faits politiques, on le considère comme le premier historien moderne. Il reste trop impliqué dans son temps pour être totalement objectif. Il nous propose un portrait d'Alexandre VI : « Car Alexandre VI était un homme d'une subtilité et d'une sagacité singulières, d'excellent conseil, d'une force de persuasion étonnante, d'une diligence et d'une habileté incroyables dans toutes les affaires graves, mais ces vertus étaient dépassées, et de loin, par ses vices, mœurs très obscènes, nulle sincérité, nulle vergogne, nulle foi, nulle religion, avarice immodérée, cruauté plus que barbare et désir très ardent de grandir par tous les moyens ses enfants, qui étaient nombreux. » Cependant, Raphaël de Volterrani, un chroniqueur de la même époque affirmait que : « Ses vertus égalaient ses vices ». L'image du pape reste controversée, bien sûr il n'est pas innocent mais peut-être n'est il pas si coupable qu'on bien voulut le dire d'autres chroniqueurs comme Infessura ou le pamphlet anonyme écrit sous forme de lettre à Savelli[15]. Guichardin prend du recul mais peut-être pas assez, de plus étant florentin il a été fortement influencé par le célèbre prédicateur Jérôme Savonarole[16]. Il se base trop sur ce qu'il a vu lui-même il ne va pas chercher les commentaires positifs qu'on pu faire certaines personnes, il reste sur ses positions.

Le dernier mais pas le moindre, Machiavel. Ses écrits ont révolutionnés la politique moderne. Plus philosophe qu'historien, Machiavel est un homme de lettres qui a grandi dans l'amour des Anciens et qui a réfléchit comme il le dit lui-même « aux actions des hommes » et il en a tiré une réflexion sur les gouvernements et le comportement à adopter pour être un prince idéal. Ce prince idéal, selon les préceptes de Machiavel ne serait autre que César Borgia. Mais qui est donc César Borgia un vulgaire assassin, assoiffé de sang comme le disent tous les autres ou un habile stratège, doué des meilleures qualités pour gouverner ?

[15] Ecrite en 1501, cette lettre anonyme s'adresse officiellement à Savelli. Les Savelli étaient une grande famille romaine, avec les Orsini et les Colonna ils se partageaient le territoire de Rome. Alexandre VI, ayant conclu une alliance avec les Orsini s'empara des biens des Savelli, qui durent fuir. Cette lettre est un pamphlet contre Alexandre VI.

[16] Jérôme Savonarole, frère dominicain, né en 1452, à Ferrare et mort sur le bûcher à Florence en 1498. Il institua et dirigea une dictature théocratique à Florence entre 1494 et 1498. Il fustigeait le vice et les péchés qui rongeaient la ville. Il est connu pour ses réformes religieuses et son Bûcher des Vanités où de nombreuses œuvres d'art disparurent.

Qui sont les Borgia ? Quelle est leur véritable image au XVIème siècle ? Sont-ils totalement mal vus ? Les gens de l'époque ont-ils cherchés à les noircir ? Méritent-ils leur réputation d'hommes cruels et cupides ? Au XIXème siècle, on s'attache soit à les réhabiliter soit à les diaboliser, mais au XVIème siècle étaient-on objectif ? S'il y a une image noire, d'où provient-elle ? Ne serait-ce pas de la jalousie, une volonté de les salir ? Et les Borgia ont-ils cherchés à se donner une image, à transmettre une image à leur contemporains ?

Le but de ce mémoire est de définir l'image des Borgia au XVIème siècle, l'image qu'on leur a donné et celle qu'ils se sont donnés. Concordent-elles ou sont-elles radicalement différentes ?

# PARTIE 1 : ALEXANDRE VI UN DESTIN HORS DU COMMUN

# CHAPITRE I/ UN CARDINAL PROMIS A UN GRAND AVENIR

## *I) Du sang espagnol*

Lorsqu'il est élu en 1492, Rodrigue Borja devient pape sous le nom d'Alexandre VI, mais ce n'est pas le premier pape que compte la famille Borja. En effet son oncle Alonso Borja qui prit le nom de Calixte III, lors de son élection au Saint Siège, régna de 1455 à 1458 sur la chaire de Saint Pierre. Rodrigue Borja naît en 1431, à Xativa, ville de la communauté valencienne, fief de la famille Borja. Il est le cadet de la noble famille Borja y Llançol. Alors que son frère Pedro Luis suit la voie des armes, Rodrigue suit la voie ecclésiastique. Son père ambitionnait de faire de lui un soldat, sa mère le pousse vers l'état écclésiastique. Ce fut finalement sa mère qui eut gain de cause à la suite de la soudaine mort du père de Rodrigue : Jofré de Borja y Llançol. Le destin de Rodrigue est désormais scellé : il va marcher dans les traces de son oncle. A la mort de son père le jeune Rodrigue a 10 ans et la famille déménage à Valence, c'est là que Rodrigue va faire ses humanités, il se découvre un goût et un intérêt pour la politique et particulièrement pour le droit. En 1449, il quitte l'Espagne pour l'Italie. Rodrigue termine ses études à Bologne, où il présente sa thèse de droit. Il a alors 25 ans.

Rodrigue Borja deviendra pape sous le nom d'Alexandre VI et comme nous le verrons il sera durement critiqué pendant son règne. Ses contemporains ne seront pas tendres avec lui, l'accusant des pires ignominies. Mais ne s'en trouvent-ils pas aussi qui aient une bonne opinion de lui. Que lui reproche-t-on exactement ? S'accorde-t-on sur certains points et surtout s'accorde-t-on à lui reconnaitre quelques qualités ? On ne peut que remarquer qu'avant d'accéder à la chaire pontificale, Rodrigue Borja n'était pas si critiqué, il a même plutôt des critiques en sa faveur et des échos favorables nous reviennent. Ainsi nous allons nous attacher dans cette première partie à démontrer qu'il existe bien une image positive de Rodrigue Borja et que cette image reste positive durant son cardinalat, c'est lors de sa montée sur le trône que les injures fusent. Vraies ou fausses rumeurs nous le verrons plus tard. Déjà les opinions sont partagées mais elles ne sont pas toutes négatives bien au contraire.

## *II) Un cardinal doué, loué pour ses qualités politiques*

1455. Année clef dans l'histoire de la famille Borja : Alonso Borja, italianisé en Borgia, devient pape. Ainsi se réalise la prophétie de San Vincente Ferrer, qui voyant ce jeune prêtre dans la cathédrale de Valence un jour, se fraya un chemin parmi la foule, vint à lui et lui dit : « Mon fils, j'augure pour toi de grandes choses. Un jour tu obtiendras la plus éminente dignité que puisse atteindre un homme, et moi-même, après ma mort je serai vénéré par toi. »[17]

Dès cette année là, Rodrigue rejoint son oncle au Vatican. Calixte III fait littéralement pleuvoir les privilèges sur la tête de son neveu, il le nomme : évêque de Valence, administrateur du diocèse de Gérone, doyen du chapitre de Carthagène, vice chancelier de l'Eglise de Rome et enfin vicaire pontifical dans la Marche d'Ancône. Beaucoup de responsabilités pour un jeune homme âgé de 25 ans et venant de terminer ses études. Cependant Rodrigue saura se montrer digne de ces fonctions. Quant au frère de Rodrigue, Pedro Luis, Calixte III le nomme chef des armées du Vatican. Calixte III, n'a pas été choisi pour ses mérites, on l'a élu en tant que pape de transition afin d'éviter une guerre civile qui n'aurait pas manqué d'éclater si un des membres de la famille Orsini ou Colonna avait été élu. En effet ces deux familles romaines se vouaient une haine mortelle et la victoire de l'une des deux familles signifiait l'exclusion du pouvoir et des richesses pour le perdant et ses partisans. La situation est donc tendue, et on choisit d'élire un pape, certes étranger mais déjà âgé, Calixte III a 77 ans, et qui n'est apparemment pas animé de grandes ambitions politiques. Le choix se porta donc sur Alonso Borgia qui va malheureusement décevoir les Romains dans leurs pronostics de mort prochaine et d'inoffensivité politique.

Calixte III va s'attirer sans vraiment le vouloir la haine des Romains. Tout d'abord il déçoit leur attente en restant 3 ans à la tête de la chrétienté, que le temps parait long alors qu'on ne lui donnait pas plus de 6 mois à vivre. Ensuite ce pape est étranger et il s'entoure presque exclusivement de gens espagnols et catalans membres de sa famille comme parfaits étrangers. Cela rassure le pape de se savoir entouré par des gens de son peuple et de sa famille afin de faire face à ces hostiles Italiens. Les Romains se retrouvent par là même écartés du pouvoir !! Ce qui n'était pas vraiment prévu. Enfin Calixte III ne partage pas le goût des

[17] BRION Marcel, *Les Borgia : Le Pape et le Prince,* Paris, éd.Tallandier, 1979. Chapitre habemus papam, p. 61.

Italiens pour toutes les belles choses, c'est un homme érudit et savant mais son objectif premier n'est pas de favoriser les arts, si chers aux humanistes du temps, mais bien plutôt de reconquérir la Ville Sainte, Jérusalem. Il met en place des moyens pour parvenir à ses fins, les finances qu'il a à sa disposition sont investies dans les galères et les armes pour les croisades. Les Romains le considèrent comme un rustre qui n'entend rien aux belles choses. Des rumeurs circulent à l'époque disant que Calixte III a vendu certains livres de grande valeur de la bibliothèque vaticane pour mettre à sa disposition plus de moyens pour financer la reconquête. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, les Romains désapprouvent grandement et crient au scandale. Plus il se heurte à ce genre de réactions plus Calixte III s'entoure d'Espagnols et le cercle vicieux s'enclenche. De plus Pedro Luis impose sa loi aux romains, qui ne peuvent pas se défendre.

Aussi quand Calixte III meurt en 1458, la fureur des romains si longtemps contenue se déchaîne. Les Espagnols fuient Rome en masse laissant derrière eux tous leurs biens. Le premier à fuir est le valeureux capitaine de l'Eglise Pedro Luis. Il se réfugie au château Saint Ange et essaye à tout prix de fuir vers l'Espagne mais il est rattrapé avant de pouvoir « lever les voiles » et tué. C'est à cette époque de trouble que nous est rapporté le premier acte de bravoure de Rodrigue. Cette bravoure, ce sang froid dont il fit preuve ne se démentira jamais par la suite. Alors que le peuple saccageait son palais, jetant tout par les fenêtres et s'apprêtant à brûler le château, Rodrigue resta seul, debout, dans l'allée, impassible à contempler le désastre et à bénir toutes les personnes qui se trouvaient sur son chemin. Cela impressionna tant la population qu'elle en oublia de lui ôter la vie.

Nous avons là un échantillon du sang froid, de la dextérité et du courage dont Rodrigue saura faire preuve en cas de crise. Il ne se laisse pas abattre et sait faire face aux difficultés impromptues avec brio et dignité. Sa vie ainsi épargnée, Rodrigue continue sa route et attend son heure. Il compte bien marcher dans les pas de son oncle et accéder lui aussi à « la plus haute dignité ». Tout vient à point à qui sait attendre. Attendre, s'attirer les faveurs sans s'attirer les foudres, voilà la technique mise en place par le cardinal Rodrigo Borgia. Il réussit l'exploit de se maintenir à ses postes durant cinq pontificats successifs, cela ne peut être dû qu'a des qualités d'un grand homme d'Etat. Rodrigue Borgia fait preuve d'un sens politique, d'une habileté diplomatique sans pareille. Il est un des éléments clef du Vatican. Son chapeau de vice chancelier de l'Eglise lui laisse de lourdes responsabilités au sein de la cité de saint Pierre. C'est lui qui s'occupe des finances et de la puissance militaire de l'Etat. Il a eu moins de difficulté que son oncle à s'adapter à l'Italie et aux Italiens et il a déjà bien intégré le

système. Il connaît les tyrans qui règnent sur les cités et sait comment en venir à bout. Alors qu'Ancône, cité du Saint Siège est aux mains d'un tyran il débarrasse la ville de celui-ci, le fait emprisonner. Ancône réintègre le sein de l'Eglise et Rodrigue s'occupe de rééquilibrer les finances et les administrations de l'état. Il prend aussi ses précautions et veille à ce que d'autres tyranneaux ne tentent pas de s'emparer de la ville en faisant occuper leurs châteaux par ses hommes ou bien tout simplement en faisant raser leurs demeures. Une nouvelle politique se met en place à la Renaissance, et Rodrigue Borgia l'illustre assez bien : « La politique considérée comme un jeu, une science, un art, telle que la conçoit Nicolas Machiavel, s'est substituée à la brutalité. Les convoitises s'affichent moins cyniquement, la puissance s'affiche moins. »[18] S'il est vrai que la politique connait un tournant à la Renaissance qu'elle se fait plus tactique plus subtile, plus versatile aussi, il n'est pas tout à fait vrai de dire que la brutalité n'en fait plus partie. On voit déjà en Rodrigue les prémisses d'une politique subtile que son fils César poussera jusqu'aux plus extrêmes limites. Ce qui amènera Machiavel à le considérer comme le prince idéal. Cependant chez César, même si le jeu politique sera subtil, même si l'on ne saura jamais réellement quelles villes ou places il convoitait avant qu'il ne les attaque, on sent chez lui cette volonté de puissance bien affichée. Si bien affichée qu'il se croira invincible et que les autres en viendront presque à le croire tel et apprendront à le craindre : amis comme ennemis. En Rodrigue on retrouve déjà les prémisses de cette politique moderne louée par Machiavel. Peut-être est-ce aussi pour cela que ses contemporains : Guichardin, Giovio, Infessura, Sanuto et tant d'autres l'ont tant critiqué par la suite ? Parce qu'ils n'ont pas vu clair dans son jeu politique et parce qu'il a traversé cinq pontificats sans faire montre de vouloir prendre le pouvoir à son tour ? En tous les cas tout le monde s'accorde sur le fait que Rodrigue est un élément d'une grande valeur.

Le cardinal Piccolomini, futur pape Pie II, dans une lettre adressée à Rodrigue rapporte en ces termes ce qui s'est dit au consistoire sur les affaires d'Ancône : «Le souverain pontife a hautement félicité votre Eminence et tout le monde, dans le collège des cardinaux, reconnait que l'on vous doit de grandes obligations »[19]. Termes élogieux s'il en est. Après cela qui osera encore dire que les contemporains de Rodrigue avaient tous une bien noire opinion de lui ? En bon Vice Chancelier, Rodrigue règle les affaires « prestement et avec intelligence ». Ce qui fait d'ailleurs dire à Jacopo Gherardi da Volterra :

[18] BRION Marcel, *Les Borgia : Le Pape et le Prince,* Paris, éd. Tallandier, 1979. p. 39.

[19] BRION Marcel, *Les Borgia : Le Pape et le Prince,* Paris, éd. Tallandier, 1979, p. 55.

Homme d'une intelligence versatile, d'une âme grande, orateur facile quoique ses discours ne présentent pas de vraie valeur littéraire. Tempérament ardent mais considérant les choses surtout sous l'angle de l'intérêt, habile à chercher la façon d'agir. Des rois et des princes nombreux sont liés à lui d'amitié. Il possède surtout en Espagne et en Italie de riches rentrées sacerdotales et il préside à trois sièges épiscopaux : Valence, Porto et Carthagène, et il reçoit de la chancellerie une somme qui, paraît-il, se monte à 8000 ducats[20]

Par ailleurs, Da Volterra pointe du doigt une autre qualité de Rodrigue : il est parfaitement bilingue on pourrait presque dire qu'il a la double nationalité hispano-italienne. Il parle castillan aussi bien qu'italien, il parle aussi valencien et latin. Il a un atout que peu d'autres cardinaux peuvent se vanter d'avoir il est polyglotte et cet atout va s'avérer être très utile. Particulièrement dans les relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la couronne de Castille et d'Aragon dont Rodrigue se charge avec succès. Les Rois Catholiques lui font confiance ! Le fait d'être archevêque de Valence joue également en sa faveur. Il se crée des relations en attendant son heure de gloire, celles-ci pourront toujours lui être utiles par la suite. Toujours fidèle au pape qu'il sert, c'est quelqu'un d'honnête qui ne s'est jamais servi dans la caisse du trésor.

Le dernier pape qu'il sert : Innocent VIII partage avec Rodrigue une complicité qu'il n'a pas avec les autres cardinaux. En effet Rodrigue a, à cette époque, quatre enfants légitimes tandis que le pape lui en a douze !!! Ce sont tout les deux des pères de famille (aussi scandaleux que cela puisse paraître mais nous verrons cela plus tard) comblés et cela les rapprocha. Innocent VIII est vieux et malade, il est sujet à des crises de léthargie qui le laissent endormi des jours, parfois, des semaines entières ! Il est heureux de pouvoir se reposer si l'on peut dire « sur l'épaule » de Rodrigue pour tous les soucis politique, lui se chargeant du spirituel. Innocent VIII est reconnaissant envers Rodrigue pour tous ces services rendus et il le remercie en lui délivrant en quelque sorte un « certificat » prouvant qu'il a des qualités et je dirai même plus les qualités qui sont de mise pour un pape :

Innocent VIII, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son vénérable frère Rodrigo, évêque de Porto, vice chancelier de la Sainte Eglise romaine, salut et bénédiction apostoliques. Parfois, nous envoyons notre pensée vers ta personne, qui se distingue par ses nobles dons, abondante en mérite et nous pensons en outre avec intention que tant que tu as été recouvert de l'éclatante dignité cardinalice tu as servi l'Eglise de Rome sous les pontifes d'heureuse mémoire : Calixte III, Pie II, Paul II, Sixte IV notre prédécesseur, et aussi nous pendant presque trente ans. Durant ce temps tu nous as aidés à supporter les obligations de l'Eglise, pliant les épaules

[20] G. J. DA VOLTERRA, *Diario romano dal VIII settembre 1479 al XII agosto 1494,* citta de castello, 1904.

sous un travail constant, avec une diligence qui résiste à tous les efforts en l'assistant avec ton exceptionnelle prudence, ta finesse subtile, ton jugement prompt, ta fidélité à la fois jurée, ta longue expérience et toutes les autres vertus que l'on te reconnait. Tu n'as pas cessé de nous être utile jusqu'à ce jour[21]…

Que peut-on retenir dans ce premier point sur Rodrigue Borgia ?
Selon les témoignages des ses propres contemporains, Rodrigue est un cardinal doué pour les affaires politiques, courageux, qui sait faire face au danger quel qu'il soit et c'est aussi une personne humaine qui assiste un homme âgé dans la tâche qui lui a été confiée par la Sainte Eglise catholique. C'est aussi un homme profondément humain car il est le seul à rester auprès de son oncle mourant Calixte III, quand tous les autres ont déjà fui Rome, oubliant les largesses dont le pape les avait couverts. Il nous apparait donc au vu de cette première partie que Rodrigue était un homme particulièrement brillant et admiré par ses semblables ou tout du moins respecté. Néanmoins on sent déjà poindre la critique dans le commentaire que nous livre Jacopo Da Volterra : « considérant les choses surtout sous l'angle de l'intérêt ». On sent là poindre la critique qui enflera jusqu'à devenir un des principaux griefs que l'on retiendra contre Alexandre VI avec celui d'être un débauché.

### *III) Les femmes, le vin, la fête*

Nous savons premièrement que Rodrigue est respecté et reconnu pour ses qualités d'homme politique, pour son travail et l'ardeur qu'il y met. Néanmoins à la même époque nous avons aussi des échos négatifs sur sa conduite, son comportement. Et ce seront ces mêmes écarts de conduite qui iront en s'amplifiant, qui feront courir les rumeurs les plus folles et déclarer à Guichardin, dans son *Histoire d'Italie*, lors de l'accession de Rodrigue à la dignité papale : « La nouvelle de cette élection fut accueillie avec consternation dans l'Italie toute entière. »[22]
Que reproche-t-on au cardinal ? Plusieurs choses : on lui reproche son intérêt trop affiché pour la gent féminine, son train de vie, qui ressemble à celui d'un prince, une vie rythmée par les fêtes et les réceptions qu'il donne. Dernier point mais pas le moindre on lui reproche d'avoir eu des enfants qu'il a fait reconnaître légitimement et de n'agir que dans le but de leur assurer un bel avenir!

[21] BRION Marcel, *Les Borgia : Le Pape et le Prince,* Paris, éd.Tallandier, 1979, p. 41.
[22] F. GUICHARDIN, *Histoire d'Italie 1492-1534,éd ; Robert Laffont, Paris, 1996, p.9*

Rodrigue fut appelé par ses contemporains : « Il piu carnal uomo ». Gaspare da Verona, historien contemporain de Rodrigue nous dresse ce portrait flatteur du cardinal Borgia sous le pontificat de Paul II : « Il est beau ; son visage est agréable et souriant ; il s'exprime avec élégance et douceur. Il n'a qu'à jeter un regard sur une belle femme pour l'enflammer d'amour et l'attirer à lui avec plus de puissance que l'aimant attire le fer ».[23]

Si, pour Gaspare Da Verona il est beau, ce point est assez discutable mais il avait un charme certain. Il a le front bombé, les paupières pesantes et le menton épais, c'est ainsi en effet qu'il est représenté par le Pinturicchio dans la fresque de « la Résurrection » qui décore les appartements Borgia.

[23] F. GREGOROVIUS, *Lucrèce Borgia : d'après les documents originaux et les correspondances contemporaines,* T1, traduction de l'allemand par Paul Regnaud, Paris, 1876, p.32 nous cite le témoignage de Gaspare Da Verona.



Détail de la fresque de la résurrection, appartements Borgia, 1493-1495, Le Pinturicchio.

On décrit Rodrigue comme un bon vivant, il a une bonhomie, toujours gai et souriant, avec les joues roses, les lèvres pleines. Il aime manger des mets de qualité et boire de grands crus. Parmi les biens qu'il donna pour accéder à la tiare, on peut lire que : « Au cardinal de saint – ange il donna l'évêché de Porto avec la tour et tout le mobilier qui s'y trouvait : mobilier qui comprenait entre autres une cave pleine de vin ».[24] On voit en lui l'homme de plaisirs. Il pourrait très bien illustrer la devise Carpe Diem. L'ambassadeur vénitien Paolo Capello le

[24] BRION Marcel, *Les Borgia : Le Pape et le Prince,* Paris, éd.Tallandier, 1979, p. 55. Il cite un passage du *Diario rerum romanarum,* de Stefano Infessura, publié en 1890 à Rome.

décrit ainsi : « Il a 70 ans et il rajeunit tous les jours ; ses préoccupations ne vont pas au-delà du lendemain ; il est d'un naturel joyeux et agit dans son intérêt. Toute sa pensée est de faire grands ses enfants ; le reste lui est indifférent. » Certains se laisseront peut-être prendre au piège de l'homme charnel, de l'homme de plaisirs qui ne recherche que le plaisir immédiat que lui procure les femmes, ses richesses, ses beaux vêtements, etcétéra… Or c'est la qu'on fait fausse route. Peut-être certains de ses contemporains se sont laissés prendre à cette image qui, certes, n'était pas fausse mais pas entièrement vraie. Peut-être cela faisait-il partie d'une tactique visant à faire oublier à ses adversaires qu'il était un bon homme politique et qu'il avait lui aussi des ambitions… Cette apparente badinerie a peut-être joué quelques uns et c'est pour cela que par la suite, la lumière ne sera faite que sur ses défauts, ses débauches, ses plaisirs sensuels qu'il multiplie sans pour autant parler de ses qualités ? Car, comme nous l'avons vu des qualités comme des défauts il en avait et ses supérieurs ou égaux ne sont pas avares de commentaires élogieux sur son compte.

Il est vrai que Rodrigue mène un train de vie fastueux, qui ne sied point en théorie à un homme d'Eglise. Jacopo Da Volterra nous fait un petit inventaire de ses richesses : « Il a des vases d'argent, de pierres précieuses, des habits sacrés d'or et de soie et des livres de doctrine. On le considère comme le plus riche après le cardinal d'Estouteville. »[25] A travers cette citation Da Volterra met l'accent sur les beaux vêtements, les beaux objets de Rodrigue, sur ses richesses. Ce goût pour les beaux vêtements Rodrigue le développa très tôt et le transmettra à ses enfants. Cette « élégance » sera perçue par la suite comme de la vanité. Pour un cardinal passe encore mais comme nous le verrons dans le chapitre 2, pour un pape… en effet ce n'est pas le rôle d'un pape que se préoccuper de son apparence et de vouloir à tous prix revêtir de beaux atours ! Dans son journal, Burchard, le maître de cérémonie, nous rapporte cette anecdote, lors de la messe des Quatre temps à Sainte Marie Majeure, Rodrigue refuse de suivre le protocole parce qu'il veut porter de beaux vêtements :

> Je lui dis en outre que la règle voulait que le pape aille à cheval et sans mitre, suivi par les cardinaux et que, par ailleurs un camail blanc et une étole précieuse n'étaient guère de mise pour une cavalcade faite en carême. Ce qui convient c'est un camail rouge et une étole violette. Sa Sainteté répondit qu'elle entendait être

[25] BRION Marcel, *Les Borgia : Le Pape et le Prince,* Paris, éd.Tallandier, 1979. Chapitre habemus papam, citation du diario romano, de Jacopo Da Volterra.

précédée et non suivie par les cardinaux ; qu'elle voulait un camail blanc et non un camail rouge, et enfin qu'elle voulait porter la magnifique étole garnie de perles et non l'étole violette [26].

Qui dit richesses, dit fêtes et banquets et femmes… Rodrigue ne faillit pas à cette règle. Il l'appliquait tant et si bien qu'un jour le pape Pie II dut sévir et lui envoya une lettre de remontrance afin qu'il cessât de papilloner à droite, à gauche au vu et au su de tout le monde et au mépris de son honneur propre et surtout de la dignité et de l'honneur des jeunes femmes qu'il séduisait :

Nous avons appris qu'il y a trois jours quelques dames Siennoises se sont réunies dans les jardins de Giovanni Bicchi, et que toi, peu soucieux de ta dignité tu es resté avec elles de une heure à six heure de l'après midi, ayant pour compagnon un cardinal qui du moins en raison de son âge, aurait dû être plus conscient de ses devoirs. On nous a rapporté que l'on y dansa de manière peu honnête. Aucun attrait amoureux n'y a fait défaut, et tu t'es conduit comme un jeune écolier. La décence nous interdit de préciser ce qui s'est passé, des choses dont le seul nom est inconvenant vu ta dignité ; on défendit l'entrée aux maris, aux pères, aux frères, et aux autres parents qui avaient accompagné les jeunes dames, afin que vous puissiez être libre dans vos amusements, que vous seul et vos familiers organisiez en réglant les danses. Il parait que l'on ne parle pas d'autre chose dans tout Sienne et que l'on rit de ta légèreté. [27]

Il n'en tint absolument pas compte et continua à se comporter de la sorte, ce qui fait grincer des dents, jusqu'à ce qu'il rencontre une patricienne romaine, blonde comme les blés, éblouissante comme le soleil, qui répond au nom de Vannozza Cattanei. Il entretint avec elle une très longue relation, elle est de dix ans plus jeune que lui et lui donne quatre enfants : César, Juan, Lucrèce et Gioffré. Deux marqueront particulièrement l'histoire : César Borgia, Duc de Valentinois, dévastateur à l'ambition dévorante et Lucrèce Borgia, blonde comme sa mère, fille chérie du pape, mariée maintes fois dans le but de servir des causes politiques diverses mais qui devaient toujours profiter aux mêmes : César et son père. Mais Alexandre VI, nom que prendra Rodrigue Borgia lors de son élection, ne se contente pas d'avoir des enfants, il les fait légitimer ! Ils sont publiquement reconnus comme « neveux et nièce » de Sa Sainteté.

Au vu de ces premiers éléments, on peut dire que l'image de Rodrigue a deux versants. Un positif, un plutôt négatif. Il y a sur lui de bonnes comme de mauvaises appréciations, ce qui

[26] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 61.
[27] BRION Marcel, *Les Borgia : Le Pape et le Prince,* Paris, éd. Tallandier, 1979.

est somme toute normal puisqu'un être humain a plusieurs facettes. L'image du cardinal bien que mitigée est selon moi plutôt bonne jusqu'à son élection. Il faut aussi se replonger dans le contexte de l'époque et voir que tout le clergé était « dévergondé » Rodrigue n'est certes pas un exemple de vertu mais à la lueur des évènements il n'est pas pire ou meilleur qu'un autre. Stefano Infessura, chroniqueur, à l'occasion du premier mariage de Lucrèce Borgia avec Giovanni Sforza, nous dit ceci :

> Alexandre VI a continué et développé la coutume inaugurée par Innocent VIII de marier sa descendance féminine. C'est pourquoi le clergé tout entier s'applique à la procréation. Tous depuis le plus grand jusqu'au plus petit ont pour le moins des concubines qu'ils entretiennent publiquement comme des épouses. Si Dieu n'y pourvoit point, la corruption gagnera les moines et les religieuses. Déjà d'ailleurs on s'accorde à dire que les monastères de Rome sont à peu près tous des lupanars[28]

[28] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003 .Citation d'Infessura, p.95.

# CHAPITRE II / UNE POLITIQUE FAMILIALE

Rodrigue Borgia s'avère être un plutôt bon cardinal, rendant de fiers services aux papes qu'il sert. Bien entendu, il n'est pas sans défauts et le côté sensuel de sa conduite est déjà connu et décrié par tous. Cependant la corruption du clergé règne à cette époque et les relations charnelles qu'entretiennent les prêtres, curés et autres prélats de l'Eglise sont bien loin d'être rares. En quelle mesure le nouveau pape est-il coupable de cette réputation sulfureuse qu'on lui fit ? Nous allons voir dans ce chapitre que la légende noire de Rodrigue Borgia commence réellement avec son élection à la tiare. On va lui reprocher les conditions simoniaques dans lesquelles s'est déroulée son élection. On lui reprocha de mener une politique familiale et de faire passer les intérêts de l'Eglise après ceux de sa famille. On lui reprocha aussi sa débauche, on ira même jusqu'à l'accuser d'inceste avec sa fille Lucrèce. Qu'en est-il de toutes ces accusations ? Qui les profèrent ? Sont-elles vraies ? Dans ce chapitre nous allons aussi étudier la question suivante : en quoi peut-on dire qu'Alexandre VI avait prévu de fonder une lignée Borgia et quels moyens a-t-il mis en œuvre pour ce faire ? Nous allons nous pencher sur les appartements Borgia et sur les représentations iconographiques du Pape pour trouver des éléments de réponse.

## *I) Un pape étranger au Vatican*

### a) Une élection entachée de simonie

C'est avec son accession à la chaire pontificale que Rodrigue Borgia va réellement s'attirer toutes les foudres. Dès lors commence sa fama, fama negativa. C'est d'après les sources du XVIème siècle que je vais essayer de dresser le portrait d'Alexandre VI. Je me baserai essentiellement sur les témoignages de Burchard, maître de cérémonie d'Alexandre VI ainsi que sur les témoignages des ambassadeurs et autres chroniqueurs qui se trouvent à Rome en ces temps troubles d'élection puis de règne d'Alexandre VI. L'ouvrage de Burchardt est la source la plus précieuse et la plus complète des évènements et rumeurs qui concernent le Vatican et les Borgia. Loin de s'en tenir uniquement à son rôle de maître des cérémonies, qui

consiste à faire observer la tradition remontant aux premiers siècles de l'Eglise, à enregistrer pour de futurs usages la manière dont la cérémonie s'est déroulée et aussi à enregistrer les noms et les grades des participants, Burchard sème dans son « Diarium sirve rerum urbanae comentarii 1483-1506 » une série de petits détails concernant la vie privée du pape et de sa famille. Personnage assez cupide Johannes Burchard est vicaire général de Strasbourg avant d'être licencié après plusieurs délits : falsification d'une licence de mariage, le vol d'une épée et d'un florin. Il quitte la ville en 1467 et va trouver refuge à Rome auprès du pape Sixte IV. Ordonné grand prêtre en 1476 il effectue un bref retour à sa terre natale Strasbourg puis revient à Rome en 1481 où il exerce le métier d'avocat. En 1483 il achète pour 450 ducats d'or une des deux charges de maître des cérémonies. Il entre en fonctions à la mort de Sixte IV en 1484 et y demeure jusqu'à la sienne propre qui survient en 1506. Il occupe donc déjà le poste lorsque Rodrigue Borgia accède au pouvoir. Cette accession ne se fait pas sans anicroches. Il faut livrer bataille pour se faire élire.

L'accession au trône pontifical de Rodrigue Borgia est entachée de simonie. Rodrigue a en effet promis aux uns et aux autres des places de cardinaux, des biens mobiliers ou immobiliers. Il a dépensé toute sa fortune pour accéder à la chaire, il s'est totalement ruiné mais il y est parvenu. Ce n'est pas pour son mérite, sa piété, sa dignité qu'il a été choisit mais pour les avantages qu'il offrait à ceux qui voteraient pour lui. Certes, là encore on ne peut pas dire que Rodrigue soit le premier à user de la simonie pour se faire élire mais il se différencie de tous ses pairs par l'importance du délit. Jamais auparavant on avait fait étal de tants de richesses pour s'assurer les faveurs d'hommes d'Eglise. Les moyens dépensés par Rodrigue pour arriver à ses fins sont sans précédant ! Dans le diario della citta di Roma dall'anno 1480 all'anno 1492 di Antonio Vascho :

> Ils créèrent pape le cardinal de Valence qui était vice-chancelier de l'Eglise et qui, dit-on, accéda a la chaire papale grâce à sa fortune. Il fut nommé pape grâce à son argent comme dit ci-dessus et prit le nom d'Alexandre VI, de nationalité catalane. La semaine même où il fut élu il créa cardinal son neveu prêtre de Mont-Royal. On dit encore que ledit pape doit son élection au cardinal Ascanio Sforza frère du duc de Milan qui le fit pape quand il était cardinal. Le cardinal d'Urbin reçut Suriano et le cardinal Colonna l'abbaye de Subiaco[29]

[29] MURATORI-STORICI, *Rerum italicarum, scriptores*, nuova edizione, lvre XXIII, partie III : J.G. Da Volterra : diario romano, citta di castello 1904, 602 pages. P 546 : il diario della citta di Roma dall'anno 1480 all'anno 1492 di Antonio de Vascho a cura di Giuseppe Chiesa. « Crearono papa il cardinale di Valentia che era vice-cancelliere che dicesi fusse fatto per via di danari. Fatto il vice-cancelliere papa per danari come sopra, fu chiamato papa Alessandro VI, di natione catalana, il qualle la settimana chef u coronato fece cardinale il suo nipote vescovo di Monte-reale. Si dice anco che il detto papa fusse fatto per il cardinale Ascanio Sforza, fratello del duca di Milano che lo fece pap quando era cardinale. Il cardinale Urbino ne hebbe Suriano e lo cardinale Colonna ne hebbe la abbadia di Subiaco. »

Infessura nous donne une description encore plus complète des différents avantages en nature reçus par les cardinaux en échange de leurs voix. Rodrigue a acheté son titre de pape[30].

Alors que personne ne s'y attendait vraiment Rodrigue Borgia fut élu. Il ne faut pas croire que la corruption, la simonie et le népotisme commencèrent avec lui. En effet, on aurait tort d'oublier en quelles circonstances se sont effectuées les tractations qui amenèrent Rodrigue sur le trône de Saint-Pierre. Nous sommes en 1492. Christophe Colomb découvre l'Amérique et cette découverte amène les Italiens, Français, Allemands, Espagnols et autres Anglais à prendre conscience de leur appartenance à un même espace géographique : l'Europe. Cette prise de conscience européenne en engendre une autre : une prise de conscience nationale. Les sentiments nationaux commencent à naître et les grandes puissances à émerger. On constate ainsi la formation de grands états, tels que la France, l'Espagne ou encore l'Angleterre. L'Italie quant à elle ne parvient pas à s'unifier. En Italie il n'y a pas de rois mais des condottieres qui gouvernent des principautés, plus ou moins puissantes, plus ou moins indépendantes. Il y a quatre grandes puissances en Italie qui se battent pour le pouvoir, se livrent bataille sans cesse : Milan-Florence-Venise et Rome. Cette instabilité politique italienne pousse les cardinaux à faire des choix politiques stratégiques plutôt que spirituels. Les Etats de Saint-Pierre sont menacés par les prétentions des autres principautés italiennes qui ne cherchent qu'à étendre leurs possessions en empiétant sur celles de Rome. Le pape ne peut pas simplement s'occuper des affaires spirituelles, c'est un prince comme un autre qui doit gouverner et défendre son Etat. Le jeu d'alliances politiques complexes et les prétentions des uns et des autres en Italie guident le choix des cardinaux.

Ainsi, Ascanio Sforza aurait bien voulut lui aussi coiffer la tiare. Mais il est le frère de Ludovic le More, le Duc de Milan et élire le cardinal Ascanio reviendrait à remettre les rênes du pays à Milan, ce que les autres puissances veulent à tout prix empêcher. Ascanio ne pouvant donc briguer la tiare il se range du côté de Rodrigue et lui donne sa voix et celles de

---

[30] BRION Marcel, *Les Borgia : Le Pape et le Prince,* Paris, éd.Tallandier, 1979, p. 55. Il cite un passage du *Diario rerum romanarum,* de Stefano Infessura, publié en 1890 à Rome : « Au cardinal Orsini, il donna son palais, le château de Monticelli et celui de Soriano. Il nomma le cardinal Ascanio vice-chancelier de la Sainte Eglise romaine. Au cardinal Colonna, il donna l'abbaye de Saint-Benoît de Subiaco avec tous ses châteaux, il lui donna également le droit de patronage sur cette abbaye ; ces droits il les conféra au cardinal et à sa maison à perpétuité. Au cardinal de Saint-Ange, il donna l'évêché de Porto avec la tour et tout le mobilier qui s'y trouvait : moblier qui comprenait entre autres une cave pleine de vin. Au cardinal de Parme, il céda en toute propriété la cité de Népi avec droit de patronage. Au cardinal de Gênes, l'église Santa Maria in via Lata.au cardinal Savelli, Civitavecchia et l'église Sainte Marie Majeure. On dit qu'il donna aux autres plusieurs milliers de ducats, notamment à Albo, de Venise, récemment élevé au cardinalat, 5000 ducats en or pour sa voix. »

ses alliés en échange des privilèges et de la place de vice-chancelier de l'Eglise. Giuliano della Rovere, cardinal de Gênes, lui aussi était dans la course pour le trône de Saint-Pierre mais « Le révérendissime Saint Pierre aux liens est très dangereux »[31] nous dit Paolo Capello, ambassadeur vénitien à la cour de Rome en 1492. C'est pourquoi le choix se porta finalement sur Rodrigue Borgia. De plus, il faut ajouter que par le passé Rodrigue avait fait preuve de talent dans les affaires qui lui étaient confiées. Alexandre VI ne doit pas son élection uniquement à la simonie, ce serait une erreur de penser que seul il corromprait tous les autres. Si Alexandre VI parvint à se faire élire ce fut aussi parce que c'était dans les intérêts d'autrui, financement ou pas, si on ne voulait vraiment pas élire Rodrigue on ne l'aurait pas élu. Alexandre VI ne doit pas son élection à l'unique simonie mais bien aux intérêts divergents des autres protagonistes. Guichardin lui-même le reconnait : « Le successeur d'Innocent VIII fut Rodrigue Borgia […] élevé cependant au pontificat par les dissensions qui régnaient entre les cardinaux Ascanio Sforza et Giuliano de Saint-Pierre aux liens ».[32] Il ne s'agit pas que de la seule faute de Rodrigue, tout le clergé est coupable, c'est tout le clergé qui est corrompu :

> Il acheta ouvertement, partie avec de l'argent et partie en promettant certains de ses offices et bénéfices, qui étaient considérables, les voix de nombreux cardinaux qui, au mépris de l'enseignement évangélique, vendirent sans vergogne la possibilité de faire commerce des trésors sacrés au nom de l'autorité divine, dans la partie la plus sainte du temple[33]

Une des critiques sous jacentes de cette élection ne serait-elle pas, la nationalité du pape ? Encore un espagnol ! Les italiens vont de nouveau être écartés du pouvoir. Cette critique se confirme grâce au témoignage de Sanuto qui nous dit : « A Rome, ce 19 février 1495, au consistoire Alexandre VI créa quatre cardinaux espagnols […] jusqu'à présent il y a neuf cardinaux espagnols ce qui fait grincer des dents à Rome et les courtisans italiens ne sont pas contents car le pape n'a pas voulu en créer, ne serait-ce qu'un seul, qui soit italien. »[34] La simonie de l'élection bien qu'elle soit évidente et sans doute offensante aux yeux d'une chrétienté déjà éprouvée qui n'en peut plus de toute cette corruption qui ronge l'Eglise romaine, ne peut-être considérée comme l'unique raison qui cristallisa tous les reproches que l'on fit au pape Alexandre VI. Il apparait assez clairement que ces critiques se sont trouvées amplifiées par le fait que Rodrigue Borgia soit espagnol. On ne lui reconnait plus aucunes qualités et ces défauts auparavant déjà connus paraissent prendre toute la place. Ou plutôt on

[31] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III, p 11. « il reverendissimo San Piero in Vincula è molto pericoloso ».
[32] F. GUICHARDIN, *Histoire d'Italie 1492-1534,éd ; Robert Laffont, Paris, 1996*,p.8.
[33] F. GUICHARDIN, *Histoire d'Italie 1492-1534,éd ; Robert Laffont, Paris, 1996*,p.8
[34] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p 52.

lui reconnait des qualités mais ses défauts sont plus nombreux, ce qui amène à ne voir plus qu'eux. Raphaël de Volterra nous indique que : « Ses vertus égalaient ses vices »[35]. Cependant il nous écrit cela alors que Rodrigue est encore cardinal. En devenant pape, il semble que ses défauts aient pris le pas sur ses qualités. Peut-être simplement parce qu'il n'avait plus besoin de s'en cacher étant arrivé à la plus haute dignité ? Guichardin n'est pas le dernier à reconnaître que Rodrigue a certaines qualités, il nous conforte dans l'idée que Rodrigue était un brillant homme d'état, ce que tout le monde s'accorde à dire :

> Car Alexandre VI (ainsi voulut être nommé le nouveau pape) était un homme d'une subtilité et d'une sagacité singulières, d'excellent conseil, d'une force de persuasion étonnante, d'une diligence et d'une habileté incroyables dans toutes les affaires graves ; mais ces vertus étaient dépassées, et de loin, par tous les vices : mœurs très obscènes, nulle sincérité, nulle vergogne, nulle vérité, nulle foi, nulle religion, avarice insatiable, ambition immodérée, cruauté plus que barbare et désir très ardent de grandir, par tous les moyens, ses enfants qui étaient nombreux ; et parmi eux (afin que pour exécuter les mauvais conseils on ne manquât pas de mauvais instruments), d'aucuns n'étaient pas, par certains côtés, moins détestables que leur père [36]

Néanmoins ces qualités sont mises au service d'objectifs peu louables et ne peuvent par conséquent faire l'objet de louanges.

### b) Un pape qui ne respecte pas le protocole et qui n'est pas respecté par la population

L'ascension sur le trône de Saint-Pierre d'Alexandre VI est donc entachée de simonie et on estime que Rodrigue ne mérite pas sa place parmi les vénérables serviteurs de Saint-Pierre. Preuve en est : on ne le respecte pas. Paolo Capello nous rapporte ceci « Le pape en droit ne peut rien : deux cardinaux désignés pour cela peuvent déchirer les bulles du pape, si elles ne leur semblent pas justes et le dataire a le même droit. »[37] Lors de la messe des rameaux de l'année 1495, Burchard nous rapporte que lorsque la distribution des palmes fut achevée : « le pape alla processionnellement à l'endroit où il devait offrir au peuple des palmes et des rameaux d'olivier. Mais il n'y avait absolument personne pour attendre les palmes. » Véritable affront. Alexandre VI ne se démoralise pas pour autant mais il semble

[35] R. VOLTERRANI, *Vitae quatuor pontificum,* Venise, 1511, cité par Anatole DE GALLIER dans son livre, *César Borgia, duc de Valentinois et Documents inédits sur son séjour en France,* Paris, 1895, 169 pages, p. 83.
[36] F. GUICHARDIN, *Histoire d'Italie 1492-1534,éd ; Robert Laffont, Paris, 1996,*p.9.
[37] ALBERI, op. cit. p. 12.

prendre ombrage de cette effronterie car alors : « Il commença le pater noster comme pour les morts, ce qui fit mauvaise impression », nous rapporte encore Burchard. Doit-on y voir un trait d'humour de la part du pape ? Ou bien une menace ? Toujours est-il qu'il n'est pas vraiment respecté ni par ses pairs, ni par le peuple romain. Le prédicateur de Florence, Jérôme Savonarole voit en Alexandre VI l'exemple parfait de la corruption et de la débauche qui gangrène l'Eglise. Alexandre VI accède à la tiare par des moyens bien peu catholiques, cardinal de mœurs légères il ose faire reconnaitre publiquement ses enfants ! Il vend à tout va des charges de prêtres et de cardinaux. Alors qu'avant lui, on créait environ 27 cardinaux par an, Alexandre VI en crée 70[38] ! « Romae omnia esse venalia : à Rome tout s'achète »[39].

Il ne prend pas à cœur son rôle de chef spirituel. Ainsi il ne chante pas le jour de la messe de Noël, parce qu'il ne se sent pas bien.[40] Le jour de Saint-Pierre, il ne sort pas de son palais, pour la même raison.[41] Le pape va même plus loin, dans le non-respect des règles. Il n'hésite pas à faire des détours lors de la procession du Corpus Christi pour que sa maîtresse Julie Farnèse et sa fille Lucrèce qui résident dans le palais de Santa Maria in Portico le voit passer : «  il voulait les voir et être vu d'elles »[42]. Le pape privilégie sa famille, rien n'est trop beau pour ses enfants. Ce qu'il veut avant tout c'est les avoir auprès de lui. De même le jour de la Pentecôte :

> Du commencement de la messe jusqu'au moment où le pape fut porté hors de l'église, Sancia (la femme de Gioffré son troisième fils) et Lucrèce, la fille du pape restèrent assises sur la chaire de marbre, où les chanoines chantent l'épître et l'évangile. Beaucoup d'autres femmes étaient installées autour de la chaire. Cette ignominie provoqua la honte et nous scandalisa, de même que l'assistance[43]

Il va encore plus loin dans la provocation. Lorsqu'il part en voyage il laisse à Lucrèce le soin de s'occuper des affaires de l'Eglise !

---

[38] T.TOMMASI, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie de César Borgia, Duc de Valentinois,* T. 2, à Amsterdam, chez Pierre Mortier, 1739.

[39] Histoire du Christianisme, *De la réforme à la réformation (1450-1530),* éd. Desclée, p. 121.

[40] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p.409.

[41] Op.cit, p. 1007.

[42] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 70.

[43] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p214.

Avant de s'éloigner de la ville pour faire le voyage dont je viens de parler, sa Sainteté notre seigneur confia sa chambre, tout le palais et les affaires courantes à da fille Lucrèce, qui pendant l'absence de son père habita les chambres pontificales. Le pape l'autorisa à ouvrir les lettres adressées à Sa Sainteté. Il lui dit en cas de difficulté de prendre conseil auprès du révérendissime cardinal de Lisbonne et des autres cardinaux qu'elle était autorisée à convoquer[44]

Confier les affaires de la chrétienté à une femme, qui plus est la propre fille du pape, c'est un comble. Alexandre VI est, aux yeux de ses contemporains un non-croyant qui se permet de blasphémer. Alexandre VI a une vie dissolue, il a des enfants qu'il fait reconnaitre publiquement et une maîtresse officielle Julie Farnèse, qu'il entretient.

### c) Des critiques virulentes

Je vous certifie au nom de Dieu, que cet Alexandre n'est pas pape et ne peut-être regardé comme tel, parce que laissant de côté son péché scélérat de la simonie avec laquelle il a acheté le siège et chaque jour aux plus offrants il vend les bénéfices ecclésiastiques et laissant aussi ses autres vices manifestes, j'affirme qu'il n'est pas chrétien et ne croit à l'existence d'aucun Dieu ; ce qui est le comble de l'abomination[45]

Critique très virulente de Savonarole à l'égard du pape. Doit-on y voir l'image que tout le monde avait d'Alexandre VI ? Jérôme Savonarole[46] est en effet une figure un peu particulière du XVème siècle, grand prédicateur il devient le chef de Florence lorsque Charles VIII envahit la ville en 1494. Cette arrivée il l'avait prévu « Voici le glaive de Dieu qui va

[44] Op.cit. p.

[45] A. DE GALLIER et W. POIDEBARD, *César Borgia duc de Valentinois et documents inédits sur son séjour en France, Paris, 1895,* 169 pages. Citation tirée de VILLARDI, *Storia di Savonarola,* tome II, p. 109.

[46] « SAVONAROLE Jérôme : Ferrare 1452-Florence 1498. Prédicateur et réformateur italien. Après de longues années passées à prêcher dans différentes villes (surtout Florence), il est nommé pour le reste de son existence, grâce aux efforts de Pic de La Mirandole et Laurent de Médicis, prieur du couvent de Saint - Marc de Florence, qui sous sa direction devient le noyau de la réforme des monastères en Toscane. Dans des sermons qui exaltent les foules, il s'appuie avec prédilection sur les textes des prophètes bibliques et de l'Apocalypse pour dénoncer les vices et les vanités de son époque, sans ménager la noblesse de Florence au pouvoir ni les hauts dignitaires de l'Eglise qu'il menace du châtiment divin. La percée de Charles VIII en Italie (1494) et l'expulsion des Médicis sont considérées comme une confirmation de ses prédictions, et tout Florence semble être derrière le « Prophète de Dieu », quand une constitution à la fois démocratique et théocratique est adoptée sous son influence dans la ville qui chasse les Médicis. Savonarole est alors entre 1494 et 1498 le véritable chef de la nouvelle république florentine. Pour réaliser son idéal d'un Etat chrétien aux mœurs irréprochables, il n'hésite pas à recourir à des méthodes dictatoriales douteuses comme la surveillance et la manipulation des opinions. Alexandre VI, dont il s'est fait l'ennemi personnel par ses accusations publiques, l'excommunie puis somme Florence de lui interdire de prêcher. Abandonné par ses partisans, il est jeté en prison et torturé. Il est ensuite traduit devant un tribunal où siègent deux juges pontificaux, et est brûlé publiquement devant le Palazzo Vecchio le 23 mai 1498 comme moine indocile, hérétique et hétérodoxe. Malgré l'échec de sa politique, il est vénéré longtemps après sa mort à cause de son idéal de vie ascétique et de son ardent zèle réformateur ».

bientôt frapper la terre » annonce -t-il dès 1491. La punition va bientôt s'abattre sur les Florentins, sur cette société corrompue et débauchée. La corruption du clergé avait véritablement gangréné l'organisme ecclésial et les prédicateurs avaient tendance à la dramatisation pour faire comprendre au peuple la nécessité de la réforme. Alexandre VI a tant marqué les esprits car il incarnait le contraire de Savonarole. Ils incarnaient les deux extrêmes. On a gardé comme image d'Alexandre VI l'image d'un débauché, d'un pape qui faisait passer avant tout ses enfants, d'un pape qui ne respectait pas les lois chrétiennes de charité, de foi, d'un pape qui ne souciait pas du qu'en dira-t-on et qui outrepassait les limites de la décence chaque fois un peu plus. D'un autre côté nous avons un homme d'église, croyant, austère, virulent dans ses convictions, voulant éradiquer le péché qui ronge la société, allant même jusqu'à créer des buchers de vanité et à faire brûler des œuvres d'art. Mais Alexandre VI est le digne héritier de bien d'autres papes qui ont instauré ce système avant lui. Il se contente de le mettre en pratique avec il est vrai beaucoup de zèle. La vie scandaleuse que mène le clergé tout entier ne pourra pas durer plus longtemps. Alexandre VI est la goutte d'eau qui fera déborder le vase. On ne peut plus tolérer ce genre de comportement. Alexandre VI agit comme élément déclencheur de la réformation. Ces pratiques ne peuvent plus durer, l'Eglise doit à tout prix être réformée. Il est sans doute un des éléments qui provoqua la Réforme en Allemagne.

Une autre critique très virulente vient noircir encore plus le portrait d'Alexandre VI, il s'agit de celle de Guichardin, ambassadeur florentin et un des tout premiers historiens moderne. Il écrivit une *Histoire d'Italie* de 1494 à 1534. Il nous parle de la mort du pape en ces termes :

> Tout Rome afflua à Saint-Pierre avec une incroyable allégresse devant le cadavre d'Alexandre VI, personne ne pouvant assez se repaître de voir que s'était éteint le serpent qui, par son ambition immodérée et sa funeste perfidie, et par tous les exemples d'une horrible cruauté, d'une monstrueuse luxure et d'une cupidité inouïe (ne vendait-il pas sans distinctions les choses sacrés des choses profanes ?), avait infecté de poison le monde entier ; et néanmoins, il s'était élevé avec une très rare et presque constante prospérité, depuis sa première jeunesse jusqu'au dernier jour de sa vie, désirant toujours de très grandes choses et obtenant ce qu'il désirait[47]

Guichardin, cherche à donner des éléments de compréhension afin de mieux expliquer comment et pourquoi les évènements se sont déroulés de la sorte. Il cherche les effets et nous explique les causes. Tout comme Machiavel, il se base sur l'histoire de l'antiquité et l'importance de l'histoire dans la vie de tous les jours. Pour lui, l'histoire doit avoir un rôle

[47] F. GUICHARDIN, *Histoire d'Italie,* livre VI, chapitre IV, Paris, 1996, p. 427.

moralisateur, elle doit enseigner les bons exemples : ceux à suivre et les mauvais : ceux à fuir. Il s'agit autant d'un livre d'histoire que d'un traité politique. Guichardin n'aurait-il pas tendance à grossir le trait pour présenter le pape sous les pires auspices afin de le montrer du doigt comme un exemple à fuir ? Cette notion de morale historique vient de l'antiquité. De plus, on peut se poser la question de l'influence qu'a eu le prédicateur florentin sur Guichardin. En effet le père de Guichardin fut très proche du prédicateur et de ses pensées sans pour autant prendre publiquement parti pour lui. L'influence de Savonarole sur la famille Guichardin est cependant manifeste et cela aurait pu troubler le regard objectif de l'historien qu'est Guichardin. Depuis qu'il est enfant on lui répète les pires choses sur le pape et c'est bien vrai qu'il ne fut pas un modèle de vertu mais tout de même, cette ambition, cette cruauté qu'il lui reproche sur quoi se fonde-t-il pour émettre de telles critiques ? Alexandre VI fut il vraiment un être cruel et perfide comme le dit Guichardin ?

Un autre genre tiré de l'Antiquité revient à la mode à la Renaissance, il s'agit des recueils d'hommes illustres inspirés de l'œuvre du même nom de Plutarque. Ces recueils remplissaient deux objectifs : premièrement collecter des faits mémorables et deuxièmement mettre en garde, il ya des exemples à suivre et d'autres à ne pas suivre. L'histoire doit être exemplaire et les hommes doivent se souvenir des réussites ou des déconfitures des hommes pour ne pas reproduire les mêmes erreurs à l'avenir. Cette notion d'exemplarité implique une autre notion : celle de vertu. Qui sont les hommes vertueux ? A quels critères doivent-ils répondre pour être considérés comme des hommes illustres ? Est-ce que rechercher la gloire est une preuve de vertu ? Faut-il être vertueux pour arriver à la gloire ? Quelle est la différence entre la gloire et la renommée ? Autant de questions auxquels essayent de répondre les hommes de la Renaissance à travers la publication de livres de *Vies d'hommes illustres*. Un homme illustre est un homme qui a fait des choses qui ont eu une répercussion dans l'histoire, qui a atteint la renommée. La renommée contrairement à la gloire peut « faire écho à des actes que la morale réprouve »[48] . Dans le recueil de Vies d'hommes illustres de Paule Jove, d'Alexandre VI est décrit en ces termes : « Je connais bien l'imperfection du pape Alexandre VI ou pour dire plus exactement la mauvaise vie qu'il mena et qui est un bien piètre exemple de notre époque. »[49] Le commentaire de Paul Jove n'est pas exactement

[48] Patricia EICHEL-LOJKINE, *Les Siècle des grands hommes, les recueils des vies d'hommes illustres avec portraits du XVIème siècle,* éditions Peeters Louvain- Paris- Sterling Virginia, 2001, 447 pages, p.49.

[49]GIOVIO Paolo, *La prima parte dell'istorie del suo tempo di Monsignore Paolo Giovio Da Como, Vescova di Nocera,* vol.2, Venetia, 1555-60, en collaboration avec Domenichi Lodovico : « Se bene l'imperfettioni del papa

élogieux. Il tend même à nous montrer Alexandre VI comme un mauvais pape et un mauvais exemple, un exemple à ne pas suivre.

On peut donc conclure que les contemporains d'Alexandre VI avaient une bien piètre image de lui. Tous les reproches qu'on lui fait sont-ils vrais ou ne sont-ce que des ragots pour nuire au pape ? Certains faits sont avérés quant à d'autres, ce ne sont souvent que des rumeurs préjudiciables que l'on prend plaisir à colporter. Pourquoi une telle haine envers Alexandre VI, était-il aussi mauvais que cela ? N'avait-il pas des qualités ? Nous allons voir qu'il y a un grand reproche qui cristallise toutes les critiques bonnes comme mauvaises qu'on a pu lui faire. Il s'agit du népotisme. Mais pas n'importe quel népotisme ; tout comme le pape avait, dans son ambition, poussé très loin la simonie afin de s'assurer la victoire, il poussera aussi très loin le népotisme. Ce qui à l'origine est un acte de défense des pontifes face aux prétentions des familles romaines sera transformé en politique dynastique sous Alexandre VI. En effet pour se défendre convenablement et pouvoir mener à bien les réformes et diverses entreprises menées par l'Eglise il fallait que les souverains pontifes puissent s'appuyer sur des gens de confiance. Et pour cela il s'entourait de leurs familiers, qu'ils élevaient à de hautes dignités et sur qui ils pouvaient supposément avoir toute confiance, ces derniers leur devant tout : la carrière, l'argent, les terres,…

## *II) Une politique dynastique*

Alexandre VI a de grandes ambitions pour ses enfants. Il les a publiquement reconnus. César, Juan, Lucrèce et Gioffré. Les quatre sont nés de sa relation avec Vannozza Cattanei. D'autres enfants sont nés avant eux. Pedro Luis par exemple, dont le nom de la mère ne nous est pas connu et pour qui Alexandre VI avait de grands desseins. Il lui avait donné le duché de

---

Alessandro sexto o per dir piu propiamente la brutta vita sua, sia stata di un pessimo esempio all'éta nostra », p.145.

Gandie et prévoyait pour lui une carrière en Espagne ou il devait se marier avec la nièce du roi catholique Ferdinand d'Aragon : Maria-Enriquez. Malheureusement le jeune homme est fauché dans la fleur de l'âge, il meurt en 1488, a à peine 20 ans. Tous ses biens seront alors réemployés en faveur de Juan. Pour pouvoir mieux régner, être plus puissant, il faut des alliés. L'union fait la force. Toute la politique d'Alexandre VI va se concentrer sur ces alliances, qui changeront en fonction des ses intérêts. Alexandre VI a pour ambition suprême de placer ses enfants afin que leur puissance s'étende sur toute l'Italie. Alexandre VI veut faire de sa progéniture, les futurs chefs qui gouverneront l'Italie. Pour son fils, Juan, Alexandre VI ambitionne une carrière militaire. Il veut l'aider à se constituer un royaume, à devenir pourquoi pas le premier roi d'Italie. Pour son fils César, il choisit la carrière ecclésiastique, il devra marcher dans les traces de son père qui espère bien assoir sa puissance de façon à ce que César plus tard devienne pape à son tour. Lucrèce quant à elle va servir les différents intérêts du pape, elle va permettre de sceller les alliances entre le pape et les espagnols, entre le pape et les Sforza, par ses mariages successifs. C'est Alexandre VI qui lui choisit ses maris, maris qui lorsqu'ils ne seront plus utiles disparaitront pour laisser place à d'autres qui seront plus à même de servir les intérêts du pape. L'alliance prend ici tout son sens, c'est l'anneau conjugal qui scelle l'accord politique. Quoi de plus fort que les liens familiaux ? Le dernier enfant de Rodrigue, Gioffré servira lui aussi les ambitions de son père en concrétisant les alliances par un mariage. C'est une politique très ambitieuse et plutôt judicieuse que met en place le pape. Le seul bémol, mais pas le moindre c'est bien cela : Alexandre VI est un pape et il se conduit comme un prince. Le pape est un chef temporel et spirituel, mais Alexandre VI ne se préoccupe pas des fonctions spirituelles et sa politique entière est tournée vers ses enfants. Plus que du népotisme, Alexandre VI met en place une politique dynastique.

### a) Les guerres d'Italie, de Charles VIII à Louis XII

Face à ses puissants voisins, l'Italie reste éclatée et attire les convoitises. L'Italie est un pays riche et culturellement avancé mais militairement divisé. Le jeune roi de France Charles VIII s'émancipe de la tutelle de sa mère en 1492. D'un physique peu avenant, certains diront même ingrat, il cherche à compenser ses handicaps par des exploits chevaleresques. En raison de sa lointaine parenté avec Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, qui fut maitre un temps de la Sicile et du royaume de Naples, Charles VIII revendique ses droits sur Naples. Naples constituait un bon point de départ pour lancer

une nouvelle croisade contre les infidèles et reconquérir Constantinople, tombée aux mains des Turcs en 1453. Le projet peut paraître insensé, mais les ambitions de Charles servent les ambitions d'autres personnes en Italie : Ludovic le More qui veut se rendre maître de Milan et aurait bien besoin des troupes françaises et Giuliano della Rovere, qui, lui, compte sur l'arrivée du roi pour destituer l'actuel pape : Alexandre VI. Les Italiens appellent donc les Français en Italie et cela changera le cours de l'histoire :

> Ainsi était entrée en Italie une flamme, une peste qui non seulement changea les Etats, mais aussi la façon de gouverner[50]

La facilité avec laquelle les Français entrent en Italie et soumettent les villes est impressionnante. A Milan, ils sont accueillis triomphalement, à Pise leur arrivée est perçue comme une occasion de se séparer du joug de la domination florentine. A Florence, Pierre de Médicis, moins valeureux que son père Laurent le Magnifique donne les clefs de la ville à Charles VIII et l'autorise à traverser librement ses Etats. Cet acte de faiblesse vaut à Pierre d'être exclu de la ville et il doit s'exiler. Jérôme Savonarole s'empare dès lors du pouvoir. Comme il l'avait prédit la malédiction est tombée sur Florence, la ville pécheresse.

En décembre le roi est aux portes de Rome. Alexandre VI prend peur, il prévoit de s'enfuir :

> Tous les biens du pape furent préparés pour le départ et envoyés au château Saint-Ange. Tous les cardinaux s'apprêtèrent également pour le départ et les chevaux furent ferrés[51]

Au dernier moment le pape se ravisa et laissa entrer avec forces réticences Charles VIII dans Rome. Le pape n'a d'autres choix pour le moment que de traiter avec le roi et céder à ses exigences. Ainsi il crée cardinal l'archevêque Guillaume de Roville, le favori de Charles VIII.

---

[50] F. GUICHARDIN, *Histoire d'Italie,* édition Robert Laffont, Paris, 1996. François Guichardin (1483-1540) est un homme politique italien. Il fut ambassadeur de Florence auprès des rois catholiques. Activement engagé dans la vie de sa cité, il écrivit entre 1535 et 1540 l'*Histoire d'Italie.* Il tenta de comprendre et d'expliquer les évènements qui se sont déroulés en Italie à partir de la mort de Laurent de Médicis et de l'invasion des français en 1494 jusqu'à la mort du pape Clément VII en 1534. Il est considéré avec Machiavel comme un des premiers historiens modernes. « L'analyse politique se conjugue ici avec un travail d'historien qui croise documents d'archives, autres chroniques ou annales, témoignages oraux et savoir tiré de sa propre expérience pour donner une lecture précise des évènements. » Jean-Louis FOURNEL.

[51] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 149.

Charles VIII obtient aussi du pape que le prince Djem, frère du sultan Bajazet lui soi remis, pour qu'il puisse mener à bien sa reconquête. Il exige aussi qu'en gage de bonne foi, César l'accompagne dans son expédition napolitaine. Le pape accepte. Le roi de France finit donc par quitter Rome en janvier 1495, au grand soulagement du pape, non sans avoir auparavant laissé son armée saccager la ville. Les maisons, dont celle de Vannozza Cattanei, sont pillées, les femmes violées. Cependant alors que les troupes françaises étaient en chemin vers Naples, César s'enfuit. Selon les sources de Burchardt, il semble bien que le pape n'ait cédé aux exigences du roi de France qu'en apparence. En effet, la fuite de César aurait été soigneusement préparée :

> Lorsqu'il s'était éloigné de Rome, en compagnie du roi de France, il avait mené avec lui dix-neuf bêtes de sommes richement harnachées et, semble-t-il, chargées d'objets de valeur. Deux de ces bêtes portaient en effet la vaisselle et des choses de prix. Le premier jour, pendant que le roi et le cardinal allaient à cheval à Marino, ces deux bêtes restèrent en arrière. Le soir, elles rentrèrent à Rome et les serviteurs du cardinal déclarèrent à la Curie qu'elles avaient été capturées et dépouillées de leur chargement. Les dix-sept autres bêtes arrivèrent à la cour du roi. Ce dernier, après la fuite du cardinal, ouvrit les caisses qu'elles portaient, mais n'y trouva rien. Voilà du moins ce qu'on m'a dit mais je crois que l'on m'a menti[52]

Le prince Djem meurt dans des circonstances pour le moins nébuleuses, il aurait « ingéré un aliment ou un breuvage qui ne lui convenait pas et qui ne lui était pas familier. »[53] Depuis le pontificat d'Innocent VIII, le prince Djem se trouvait au Vatican. Il semble peu probable que ce soit une intolérance à un des aliments qui ai pu provoquer cela… Ce d'autant plus que le pape Alexandre VI entretenait une correspondance avec le frère de Djem, le sultan Bajazet. Ceux-ci entretenaient des rapports cordiaux et le sultan versaient chaque année une rente de 40 000 ducats pour que le pape veille bien à garder le prince au Vatican. Dans une lettre, interceptée par des messagers et adressée au pape, le sultan Bajazet s'exprime en ces termes :

> Il serait bon que vous fassiez mourir mon frère Djem, qui est par ailleurs déjà menacé de mort et qui est entre vos mains. Mon frère serait ainsi appelé à une nouvelle vie, Votre Puissance ainsi une occasion utile et adéquate pour préserver la paix et cette solution serait pour moi des plus agréables

[52] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 187.

[53] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 193.

Ces faits nous sont, une fois de plus, répétés par le cérémoniaire du Vatican : Jean Burchard. Les soupçons d'empoisonnement pèsent sur Alexandre VI. En avril 1495, une ligue anti-française se met en place entre Rome-Venise-Milan- et l'Empire germanique. Florence reste fidèle au roi de France. Charles VIII qui était arrivé à Naples et pressait le pape de lui en donner l'investiture, se voit obligé de battre en retraite. Il appel le pape au secours mais celui-ci ignore ses signaux de détresse. Charles VIII parvient de justesse à s'échapper après une bataille sanglante : la bataille de Fornoue du 6 juillet 1495. Le seul intérêt pour le pape, comme nous le répète maintes fois Sanuto dans son journal : « El papa aveva gran voglia di dare stato a soi figlioli. »[54] « Le pape avait grande envie de donner des états à ses enfants. » La fin justifie les moyens. Ainsi il n'hésite pas à commettre des actes immoraux pour s'approprier les biens d'autrui et les redistribuer à ses enfants. La mort du cardinal Michiel est bien mystérieuse elle aussi. Dans ses *Dispacci*, Giustiniani qui a été lui aussi ambassadeur de Florence à Rome, nous rapporte que ledit cardinal « est mort supposément empoisonné » et que le pape sitôt sa mort apprise « s'approprie toutes ses richesses »[55]. Un autre évènement du même acabit nous est rapporté par Sanuto :

> Le 29 avril une lettre de Rome datée du 24 arrive. Il y est écrit que le pape avait fait retenir dans son château l'évêque de Calahorra, de nationalité espagnole, c'était son majordome, un vieil homme, lequel fut légat quatre ans ici, il lui imputa d'être maure et hérétique et aussi le fait qu'il mange avant de dire la messe. Mais le pape fait tout ça parce qu'il est riche, pour lui extorquer son argent. Et il lui prit 10 000 ducats qu'il avait chez lui ainsi que 10 000 autres qui étaient à la banque. Et voilà ce qu'il advint de ce pauvre évêque. On peut conclure que le pape est mauvais et qu'il n'y a pas une mauvaise action qu'il ne ferait pour donner des Etats à son fils[56]

Tous ses actes bons comme mauvais sont effectués dans le but de donner des Etats à ses enfants de leur assurer un avenir. Alexandre VI est donc vu comme un homme versatile qui agit en fonction des ses seuls intérêts, dont le but est de donner des Etats à ses enfants, de s'enrichir même aux dépens de ses proches collaborateurs en dépit de toute morale ou de toute compassion. De la lui vient cette réputation de cruauté. On ne l'accuse pas de pactiser avec le diable, mais presque car il pactise avec les infidèles ! Nous ne conservons aucunes traces

[54] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p 202.
[55] GIUSTINIANI, *Dispacci,* Florence, 1896, p 474.
[56] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p 949-950: "A di 29 aprile, vene lettere di Roma 24. Come el pontefice havia fato retenire in castelo el vescovo di Calahorra di natione yspano, era suo maestro di casa, huomo vecchio, el qual fu legato za anni 4 in questa terra, imputandolo esser marano e di heresia et ch'ek manzava Avanti el dicesse messa. Ma questo fece il papa perché era richo, per tuorli di danari,. Et li tolse ducati 10 milia di contanti, et 10 milia erano su banchi. Et cussi seguite di questo povero episcopo […] Conclusive, è un cativo papa et non è mal che non facesse per dar stado a soi figlioli ».

d'une quelconque tractation entre le Sainte Eglise catholique et le sultan, cependant on murmure que 300 000 ducats ont été versés au pape pour qu'il débarrasse comme nous l'avons vu dans la lettre, le sultan de son frère… C'est pour cela que l'on traite Alexandre Vi de non-croyant : il est le premier des hommes politiques à oser faire cela : traiter avec les turcs, les ennemis suprêmes de la chrétienté. Par la suite d'autres souverains ne se gêneront pas pour le faire, comme François Ier qui s'alliera aux Turcs pour contrer le puissant Charles Quint. Alexandre VI est détesté car il ne respecte pas les règles politiques habituelles. Il « triche » pourrait-on dire. Il est trop ambitieux et pas assez préoccupé par la fonction de pontife pour laquelle il a été élu.

Lors de la mort de Juan, le pape s'écroule sous la douleur et voit en cette mort un châtiment de Dieu. Il est décidé à réformer l'Eglise, la chrétienté reprend espoir. Au dernier moment Alexandre VI reprend conscience et son ambitieuse politique reprend le dessus sur ses bonnes intentions. Toute réforme est abandonnée et c'est César désormais qui règne en maître dans le cœur de son père. Alexandre VI décide, aidé en cela par César de reprendre sa politique de conquête mais de placer cette fois César aux commandes de l'armée. Celui-ci retourne à l'état laïc lors d'un consistoire en 1498 et dès lors part en France contracter mariage avec une princesse française. Louis XII en effet n'a pas abandonné les prétentions de son prédécesseur sur l'Italie. Louis XII désire divorcer de sa femme Jeanne de Valois et épouser la veuve de Charles VIII : Anne de Bretagne mais pour ce faire, il lui faut une autorisation du pape. Il faut que le pape déclare l'alliance non valide pour une raison ou une autre. Seul le pape peut délivrer une bulle décrétant le mariage nul. En dépit de la ligue anti-français qui devait durer 25 ans et réunir dans un même but de chasser l'envahisseur l'Espagne, Venise Milan et le Saint-Empire, Alexandre VI se met d'accord avec Louis XII, il annulera le mariage avec Jeanne de Valois mais en contre partie Louis XII assure un avenir à César, lui donnera une épouse et des terres en France. Ainsi devenue allié, lorsque Louis XII envahit l'Italie et récupère Milan qui appartenait à sa grand-mère : une Visconti (Les Visconti ont été chassés du pouvoir par les Sforza), César lui est aidé par les troupes françaises à conquérir les villes de Romagne. Si c'est bien César qui est sur le terrain et qui mène les batailles pour conquérir les villes, c'est Alexandre VI qui mène les opérations à distance, c'est lui qui est aux commandes : « Nouvelles de Rome : Le bruit court que le pape veut donner

Cesena et Faenza a son fils le cardinal de Valence et de ces deux terres le faire seigneur »[57] Cela se passe en 1497. Juan est assassiné cette année-là, Alexandre VI doit changer ses plans et veut donc faire de César le seigneur des terres convoitées auparavant pour Juan. Un an plus tard César délaisse le chapeau de cardinal : « Le cardinal de Valence est tout disposé à se faire mondain et il ne songe même plus à être cardinal. ».[58] César épouse Charlotte D'Albret et retourne en Italie afin de conquérir le duché de Romagne. Il entame la conquête de Forli en décembre 1499, les autres conquêtes suivent. Le pape fait de César le gonfalonier de l'Eglise. Faenza tombe aussi puis Capoue, Urbino, Camerino. En 1503 à la mort de son père, César a presque tout conquis en l'espace d'à peine trois ans et demi. Pour César, Alexandre VI avait des projets grandioses. Il est parvenu à imposer le nom de Borgia. Et pour Lucrèce, quelle politique Alexandre VI met-il en place?

### b) La politique matrimoniale

Pour sceller les alliances politiques, il y a d'autres moyens que la guerre ou les ligues, il y a aussi le mariage. C'est le pape qui choisit les partis de ses enfants. Ainsi Juan se marie avec Maria-Enriquez, la nièce du roi d'Aragon, promise au défunt Pedro-Luis. Ce mariage permet de sceller l'alliance des Borgia avec les rois catholiques. Dans la même optique Alexandre VI mari Gioffré à Sancia d'Aragon, fille naturelle du roi de Naples Ferrante.

Celle qui a le plus souffert de cette politique matrimoniale est Lucrèce. A ce propos Sanuto nous répète : « Tout cela (les tractations pour le mariage) il le faisait afin de donner des terres à ses enfants, il ne veillait ni ne veille à autre chose ».[59] Tout d'abord mariée à Giovanni Sforza, on lie son destin à celui de la puissante famille milanaise mais quand les Sforza trahissent le pape en se rangeant du côté des Français, l'union ne tient plus. Le pape veut se débarrasser de son gendre. Après tout, Lucrèce est encore jeune et belle on ne va pas gâcher un si beau parti, on peut mieux lui trouver une bien meilleure situation. Dès lors, Alexandre VI met en œuvre toute une tactique consistant à dire que Lucrèce est encore vierge

[57] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p 833. "Et Da Roma. Come si divulgava, el pontefice voleva dar Cesena et Faenza a sou fiol cardinal Valenza, et di queste due terre farlo signor. »

[58] Op.cit, p. 1019. « Item come el cardinal Valenza al tutto è disposto a farsi mondano, nè niun si pensi vogli star cardinal »

[59] Op.cit, p 855.

et que Giovanni est impotent. Le jeune homme se récrie devant cette diffamation ! Le pape lui-même était présent quand les mariés se sont unis charnellement. Les Sforza ne sont plus utiles au pape et déjà Alexandre VI cherche un autre mari pour Lucrèce. Contre les français, le pape décide de se rapprocher des aragonais de Naples et pour renforcer son appui à cette famille et s'assurer de pouvoir compter sur leur puissance, il choisit de marier Lucrèce au beau et jeune Alfonso, duc de Bisceglie, frère de Sancia. Malheureusement celui-ci aura encore moins de chance que le précédent mari de Lucrèce et sera assassiné. On ne sut qui avait commis cet acte atroce mais les soupçons se portèrent sur César. En effet, le vent tournait une fois de plus et cette fois les ambitions d'Alexandre VI s'orientait vers la France avec qui il voulait s'allier pour conquérir la Romagne. Les Français ne renonçaient évidemment pas au royaume de Naples. Alexandre VI devait choisir son camp. De plus César s'était vu refuser la main de la fille de Frédéric II, roi de Naples. Alexandre VI choisit donc le camp Français et Alphonse mourut. Devait-il vraiment mourir ? Etait-ce obligé ? La pauvre Lucrèce s'était déjà vu imposer l'humiliation d'un divorce, elle aimait Alfonso et un petit Rodrigue était né en 1500…

Les rumeurs commencent à circuler sur Alexandre VI et sur César. En effet lors de son divorce, le jeune Giovanni Sforza dit qu'il ne pouvait révéler la chose atroce dont il avait été le témoin mais il finit par avouer ce qu'il avait soi-disant vu : le pape voulait garder Lucrèce pour lui… De même pourquoi avoir tué Alphonse d'Aragon ? On dirait qu'Alexandre veut se débarrasser des maris de Lucrèce pour d'autres motifs que politiques… En plus de ces rumeurs d'inceste, d'autres ragots courent sur le pape. Sa vie privée licencieuse défraye la chronique. Le banquet des 50 courtisanes que donna César dans ses appartements (qui se situaient dans le palais apostolique) est un évènement avéré commenté par plusieurs chroniqueurs et ambassadeurs du temps dont Francesco Pepi, ambassadeur de Florence et Agostino Vespucci, dans une lettre adressée à Machiavel. Burchard y assista aussi et nous rapporte la scène de cette façon-là :

50 filles de joie honnête de celles que l'on appelle courtisane et qui ne sont pas de la lie du peuple y prirent part. Après le repas elles dansèrent avec les serviteurs et avec d'autres qui se trouvaient là. D'abord habillées elles se mirent ensuite toute nues. Le repas achevé les chandeliers allumés qui étaient sur les tables furent déposés à terre, et l'on jeta des châtaignes que les courtisanes ramassèrent en marchant entre les chandeliers, sur leurs pieds et sur leurs mains. Le pape, le duc et Lucrèce sa sœur étaient présents et regardaient. Enfin eut lieu une exposition de manteaux de soie, de chaussures, de barrettes et d'autres objets que l'on promit à ceux qui

donneraient le plus de marques de virilité. Ces marques furent administrées publiquement dans la salle. Les assistants qui faisaient fonction d'arbitres donnèrent les prix à ceux qui furent reconnus vainqueurs[60]

On reproche aussi au pape le luxe inouï dans lequel il vit et élève ses enfants. Burchard nous rapporte que Lucrèce part pour Spolète pour se reposer alors qu'elle porte l'enfant du Duc de Bisceglie, pour s'assurer de son confort, le pape organise un grand cortège :

Devant eux également marchait un mulet chargé d'une litière, d'un matelas et d'une couverture d'étoffe cramoisie ornée de fleurs avec deux coussins en damas blanc, et d'un ciel de lit magnifique. Cette litière était destinée à recevoir Lucrèce, qui s'y coucherait lorsqu'elle serait fatiguée de sa monture[61]

Il est vrai qu'Alexandre VI vivait dans un certain confort, mais c'est tout de même un pape ! De plus Burchard n'est pas avare de détails, on ne sait pas bien s'il raconte cela dans le but de montrer que vraiment c'est trop de luxe, c'est très inhabituel de voir un tel faste, s'il le fait parce que cela s'applique à Lucrèce ou bien s'il donne tous ces détails parce que pour lui amateur de beaux objets c'est assez exceptionnel pour que cela soit notifié… Burchard est-il vraiment aussi objectif que l'on pourrait le croire? On note plusieurs remarques, comme des pics lancés contre Alexandre VI. Placées ça et la, de manière naturelle, elles sont dirigées contre le pape. Par exemple, à la mort du fils du pape, Jean de Gandie, Burchard nous précise l'endroit ou on l'a retrouvé : « près de la fontaine où le fumier amené par des charrettes et des ânes est jeté dans le fleuve ». On peut se demander pourquoi il rajoute ce détail du fumier, est-ce tendancieux ? Suggère-t-il le peu de valeur qu'il accordait au fils du pape ? Le cérémoniaire du Vatican ne critique pas haut et fort comme d'autres, Infessura par exemple le font mais il mêle insidieusement des éléments en défaveur du pape. Il ne dit pas par exemple ce que tout le monde murmure à Rome et dans l'Italie toute entière, à savoir qu'on suppose que c'est César Borgia qui a fait tuer son propre frère. Burchard ne dit rien à propos de ces bruits qui courent, de ces suspicions au sujet de César mais, par contre il écrit que lorsque César, qui était pari de Rome revint de sa légation, après le meurtre de son frère : « a lieu une entrevue entre le pape et le fils qui n'échangent aucunes paroles. » C'est une phrase lourde de sens, Burchard est subtile, il dit tout sans avoir l'air de rien dévoiler. Dans le livre de 1964, intitulé Historisches Jahrbuch, l'historien allemand Johannes Spörl dénonce la jalousie de l'auteur des Diarium :

[60]BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 378.
[61] Op.cit, p. 290.

In der interpolierten Version des diarium hat Burchard seiner krankhaften Eingeliebe und seinem unversöhnlichen HaB gegen Alexander VI[62]

Cloulas, autre de nos contemporains historiens et auteur de nombreux livres sur les Borgia nous fait part quant à lui de la cupidité de Burchard. Cupidité et jalousie que l'on ressent en effet dans des commentaires comme celui qu'il écrit lorsqu'il nous relate la création de 12 cardinaux dont César Borgia et Alexandre Farnèse, le frère de sa maîtresse Julie, le 20 septembre 1493 : « Il extorqua à ce que l'on dit plus de 100 000 ducats d'or ».[63]

Alexandre VI est sujet aux pires critiques, cruauté, débauche, inceste, ambition déplacée, cupidité. On le voit ses contemporains ont une mauvaise image de lui et ont tendance aussi à en rajouter, a partir de rumeurs, qu'ils se plaisent à amplifier même lorsque elles ne sont pas avérées, ils prêtent à Alexandre VI les pires intentions et les pires sentiments. Par exemple, lors du mariage entre Lucrèce et Giovanni Sforza, Burchard nous décrit la scène ainsi : « Ensuite on servit une collation composée de dragées, de massepains, de fruits confits et de vins de diverses espèces »[64] Stefano Infessura, quant à lui nous décrit la même scène d'une toute autre manière :

Après le mariage, le pape offrit 50 coupes avec des dragées pour la collation. En signe de joie les dragées furent lancées dans le sein de beaucoup de femmes, notamment des plus belles. Ceci pour l'honneur et la gloire du Dieu tout puissant et de l'Eglise romaine

Deux versions bien différentes de l'histoire. Qui doit-on croire, quel intérêt avait Burchardt d'omettre ce fait s'il était vrai, quel était le but d'Infessura d'écrire cela sur le pape ? Nous l'avons vu plus haut Stefano Infessura fustige la corruption et surtout la débauche du clergé et use de l'ironie pour dénoncer ces pratiques scandaleuses, presque traditionnelle depuis Innocent VIII, qu'Alexandre VI prend plaisir à perpétrer. Ou est la vérité ? Est-ce une volonté de la part d'Infessura de salir le pape ou bien est-ce un oubli volontaire de Burchardt qui voulait se faire bien voir de sa hiérarchie ? Il est certain qu'Alexandre VI était de mœurs plus que légères mais quid des autres critiques ? Etait-il vraiment cruel, cupide et sans pitié ?

[62] J. SPÖRL, *Historisches Jahrbuch,* 1964, Freiburg. « Dans la version des diarium, Burchard a laissé libre cours à sa jalousie maladive et sa haine personnelle envers Alexandre VI » p.328.
[63] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 85.
[64] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003.p.95.

### c) Les liens sacrés de la famille

Alexandre VI est avant tout un père de famille. Sa politique pourrait se résumer en cette phrase de Paolo Capello :

> Il a 70 ans et il rajeunit tous les jours ; ses préoccupations ne vont pas au-delà du lendemain ; il est d'un naturel joyeux et agit toujours dans son intérêt. Toute sa pensée est de faire grands ses enfants le reste lui est indifférent[65]

Cette phrase de l'ambassadeur vénitien résume sans doute mieux que n'importe quelle autre qui était véritablement Alexandre VI. Cela reste la critique qui marquera l'histoire et la « fama negativa » du pape. Pourquoi ? Et bien parce que c'est cette ligne de conduite qu'il suivra dans sa vie privée comme publique.

Lorsque Lucrèce accouche en 1499 d'un enfant de sexe masculin fruit de son union avec le duc Alphonse de Bisceglie, le pape est tellement fier que « avant le jour il avait fait notifié cet évènements à tous les cardinaux, ambassadeurs et amis ».[66]

De même lorsque César revient de France après avoir contracté mariage avec Charlotte d'Albret, le pape est si heureux de le revoir qu'il ne donna pas d'audience ce jour-là. A l'occasion du remariage, ce sera le troisième de Lucrèce, avec Alphonse d'Este, Burchard nous rapporte que «  Depuis l'heure du souper jusqu'à la troisième heure de la nuit, la grosse cloche du capitole sonna, de nombreux feux furent allumés au-dessus du château Saint-Ange et dans toute la ville. Burchard finit en concluant ainsi : «  Tout cela pour transformer en objet de joie ce qui en réalité était un objet de honte. »[67]

A la lueur de ces évènements, on peut constater à quel point la conduite du pape est scandaleuse. Il ne se contente pas de faire reconnaitre publiquement ses enfants, il les hisse au rang de princes et de princesses et chacun des évènements de leur vie : mariage, naissance, conquêtes pour César, doivent être des sujets de réjouissance, des célébrations pour le pape et pour le peuple. Le peuple doit se réjouir pour son prince et sa progéniture. Le seul problème dans cette vision des choses c'est que le pape n'est pas un prince comme les autres, c'est un

[65] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III, p. 12.
[66] J. BURCHARD, op. cit. p. 295.
[67] J. BURCHARD, op. cit. p. 375.

prince spirituel et temporel. C'est le chef de la chrétienté, celui qui doit donner l'exemple et régir la foi dans le monde. Alexandre VI est bien loin de donner cette image et on ne peut que lui en tenir rigueur. Cette fierté est totalement déplacée. Mais Rodrigue n'en a cure. Le jugement d'autrui ne l'a jamais gêné. Paolo Capello nous rapporte que « Le cardinal de Lisbonne qui a 80 ans est très estimé à la cour ; il parle ouvertement contre le pape et le pape en rit et ne lui répond pas. »[68]

Alexandre VI multiplie les scandales, chaque jour il y a autre chose. Ces scandales ont à juste titre provoqué la fureur des réformistes comme de tous les hommes d'ailleurs qui voyaient mal comment un pape pouvait raisonnablement se comporter de la sorte. Les griefs contre Alexandre VI augmentent encore au vu de tout le luxe, le faste dans lequel il aime à vivre et à entourer ceux qui lui sont proches. Cette attitude ne sied certes pas à un pape. Cela peut paraître étrange mais une image positive ressort aussi de ce pape père avant tout.

Lorsqu'il apprend la mort de son deuxième fils : le duc Jean de Gandie, le pape a l'impression de mourir :

> Quand le pontife apprit que le duc avait été tué et trouvé dans le fleuve où il avait été jeté comme du fumier, il fut bouleversé jusqu'au fond des entrailles. Le cœur brisé de douleur, il s'enferma dans une chambre et pleura abondamment […] il ne mangea ni ne but, depuis le soir du mercredi 14 jusqu'au samedi suivant ; et depuis le jeudi matin jusqu'au dimanche suivant, il ne se reposa même pas une heure[69]

Ce témoignage que l'on retrouve chez plusieurs chroniqueurs et ambassadeurs du temps est crédible. Il nous donne l'image d'un père blessé, oubliant tout orgueil et fierté, anéanti par la mort de son fils favori. Ce touchant épisode, nous révèle un Alexandre VI sensible et humain et non pas cruel et féroce comme ont pu le décrire certains. De plus lorsque César tue cruellement Pedro Caldès, messager du pape, qui servait d'intermédiaire entre le pape et sa fille lorsque celle-ci s'était réfugiée dans le couvent Saint Sixte pendant la trouble période de son divorce, qui avait eu le malheur d'aimer Lucrèce, Alexandre VI essaie de le protéger de la fureur de son fils. Il n'en reste pas moins que les anecdotes sur sa conduite en tant que pape font grand bruit et contribuent à nous donner de Rodrigue une image négative non pas en tant que père mais en tant que pape.

De Rodrigue les contemporains ont d'abord une plutôt bonne opinion qui se transforme en une piètre opinion dès lors qu'il accède au trône. Les critiques fusent : cupidité, simonie,

[68] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III, p.10.
[69] J. BURCHARD, op.cit. p. 233.

inceste, les pires faits lui sont reprochés. Il est bien difficile de savoir ou se trouvent le juste milieu dans toutes ces critiques. Certaines sont tellement virulentes, comme celles de Guichardin qu'on ne peut s'empêcher d'y voir une haine personnelle. D'autres comme Infessura et Sanuto ou encore Capello paraissent plus objectifs : le pape agit dans des mauvais buts, il pousse la simonie et le népotisme trop loin, sans parler des fêtes vaticanes mais il n'est pas le premier à l'avoir fait comme nous l'indique Infessura : « Alexandre VI a continué et développé la coutume inaugurée par Innocent VIII de marier sa descendance féminine. C'est pourquoi le clergé tout entier s'applique avec ardeur à la procréation »[70]. Oui Alexandre VI n'a pour tout but que celui « de faire grands ses enfants »[71] et de profiter des plaisirs de la vie. Il anime César à se constituer un royaume, Lucrèce à sceller ses alliances politiques. Ce n'est pas un bon pape comme le dit Jove, il nous donne un mauvais exemple. Il continue et développe les pratiques malsaines que ses prédécesseurs avaient avant lui déjà inaugurées. Mais par sa politique dynastique, il agrandit les bénéfices de l'Eglise qui pour lui sont indissociables du nom de Borgia. En ces temps troublés ou les français envahissent L'Italie, où Savonarole prêche contre le péché et les vices de la société florentine, on voit en Alexandre VI l'illustration parfaite de ces vices qui ronge l'Eglise. La réforme n'est plus loin, la révolte gronde. L'image d'Alexandre VI au XVIème siècle est très consensuelle, il représente presque le mal incarné. Ce qui lui fut surtout reproché c'est sa politique dynastique, les rumeurs d'inceste, de dépravation, de meurtres gratuits et cruels viendront plus tard, au XIXème siècle, nourrir ce qui déjà à l'époque existe : la légende noire des Borgia.

Cette image est celle que les contemporains d'Alexandre VI nous ont transmise mais le pape a-t-il essayé de donner une image ? A défaut de contrer et de perdre son temps à se battre contre les critiques a-t-il eu tout de même la volonté de se montrer sous un jour plus favorable ? Si oui, par quels moyens l'a-t-il fait ?

[70] J. BURCHARD, cite Infessura, p95.
[71] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III,p.9

# CHAPITRE 3 : ALEXANDRE VI EN SON MIROIR

Nous avons constaté dans les chapitres précédents que l'image d'Alexandre VI était plutôt mauvaise. Si les témoignages nous permettent de nous faire une idée quand au caractère de Rodrigue Borgia, a-t-on aussi des représentations iconographiques du pape ? Cela nous permettrait d'avoir un portrait complet d'Alexandre VI, alliant texte et image. Ces images, si on en a, par qui ont-elles été exécutées, qui les avait commandées et pour quelle occasion ? Nous allons voir dans un premier temps les représentations iconographiques d'Alexandre VI puis dans un deuxième temps nous allons étudier les œuvres commandées par le pape pour voir s'il s'y cache un programme iconographique, une volonté ou non de donner de soi quelle image?

## *I/ Les représentations iconographiques d'Alexandre VI*

### a) La rareté des sources originales

Il nous reste très peu d'œuvres commandées par Alexandre ou le représentant. Deux causes peuvent expliquer cela. Premièrement, il semble qu'Alexandre VI n'ai pas été un grand mécène et que les arts bien qu'il les apprécia ne furent point un de ses grands centres d'intérêts. Il préférait placer son argent autre part, dans le financement de conquêtes par exemple ou dans l'achat de vêtements de qualité. Deuxièmement, la haine vouée aux Borgia de leur vivant éclata à la mort d'Alexandre VI et toute œuvre les concernant fut détruite.

En effet, quel que soit le membre de la famille Borgia, il y a un énorme manque de sources iconographiques. Très haïe en son temps, cette famille n'a pas laissé de traces, directes dirons nous, en grande nombre. Même les sépultures ont été détruites. Il n'y a pas de trace de la sépulture d'Alexandre VI, ce qui est étrange car en tant que pape il devait tout de même être enseveli convenablement. De Lucrèce non plus n'avons pas de sépulture, dans le caveau de San Francesco ou reposent les restes des Ducs D'Este, on chercherait vainement la tombe de Lucrèce. Enfin la sépulture de César, nous en avions une trace, Don Antonio de Guevara,

évêque de Mondoneda avait visité la tombe de César en 1523 et l'avait même décrite dans son journal, elle se situait dans la cathédrale Santa Maria de Viana, en Espagne mais elle fut détruite et profanée. Les restes du duc de Valentinois ont été selon les sources, jetés dans une rivière ou enterrés sous l'escalier d'une des rues du centre ville de Viana, par un évêque de Calahorra au XVII. Le motif de la destruction, ici comme certainement en bien d'autres cas est la vengeance. L'évêque de Calahorra Pedro de Aranda avait été arrêté par le pape Alexandre VI après 4 ans de bons et loyaux services parce que ce dernier aux dires de Sanuto, voulait s'emparer des richesses de son majordome. Or Viana appartenait à l'évêché de Calahorra et cet évêché appartenait aux Aranda, avant qu'Alexandre VI ne les en prive. Les Borgia dans leur désir de puissance n'avaient pas épargné grand monde et à leur mort les descendants de ceux qui avaient été, justement ou injustement offensés se vengèrent, ce qui explique pourquoi peu d'œuvres des Borgia sont parvenues jusqu'à nous.

Néanmoins il nous reste trois représentations de pape où on le reconnait formellement. Il s'agit de deux médailles et d'une peinture murale, une fresque plus précisément représentant le pape. L'inconvénient notoire de ces maigres témoins visuels est de nous représenter à chaque fois Alexandre VI de profil. On ne pourra décidément pas se faire une image précise du physique du pape. Qu'importe. Etudions d'abord les médailles puis ce fameux portrait d'Alexandre VI.

**b) Les médailles**

Comme tous les princes et pontifes de l'époque, Alexandre VI s'est fait représenter sur des médailles. Le retour aux sources antiques amène à la redécouverte des textes antiques, des statues antiques mais aussi des pièces et des médailles et la numismatique, c'est-à-dire la collection de pièces et médailles antiques devient à la mode. Pour se prévaloir de l'héritage antique et ainsi s'inscrire dans la lignée des grands empereurs, les princes de la Renaissance se faisaient représenter de profil sur les médailles comme le veut la tradition. A la Renaissance il n'est plus un prince, un pape, un prélat ou un humaniste qui n'ait son portrait métallique. A l'avers se trouve le portrait du personnage et au revers l'allégorie qui caractérise sa personnalité, ou une scène caractérisant un épisode remarquable de sa vie.

Cette technique était très valorisante car elle permettait à la personne représentée de gagner ses lettres de noblesses. Tout le monde ne pouvait pas se faire représenter sur des

médailles, il fallait pour cela remplir plusieurs conditions, d'abord avoir accompli de grandes choses et ensuite être assez riche pour se le permettre. Seules les personnes très aisées pouvaient obtenir leur « portrait métallique »[72] et cela soulignait leur importance et leur pouvoir. En effet en gravant son profil sur des pièces de monnaies le but était de divulguer son image et d'assoir son pouvoir. Être sur une pièce de monnaie aujourd'hui encore cela signifie que l'on est important que l'on accomplit de grandes choses dans sa vie, dans un domaine artistique, religieux, politique, etcétéra…qui justifie que votre visage soit connu de tous. Nous avons donc deux médailles d'Alexandre VI.

La première a été créée pour commémorer la construction de digues et de douves autour du château Saint-Ange, aussi appelé le mole d'Hadrien, ordonnée par Alexandre VI. Alexandre VI en faisant cela augmente la sécurité de la ville de Rome et assure la paix aux habitants. C'est à cette première occasion que le pontife se fait représenter. Il a accompli un acte de protection pour le peuple dont il a la charge. Il sécurise Rome, cette construction on la lui doit et il faut que les gens s'en souviennent. Il se représente donc ici clairement dans un but politique, il se donne l'image d'un pacificateur.



Médaille d'Alexandre VI. — Commémorative des Travaux du Môle d'Adrien. (Fort Saint-Ange.)
Anonyme. — Communiquée par M. Alotis Heiss.

La légende dit ceci : « MO. AD. VAL. FOS. PROP. COR. Q. C », C'est qui signifie :

« MOLEM ADRIANUM VALLIS FOSSIS PROPUGNACULIS CORRIDORIS QUE CINXIT », la traduction est la suivante : Alexandre VI, souverain pontife, ami de la justice et

[72] A. CHASTEL, *Renaissance méridionale,* Gallimard, Paris, 1965. P. 300.

de la paix, ceignit par prudence le môle d'Adrien de remparts, de fossés et de passages souterrains. »

La deuxième médaille quant à elle, date de 1500 et cette année là à Rome, on fêtait le jubilé. Le jubilé est une des plus grandes fêtes de la chrétienté. Etabli en l'an 1300 seulement cette fête consiste en «  une remise totale des peines de l'au-delà pour le chrétien qui, après s'être dûment confessé et avoir obtenu l'absolution de ses péchés est allé prier à Rome ». [73] C'est, en résumé une cérémonie de grand pardon qui a lieu tous les 50 ans. Plus qu'une grande fête religieuse, cela se transforme aussi en grand évènement touristique et permet aux Romains de s'enrichir pendant cette période. La ville entière est en liesse. Cela représentait pour Rome et les romains des revenus en plus. Alexandre VI veille donc à la prospérité de son peuple. Il se fait représenter à cette occasion sur une médaille pour commémorer ce jubilé qui eut lieu sous son pontificat. Un jubilé est rare et il célèbre la paix et l'unité de la chrétienté. Paix et unité qui sont dues au pape remplissant bien ses fonctions. Tel est le message de la médaille. En faisant graver son profil sur ces médailles, Alexandre VI cherche à se faire connaitre par ses contemporains mais aussi reconnaitre pour ses qualités de pontife. Il cherche donc bien à se donner une image. Une médaille est en matériau précieux qui plus est, ici du bronze. Alexandre est presque sûr ce faisant de laisser une trace dans l'histoire. Les médailles antiques ont été redécouvertes à la Renaissance, une médaille s'abîme moins qu'une peinture, un vêtement, une médaille gravée résiste au passage du temps. De plus, ces pièces circulent et l'image avec, elle sert d'affiche, de propagande, sert à faire connaitre et reconnaitre Alexandre VI. Non content de se réclamer de l'héritage des antiques, Alexandre VI affiche son importance et son grand rôle en tant que chef de la chrétienté et il assure son passage à la postérité, il laissera son visage dans l'histoire, on saura qui il est.



[73] A. VAUCHEZ, *Dictionnaire Encyclopédique du Moyen-Age*, Tome I, lettres A-K, éditions Gallimard, Paris, 1997, p 839.

En plus de comporter un message politique, ces médailles ont pour nous un intérêt iconologique. On peut ainsi voir à quoi ressemblait Rodrigue Borgia. Or une image ne saurait-être complète sans un support iconographique. Ici nous n'avons que le buste d'Alexandre VI, sur la fresque par contre il est représenté en pied, qui plus est la peinture offre cet aspect de nous montrer la mode du temps et cette élégance à laquelle Alexandre VI tenait tant en toutes circonstances.

### c) La fresque de la résurrection : unique portrait authentique d'Alexandre VI à ce jour

Mises à part les médailles, la seule et unique représentation d'Alexandre VI, réalisée à sa demande, sous son pontificat est un portrait en pied, de profil, que nous trouvons sur la fresque de la Résurrection, une des fresques qui orne la salle des mystères de la foi dans les appartements qu'occupait Alexandre VI, au Vatican et que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'appartements Borgia. Il s'agit de six pièces. Deux pièces se trouvent dans la tour Borgia, construite par Alexandre VI, les quatre autres se situent dans la continuité de cette tour et datent de Nicolas V. Nous étudierons ces pièces dans une seconde partie. Toute trace des Borgia, on le sait, a disparu après le passage des Della Rovere au Vatican. Plus qu'une haine pour le pape qu'était Alexandre VI, c'est une haine personnelle que voue le cardinale Giuliano della Rovere, qui succéda à son grand ennemi Alexandre VI et prit le nom de Jules II. Aussi bien détruisit-il tout ce que ces « infâmes Borgia » selon lui avaient pu laisser comme trace, comme marque. Tout ? Pas tout à fait. Il ne détruisit pas les appartements Borgia car il y avait justement cette représentation de son prédécesseur en habits saints, priant le Sauveur. Cela aurait été un sacrilège selon les propres termes de Jules II que de détruire ces appartements. Il se contenta de les maudire, de les fermer et d'en interdire formellement l'accès. C'est grâce à cela que nous pouvons aujourd'hui admirer ces appartements Borgia. En plus d'avoir une grande valeur artistique, ces appartements ont été réalisés par le Pinturicchio, ils sont d'une grande valeur iconographique. Le seul portrait restant de Rodrigue et réalisé de son vivant est là-bas. On sait que ces fresques datent de 1493-1495, Rodrigue avait alors 63 ans. Les portraits, sculptures ou autres gravures d'Alexandre VI, sont soit posthumes, soit il subsiste des doutes quant à l'identité réelle du sujet. Ici les dates concordent et on est sûr qu'il s'agit bien du pape Alexandre VI comme nous l'indique les lettres dorées sous le personnage. Le pape est donc représenté sur la fresque de la Résurrection.

La scène se présente ainsi, au centre de la peinture se dresse Jésus Christ, sorti de son tombeau. Il est dans une mandorle, autour de la mandorle des putti sortent leur tête. A droite de la scène, au pied du tombeau, les soldats dorment. Tout à fait à droite, un homme se rend compte de la résurrection du Christ, il le pointe du doigt et semble appeler ses amis à venir voir la scène. Le personnage à gauche de la scène, est bien plus grand et imposant que les autres personnages de la scène, à part le Christ. Ce personnage n'est autre que le pape Alexandre VI dont le Pinturicchio a fait ressortir l'importance en le dessinant à la même échelle que le Christ, alors que normalement les orants sont représentés à une échelle plus petite. Alexandre VI est agenouillé en position d'orant, devant le tombeau du Christ. La mitre est à ses pieds. Ses mains jointes sont gantées de blanc et il porte à l'annulaire l'anneau du pêcheur. Il est richement vêtu, son manteau est brodé d'or et incrusté de pierreries. La tonsure est bien visible. Il a l'air serein, on dirait que ses yeux sont clairs. On reconnait le front bombé, les paupières pesantes des descriptions écrites. On reconnait aussi cette bouche voluptueuse et ce nez courbé ainsi que le menton volontaire. Le personnage n'est pas beau mais il est élégant et de lui émane cette espèce de calme, de sérénité, d'assurance… Il ne sourit pas, mais presque et il a cet air déterminé. Pourquoi s'être fait représenter en orant sur la fresque de la résurrection ? Certainement pour démontrer sa foi envers Dieu et l'Eglise catholique. Il veut que l'on voit en lui le digne serviteur de Dieu. Il veut aussi que l'on sente sa prestance, son charisme. De plus sa chasuble est en or tout comme la mandorle du Christ, ce qui crée un effet visuel, qui a pour conséquence de donner l'impression que ces deux personnages, le Christ et le pape sont directement reliés. Le pape tient tout son pouvoir du Christ, il y a entre eux une « connexion » directe, un lien privilégié que veut mettre en avant ici Alexandre VI. Il a été choisi par Dieu ! Ce portrait souligne la piété d'Alexandre VI mais aussi son importance, sa puissance, son statut de privilégié.

A propos de cette scène, Giorgio Vasari nous fait part de ce commentaire :

In detto palazzo ritrasse sopra la porta d'una camera la Signora Giulia Farnese nel volto d'una N. Donna, e nel medesimo cuadro la testa di esso Papa Alessandro che l'adora [74]

[74] G. VASARI*, Le vite,* p495. « Né à Arezzo en 1511 et mort à Florence en 1574, Giorgio Vasari est un peintre, architecte, collectionneur et écrivain d'art italien. Il reçoit à Florence les conseils de Michel-Ange et d'Andrea del Sarto, séjourne à Rome où il peint dans la grande salle du palais de la chancellerie les *Scènes de la vies de Paul III*. A Florence, il achève le palais des Offices et couvre de fresques les murs du Palazzo Vecchio. Il est surtout célèbre pour ses *Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes,* écrites entre 1542 et 1550. Cet ouvrage, malgré un parti pris en faveur de l'école florentine, demeure une source fondamentale pour notre connaissance de l'art et de l'humanisme de la Renaissance. »

« Dans ce palais, le Pinturicchio a peint le portrait, au dessus d'une porte, de Julie Farnèse représentée sous les traits de la Madone et dans ce même tableau on voit la tête du pape Alexandre VI, qui l'adore. » Giorgio Vasari, peintre, écrivain, sculpteur du XVIème siècle, écrivit *Le Vite,* son œuvre majeure entre 1542 et 1550. Considéré comme le premier historien d'art, il est accusé de chauvinisme et de partialité toscane. Cette description des appartements Borgia peut donc d'ores et déjà nous paraitre suspecte. C'est une description a posteriori, Vasari n'a jamais connu Alexandre VI et il n'a jamais non plus visité les appartements Borgia. Nulle part dans les appartements Borgia on ne voit trace de Julie Farnèse en madone et nulle part non plus on ne voit Alexandre VI qui l'adore. On peut donc en conclure que le premier historien de l'art a décrit ces fresques sans les avoir vu. Cependant, outre la fausseté du commentaire, c'est un commentaire qui nuit à l'image du pape. Volontairement ? Pourquoi faire circuler de fausses rumeurs ? Peut-être que Vasari s'est dit qu'un élément à charge de plus ou de moins ne devait pas changer grand-chose à la réputation sulfureuse de cet homme. Peut-être aussi tout simplement n'aimait-il pas Alexandre VI car il le considérait comme Savonarole comme un non croyant, un impie n'ayant pas sa place dans le palais de Saint-Pierre.

En effet qui d'autre qu'un païen pourrait se faire représenter en Orant devant sa maîtresse ? Aucun croyant n'oserait commettre un tel blasphème. Il semble donc qu'on prête les plus noires intentions et pensées à Alexandre VI alors même que cela est faux. Ce témoignage me semble significatif quand à l'image d'Alexandre VI, il a certes commis des crimes et profiter des plaisirs charnels, mais on lui a aussi beaucoup prêté d'intentions et de faits qui ne sont absolument pas vrais. Comme si le but avait été de le salir. Un peu plus, un peu moins c'est tout ce qu'il mérite, telle aurait-elle pu être la pensée de Vasari lors de sa description des appartements Borgia ? On sait donc qu'il ne les a pas visités, ces faits ont du lui être rapportés. Plutôt que de chercher à vérifier ces dires, on dirait qu'il les accueilli naturellement comme la confirmation de l'opinion générale, selon laquelle Rodrigue Borgia était un débauché et un non-croyant. Cela nous prouve aussi le non-respect que l'on portait à Alexandre VI, n'hésitant pas donner des informations erronées et dégradantes sur son compte.



Fresque de la résurrection, salle des mystères de la foi, appartements Borgia, 1493-1495, Pinturicchio.

# *II/ LES AEDES BORGIAE*

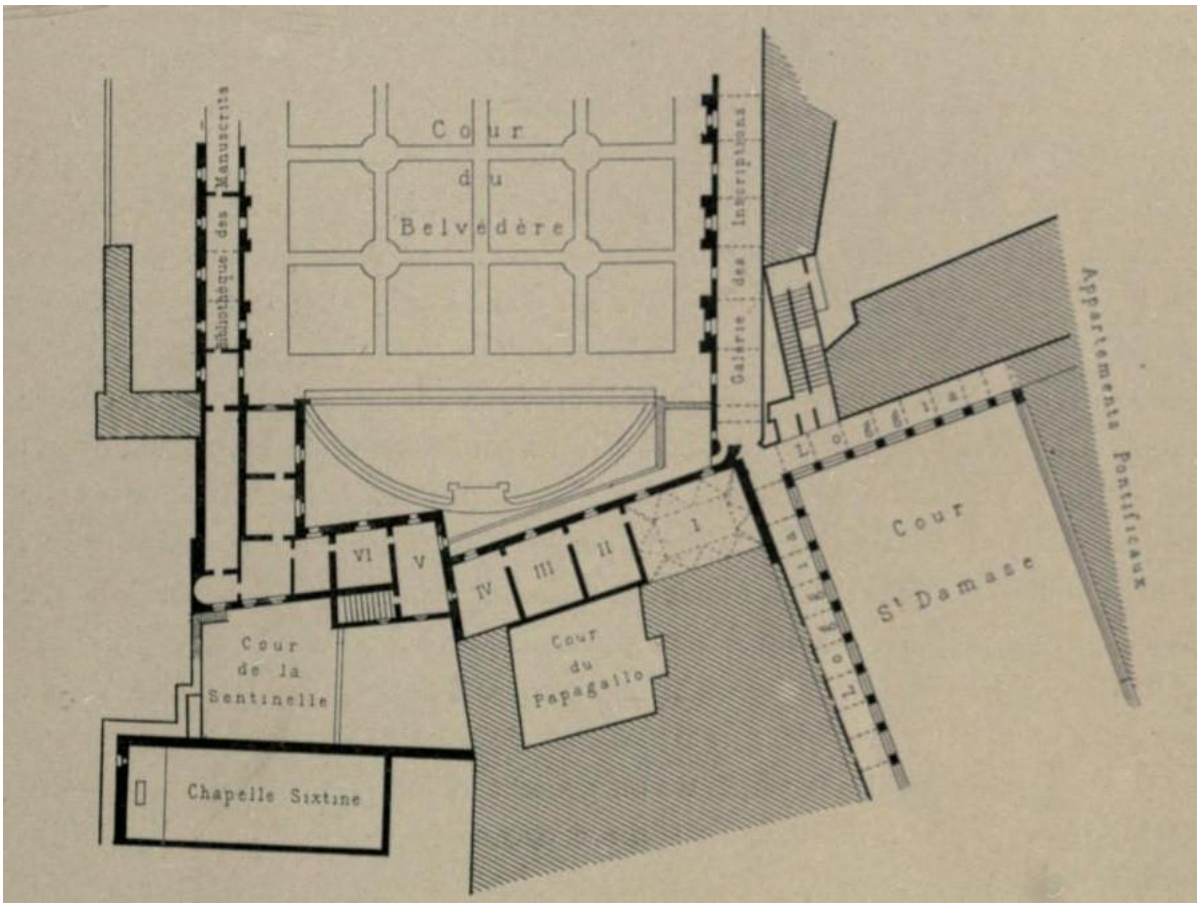
## a) Présentation générale

On nomme « Aedes Borgiae » tout ce qui a été construit ou modifié au Vatican sous le pontificat d'Alexandre VI. Ainsi il y la tour Borgia qui a été construite sous Alexandre VI mais aussi le souterrain reliant la Vatican au fort Saint-Ange que le pape fit aménager en cas de crise. Les fresques qui ornaient, à en croire Vasari et d'autres chroniqueurs le torrione basso du palais Saint-Ange, ont aujourd'hui disparues. Il nous reste les descriptions de ces fresques par Laurent de Behaim[75]. Les appartements dans lesquels vécu Alexandre VI : les appartements Borgia, se situent entre la cour du Belvédère et la cour du Papagallo. Il s'agit de six pièces, dont deux se trouvent dans la tour Borgia. Comme tout pontife, Alexandre VI voulut laisser sa marque au Vatican et il fit décorer ses appartements. Pour cela il fit appel au peintre ombrien Bernardino di Betto aussi appelé Le Pinturicchio. Il réalisera les fresques qui ornent les appartements entre 1493 et 1495. Ce peintre, élève du pérugin, avait déjà servi sous Sixte IV et Innocent VIII. Alexandre VI le reprend à son service et fait de lui son peintre ordinaire. Les fresques disparues du château Saint-ange sont de lui aussi.

Les six salles qu'il a en charge de décorer au Vatican sont : la salle des pontifes, la salle des mystères de la foi, la salle des Saints, la salle des arts libéraux, la salle des sibylles et enfin la salle du credo. Le choix des thèmes doit être d'Alexandre VI, on ne connait pas la part du libre arbitre du peintre et des directives qu'il a reçut. Il semble cependant à l'analyse de ces décors que le peintre ait reçu comme ordre de suivre un programme iconographique visant à exalter les valeurs du prince et les vertus d'Alexandre VI. Un point qui attire l'attention, c'est que tous ces thèmes sont tirés du nouveau testament.

[75] YRIARTE, *Autour des Borgia : les monuments-les portraits d'Alexandre VI-César-Lucrèce, l'épée de César - l'œuvre d'Hercule Fideli, les appartements Borgia au Vatican ; les études d'histoire et d'art. Avec 18 planches en couleur, en noir et sur cuivre, et 156 illus. D'après les monuments contemporains.* Paris, 1891, 220 pages.

76




**b) Exaltation des vertus du prince**

Comme ses prédécesseurs avant lui Alexandre VI voulut laisser une trace de son passage dans le palais apostolique. En réalité sur les six salles, nous sommes certains que cinq sont de la main du Pinturicchio quand à la sixième salle, celle des pontifes, elle fût partiellement détruite lors d'une tempête en l'an 1500. Le pape faillit y laisser sa vie et on avait déjà annoncé sa mort lorsqu'il revint à lui. On perdit une partie des décorations et lorsque Léon X bien plus tard fit restaurer cette salle, le reste des décors fut effacé. Les cinq autres salles sont de la main du Pinturicchio. Le choix des thèmes est stratégique. Dans la première salle se trouvait les portraits des différents pontifes d'où son nom. Les papes formaient comme une espèce de grande lignée et on était fier de pouvoir inscrire son nom à la suite de tant d'hommes illustres et par ce biais là se procurer un peu de leur prestige.

[76]YRIARTE, *Autour des Borgia : les monuments-les portraits d'Alexandre VI-César-Lucrèce, l'épée de César - l'œuvre d'Hercule Fideli, les appartements Borgia au Vatican ; les études d'histoire et d'art. Avec 18 planches en couleur, en noir et sur cuivre, et 156 illus. D'après les monuments contemporains.* Paris, 1891, 220 pages, p34.

La deuxième salle regroupe les mystères de la foi : annonciation, nativité, adoration des mages, résurrection, ascension, pentecôte et assomption. Ces thèmes iconographiques sont des thèmes classiques dans l'Italie et même dans l'Europe de la Renaissance. Il est normal, voir presque automatique de trouver dans les demeures princières, ces thèmes. Chez tout prince chrétien on retrouve des tableaux représentant la nativité ou des scènes bibliques. Ces thèmes tout comme la Bible faisait partie de la culture de l'époque. De plus chez un pape, chef de la chrétienté quoi de plus normal que de trouver une salle consacrée aux mystères de la foi ?

La troisième salle, la salle des Saints est la plus grande de toutes. Elle mesure 8m43x10m39. C'est la plus fameuse des appartements. Sa célébrité est due au mystère qui entoure une des fresques : la dispute de Sainte Catherine. Cette fresque est la plus grande de toute la pièce, elle se situe au meilleur endroit, sur le mur faisant face à la fenêtre. Sur cette dispute de Sainte- Catherine, on croit reconnaître plusieurs personnages de la cour du pape, notamment César, Lucrèce ou encore Djem ou Zizim, le frère du sultan Bajazet.




Fresque de la dispute de Sainte-Catherine, salle des Saints, appartements Borgia, 1493-1495, Pinturicchio.

L’homme assis sur le trône, l’empereur Maxence, serait César Borgia.

La Sainte Catherine avec son flot de cheveux blonds serait Lucrèce Borgia.



—

On sait en effet qu'une des grandes caractéristiques physique de Lucrèce est cette chevelure blonde héritée de sa mère et de laquelle elle prenait grand soin. L'homme debout à droite du trône, portant un turban serait Zizim. Nous n'avons aucuns moyens de comparaisons mais il semble qu'il ressemblait beaucoup à son grand-père Mahommet II dont nous avons des portraits. Enfin, le jeune homme sur un cheval blanc à l'extrême droite du tableau, arborant lui aussi un turban, serait le frère de César : Jean de Gandie. On sait en effet qu'il aimait à se déguiser en oriental et ceignait sa tête à l'occasion d'un turban qui le faisait paraître turc.

Pour tous les protagonistes de cette fresque ce qui pose problème ce sont les moyens de comparaison. Il n'y en a pas. Nous n'avons jusqu'à ce jour pas trouvé de portraits authentiques de César Borgia, de Zizim, de Juan de Gandia ou encore de Lucrèce. Pour Lucrèce néanmoins nous avons deux médailles et récemment un portrait a été découvert à Sydney, on pense qu'il s'agit peut-être d'un véritable portrait de Lucrèce. Mais comment reconnaitre à partir d'un profil assez vague sur une médaille une personne que l'on verrait ensuite sur un tableau ? On ne peut pas certifier qu'il s'agit de la même personne. Ainsi aucun élément ne nous permet de faire la comparaison et aucun document écrit ne précise s'il s'agit bien de César, Lucrèce, Jean et Zizim. Il faut ajouter que César Borgia à l'époque est âgé d'à peine 17 ans et l'empereur est déjà un homme, ce n'est plus un adolescent. Les âges ne semblent pas correspondre. D'un autre côté il semblerait presque naturel, logique que le Pinturicchio ait représenté les familiers du pape. En l'absence de documents nouveaux, nous ne pouvons tirer de conclusions.

Il reste trois salles : la salle des arts libéraux, la salle des sibylles et enfin la salle du credo. Pourquoi Alexandre VI a-t-il demandé au Pinturicchio de consacrer une salle entière aux arts libéraux ? Quelle intention cela cache-t-il ?

Les arts libéraux constituaient au moyen-âge et à la Renaissance l'ensemble des savoirs. Ces savoirs étaient répartis en groupe de trois et de quatre que l'on appelle respectivement le trivium et le quadrivium. Le trivium comprend : la grammaire, la rhétorique, la dialectique et le quadrivium : la musique, l'astronomie, la géométrie et l'arithmétique. Or un bon prince, est un prince savant et cultivé qui, grâce à sa bonne connaissance des arts libéraux saura gouverner justement et défendre ses états. Alexandre VI a fait ses humanités et les arts libéraux de cette salle sont là pour nous le rappeler. Cette salle vise à exalter les vertus d'Alexandre VI qui est un bon pape, un croyant se prosternant devant Jésus Christ mais c'est aussi un homme politique brillant, un chef d'Etat qui est à la tête d'une

armée et qui sait défendre et gouverner son Etat. L'illustration des arts libéraux renvoient aux qualités intellectuelles du prince, les autres thèmes renvoient à la piété du pape. Chaque art est représenté par l'allégorie d'une femme qui tient dans ses mains les attributs de l'art qu'elle illustre. Elle est assise sur un trône. En bas, debout à côté d'elle se trouvent plusieurs personnes qui discutent et parmi elles, le personnage illustre qui a inventé l'art en question ou qui en est un des plus dignes représentants. Ainsi pour l'arithmétique, on voit une femme assise sur son trône tenant dans sa main les tables de multiplication. Le personnage barbu, à l'air vénérable, qui nous regarde et qui tient lui aussi un livre dans ses mains, c'est Pythagore.




Fresque de l'arithmétique, salle des Arts Libéraux, appartements Borgia, 1493-1495, Le Pinturrichio.

Les thèmes des appartements Borgia ont été consciencieusement choisis pour exalter les vertus et les valeurs du prince très chrétien c'est-à-dire Alexandre VI. Chacun des thèmes vise

à glorifier Alexandre VI, à illustrer ses qualités d'homme d'état, d'homme savant et de chef spirituel.

### c) Gloire aux Borgia

Dans toutes les salles, à la croisée des arcs, sur les clefs de voûte, aux angles des voussures on retrouve le même insigne :



Parfois, il y a aussi les clefs de Saint Pierre, des fois il y a juste un bœuf, comme celui-ci :



Cet insigne que nous retrouvons partout est l'écusson de la famille Borgia. La figure du bœuf quant à elle s'incruste sur presque toutes les fresques, même les scènes sacrées. Que signifie ce blason ?



Chapiteau aux Armes et aux Emblèmes du Pontife Alexandre VI.
(Salle de la Vie des Saints.)

On retrouve exactement le même insigne apposé au centre du plafond de la salle des Saints, l'emblème se situe à la croisée des arcs. Geste symbolique, c'est au centre donc on le voit très bien et c'est à l'endroit ou toutes les parties se rejoignent comme pour suggérer que tout mène aux Borgia ?

Le nom Borgia est une italianisation du nom valencien Borja. En valencien « bo » signifie : bœuf et « orja » : blé ou orge. C'est de la que vient le fameux bœuf Borgia. Les bandes noires sont les insignes de la famille Llançol. Le père de Rodrigue était un Borgia y Llançol. Ces petites gerbes d'orges se sont par la suite transformées en petites flammes.

Ce bœuf on le retrouve aussi apposé sur l'arc de triomphe qui se trouve à l'arrière plan de la fresque de Sainte Catherine. Cet arc symbolise la victoire et la paix. L'apposition de l'écusson Borgia à cet endroit, accompagné qui plus est de la légende en lettres majuscules dorées : PACIS CULTORI, souligne le rôle de pacificateur d'Alexandre VI. Cet aspect il l'avait déjà voulu le démontrer avec la médaille qui inaugurait les travaux du château Saint-ange. On y retrouvait la même légende. Alexandre VI se veut un pape de la paix, qui a su

sauver l'Italie de l'envahisseur français tout en conservant la paix dans ses Etats. Pinturicchio, en peignant le symbole des Borgia accompagné de la légende veut souligner à nouveau ce rôle pacificateur du pape. Bien qu'elles soient perdues les fresques du château Saint-ange illustraient la supériorité du pape sur l'ennemi français, qu'il chassa. On sait par exemple qu'on y voyait représenté : le roi Charles VIII servant le pontife à la messe, ou encore le Roi de France s'agenouillant devant le pontife dans les jardins du château Saint-ange. Ces fresques rendent hommage à la supériorité d'Alexandre VI et le glorifie.

Nous allons maintenant observer le plafond de la salle des Saints. Le thème qui y est peint ne peut que nous surprendre. Il s'agit d'une illustration du mythe d'Isis et d'Osiris. Que fait un thème profane au milieu des scènes sacrées ? Que signifie ce mythe[77], quelle est l'interprétation que nous devons en tirer ? En réalité cette scène n'est rien d'autre qu'une allégorie des Borgia, une proclamation de leur gloire. Le mythe est divisé en huit scènes. Sur la première scène, on voit Osiris conquérant l'Egypte et apprenant aux Egyptiens l'agriculture. Pour illustrer ce thème, Pinturicchio a dessiné un homme qui laboure la terre aidé d'un bœuf ! Sur les deux scènes suivantes, Osiris apprend aux égyptiens à cueillir des pommes et à cultiver les vignes. Sur la quatrième scène on voit la mort d'Osiris, assassiné par son propre frère Tiffone. Les superstitieux y verront un signe funeste du destin de Jean de Gandie supposément assassiné par César. Sur l'avant dernière scène on voit la femme d'Osiris, Isis, rassemblant les membres dispersés de son mari qui renait alors sous les traits du dieu Apis, figuré par un bœuf. Enfin dans la dernière scène le bœuf sacré est adoré et porté en triomphe par la population. Le mythe d'Isis et Osiris apparait comme une allégorie à peine voilée à la gloire des Borgia. Plus que la gloire cette fresque hisse les Borgia au rang de divinités. Ils ont atteint la gloire, l'apogée et chantent leur propres louanges dans ces appartements.

Alexandre VI a donc bien émis la volonté de se donner une image. L'image qu'il voulait qu'on retienne de lui était celle d'un bon pape, croyant, d'un bon prince qui s'est hissé à la plus haute dignité grâce à ses talents de diplomate, d'homme politique qui assure la paix et la prospérité dans ses états. Il nous renvoie aussi l'image d'un homme fier de ses racines de ce bœuf espagnol et familial. Il espère bien créer une lignée Borgia qui sera perpétrée par ses enfants dont il prend si grand soin. Il nous donne l'image d'un homme qui s'est hissé au statut d'interlocuteur privilégié de Dieu et qui est lui-même un peu divin par conséquent. L'image

[77] M. CALVESI, *Les trésors du Vatican,* 1962, Genève, 213 pages.

que nous suggère Alexandre VI à travers les œuvres qu'il a commandé, nous parait radicalement différente de celle que ses contemporains se plurent à divulguer. Il nous offre un panel de ses qualités et de ses réussites. Par ailleurs, on pressent bien cette volonté de conquérir, de réussir, cette ambition de Rodrigue Borgia à travers le nom qu'il s'est choisi pour régner : Alexandre, comme le plus grand conquérant de tous les temps. Un homme devenu légendaire. Son fils s'appelle César, comme le plus grand empereur romain ; là aussi il s'agit d'un conquérant.

Les décors des appartements Borgia et particulièrement le plafond auraient-ils pour but de nous présenter Alexandre VI comme un grand homme politique, qui marquera l'histoire, sous le règne duquel la paix prospère, les pommes sont cueillies, le vin est tiré. En somme, avec les Borgia au pouvoir on connait une sorte d'âge d'or.

En tous les cas, ces médailles et ces appartements rendent gloire à Alexandre VI nous le présentant comme un bon pontife, un homme de son temps qui a réussi à force de persévérance et grâce à ses multiples qualités, et qui compte bien créer une lignée Borgia en aidant son fils bien aimé César à assoir sa puissance et à se constituer un royaume pour qu'il puisse à son tour perpétuer le nom illustre des Borgia.




Plafond de la salle des Saints, appartements Borgia, 1493-1495, Pinturicchio.



Détail du plafond de la salle des Saints, le Dieu Apis porté en triomphe par la population, appartements Borgia, 1493-1495, Pinturicchio.

# PARTIE 2

# LES ENFANTS D'ALEXANDRE VI :

# CESAR ET LUCRECE BORGIA

# Chapitre IV : César Borgia : Nomen Omen

## *I / Un destin tout tracé*

Pourquoi parmi les enfants mâles d'Alexandre VI, l'histoire retint le nom de César Borgia ? Qu'est-ce qui le caractérise et fait de lui un personnage particulier au point de laisser une trace dans l'histoire ? César Borgia dans l'imaginaire collectif est considérer comme un homme cruel, avide de richesses et de conquêtes, tuant ses ennemis comme ses amis sans distinctions aucunes. Un frère bien possessif envers sa sœur, dont il tua l'amant et sans doute aussi le second mari. Un homme fier et ambitieux qui mit son ambition au service de l'ignominie. Il est décrit ainsi au XIXème siècle, par les historiens eux-mêmes : « Scélérat hors-ligne, charlatan insigne, parfait débauché, habile politique… »[78]. Qui était donc César Borgia ? Au XVIème siècle était-il perçu de la même manière qu'au XIXème siècle ? Une double image émerge : celle d'un homme cruel, sans scrupules et celle d'un brillant homme politique. César Borgia était-il un vulgaire assassin ou habile politique ? Prenait-il, seul, les décisions ou obéissait-il aux ordres de son père ? Pour certains il n'est qu'un criminel de la pire espèce pour d'autres il est aussi un prince qui mène ses conquêtes d'une habile manière. Si habile d'ailleurs, que Machiavel en vient à le considérer comme le prince idéal.

### a) La naissance et l'éducation de César Borgia

Alexandre VI a eu au moins six enfants. Pedro-Luis, né en 1468 et mort jeune à l'âge de 18 ans en 1468, Geronima, née en 1469, morte très jeune elle aussi en 1483. Ces deux enfants sont sans doute de la même mère, mais rien n'est moins sûr. Par contre on sait que César, Jean, Lucrèce et Gioffré sont les enfants que Rodrigue Borgia, cardinal à l'époque, a eu avec Vannozza Cattanei, patricienne romaine. Pour sauvegarder les apparences et régulariser la situation de Vannozza, Rodrigue lui choisit des maris. Elle en épousera trois : Dominique D'Arignano, Giorgio de Croce et Carlo Canale. Comme nous l'avons vu dans le chapitre

78

précédant, Rodrigue utilise ses enfants à des fins dynastiques. Ainsi il a prévu pour chacun d'eux un plan de carrière.

César est né entre 1474 et 1476. On ne peut être certain de sa date exacte de naissance. Il est difficile aussi de déterminer qui de lui ou de son frère Jean est l'aîné de la famille. Selon les conclusions des recherches de Monsieur Léonce Celier[79], il est l'aîné de la famille Borgia.[ Comme tend à le prouver l'épitaphe sur la tombe de Vannozza Cattanei, qui place dans cet ordre ci ses enfants : César d'abord puis Jean, Lucrèce et Gioffré. ] Quant à moi j'aurais plutôt tendance à penser qu'il est le second. En général c'était le deuxième de la famille qui entrait dans les ordres, qui plus est Guichardin nous dit qu'il est le cadet : « Le pape avait en effet dès le début de son pontificat eu pour dessein de tranférer tout son pouvoir temporel à son aîné le Duc de Gandie ».[80]

Jean suivra la voie des armes, tandis que César suivra la même voie que son père : celle des ordres. Dès 1480, Sixte IV délivre à Rodrigue une bulle dispensant César de prouver la légitimité de sa naissance. Condition « sine qua non » pour accéder aux dignités de l'Eglise. A 7 ans, César reçoit déjà un revenu ecclésiastique -une prébende- du chapitre de la cathédrale de Valence. L'année suivante il est investi d'une charge de protonotaire apostolique. A 17 ans il est nommé archevêque de Valence et évêque de Pampelune. Entre temps il a suivit des études de droits, tout comme Rodrigue et est parti faire ses humanités à Pérouse. Il marche dans les traces de son père. En 1492, alors que son père vient d'être élu à la tiare, il rentre à Rome où il est crée cardinal en 1493, le 20 septembre précisément en même temps qu'Alexandre Farnèse, le frère de Julie Farnèse, la jeune maîtresse du pape. Elle a 22 ans, soit 38 ans de moins qu'Alexandre VI, elle est connue au Vatican sous le nom de « Bella Julie ».

César suit donc des études classiques, il fait ses humanités dans une grande ville italienne et son père lui construit petit à petit son avenir. Mais César ne semble pas voir son avenir

[79] L. CELIER, *Alexandre VI et ses enfants en 1493,* Paris, 1906, p321.
Léonce CELIER né en 1885 dans une famille fort cultivée entre en 1901 à l'école des Chartes. Enfant prodige, il écrivit de nombreux mémoires sur l'histoire religieuse, celle des Saints… Devenu archiviste, il mourut en 1963 laissant derrière lui un grand nombres de mémoires et de thèses. Il s'intéressa particulièrement à l'histoire de sa région : le Poitou, mais ayant passé deux années à l'Ecole française de Rome, il en retira un fort intérêt pour l'Italie et notamment cet ouvrage : « Alexandre VI et la réforme de l'Eglise (mélange d'histoire et d'archéologie de l'école française de Rome, T. XXVII, 1907 ». Ce livre n'a pas pour objet de réhabiliter le pape Borgia mais il tient à revenir sur la réforme profonde de l'Eglise commencée par Alexandre Vi à la mort de son fils le duc de Gandie.
[80] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 249.

comme son père, il ne lui plait apparemment guère d'être un homme d'Eglise et il place ses ambitions ailleurs.

### b) César, un homme d'Eglise ?

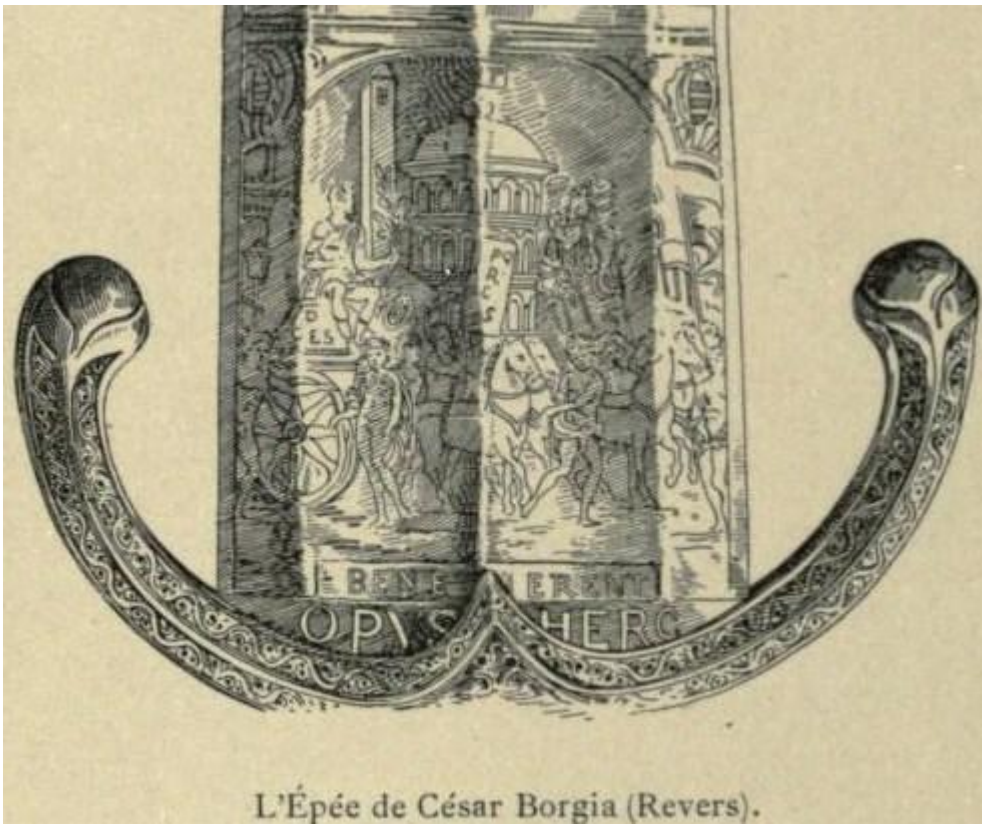
César Borgia est désormais cardinal mais il ne s'en satisfait pas. En réalité il ne tenait pas à cet habit et aurait aimé poursuivre une carrière militaire. Boccacio, ambassadeur ferrarais à la cour de Rome nous le décrit ainsi, à l'époque où César n'était encore qu'archevêque :

> L'autre jour, je fus trouver César dans son palais du Trastevère ; il partait pour la chasse, en habit tout à fait mondains, c'est-à-dire vêtu de soie et en armes, une petite tonsure rappelait seule en lui l'homme d'Eglise… C'est une personne d'un esprit supérieur et d'un naturel exquis ; ses manières sont celles d'un prince ; il est d'une humeur particulièrement sereine, d'une grande gaieté, tout en joie… Doué d'une modestie haute, son aspect est de beaucoup supérieur en grâce et en dignité à celui de son frère, le duc de Gandie, qui ne manque pourtant pas de qualités. L'archevêque n'a jamais eu le goût du sacerdoce [81]

Malheureusement pour César ce rôle est déjà assigné à son frère Jean de Gandie qui montre d'ailleurs bien moins d'intérêt à la chose que lui. César fait un bien étrange homme d'Eglise, portant une petite tonsure, si discrète qu'on la voit à peine et prenant plaisir à s'habiller en habits mondains plutôt qu'avec la pourpre cardinalice. A la même époque on forge sur sa demande une épée. Une épée si magnifique qu'elle sera plus tard connue sous le nom de « Reine des Epées ». Cette épée contient un véritable programme politique. César s'y fait représenter en tant que prince avec toutes les vertus que ce statut implique au XVIème siècle.

Créee entre 1494 et 1499 alors que César est encore cardinal, il s'y fait représenter triomphant sous les traits de Jules César :

[81] C. YRIARTE, *Les monuments- portraits d'Alexandre VI et de César-Lucrèce, l'épée de César- l'œuvre d'Hercule Fideli, les appartements Borgia au Vatican ; études d'histoire et d'art,* Paris, 1891. p95.



L'Épée de César Borgia (Revers).

En prince magnanime épargnant ses ennemis : avec cette légende qui précise : La bonne foi prévaut sur les armes. Un prince qui sait être bon et pour qui l'amour est une des valeurs les plus importantes, sans l'amour le prince ne saurait-être un vrai prince.



Ou encore en grand conquérant, avec l'illustration du passage du rubicond par l'empereur César :

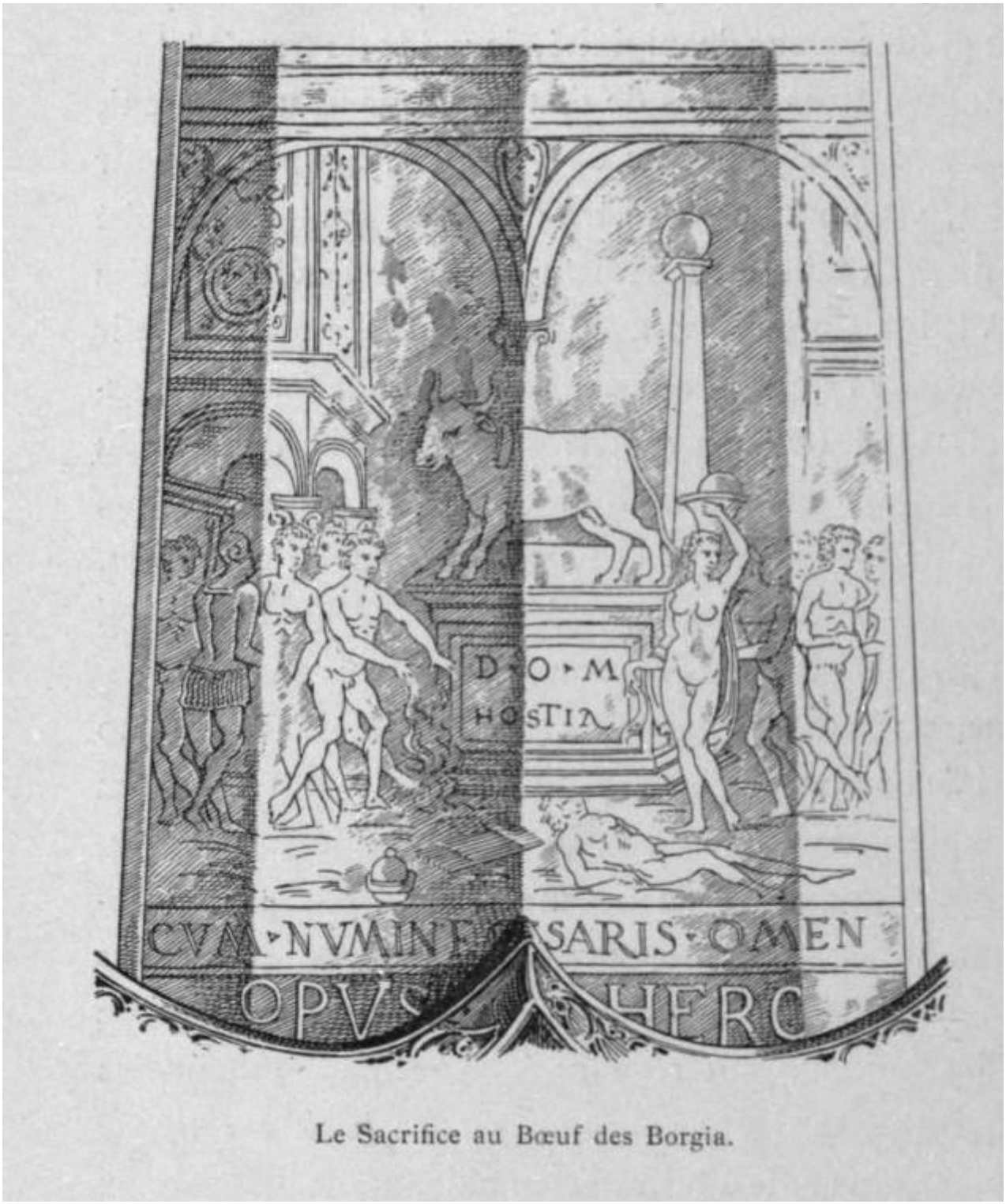


Mais aussi en prince savant  et musicien qui à l'image de la musique sait gouverner avec harmonie.



Et enfin, on voit un bœuf, le bœuf de l'écusson Borgia sur un autel ; Il est entouré par des femmes et des hommes nus. Il s'agit là d'un sacrifice fait au « DOM  Hostia » ce qui signifie sacrifice au « dieu très bon, très grand », la victime destinée au sacrifice gît par terre. Cette formule « dom hostia » était appliquée à Jupiter lors de sacrifice fait par les païens. Lors de la

deuxième moitié du XVème siècle, ces formules reviennent avec le retour à l'antiquité. Ici on l'applique aux Borgia représentés par le bœuf, ils se placent donc eux même en tant que divinités.




Le Sacrifice au Bœuf des Borgia.

On sait que cette épée date de la période ou César était encore cardinal car, à l'endroit ou on appui le pouce on peut lire l'inscription suivante : CES.BOR.CAR. VAL. . C'est-à-dire César Borgia Cardinal de Valence. Nous avons là un bien étrange homme d'Eglise, réticent à porter les habits ecclésiastique, se faisant forger une épée qui en dit long sur ses ambitions politique, mais aussi et surtout sur l'image qu'il voulait transmettre de lui. César Borgia veut faire honneur à son nom, c'est un prince qui a un destin tracé, oui, mais pas celui que son père avait prévu pour lui. Un nom, un présage, César Borgia sera un grand homme d'Etat, un conquérant comme Jules César. Les sources s'accorde sur ce point César n'a pas l'intention d'être cardinal, du moins de le rester. Sa véritable voie, est celle de la guerre. Sanuto encore nous le confirme : « Or per esser cupido di exercitarsi in cosse bellice, voleva refudar il capello al pontefice ed altri i suoi beneficii »[82] Ce que l'on pourrait traduire par : « Or pour vouloir à tous prix s'occuper des choses de la guerre, il voulait renoncer à la chape cardinalice et à ses autres biens ». Sanuto répète plusieurs fois, au long de son journal que la volonté de César est de renoncer à sa dignité de cardinal pour s'impliquer dans les affaires du temps. Il faut se méfier de Sanuto, car en tant qu'historien il s'inspire beaucoup du jugement qu'ont émis les autres avant lui, les ambassadeurs ou chroniqueurs. Néanmoins cette volonté de César de s'inscrire dans les affaires temporelles, est relatée par plusieurs sources, Sanuto, Boccacio, mais encore Guichardin.

En tant qu'historien il essaie malgré son aversion évidente pour les Borgia de garder un ton neutre, du moins de ne pas se laisser trop influencer par les critiques de ses contemporains et de vérifier les sources par lui-même, cherchant dans les archives et dans ses propres mémoires, ce dont il a été témoin. Guichardin précise que César est « étranger par nature à la profession sacerdotale »[83]. César Borgia ne veut pas être cardinal, il ne veut pas être cantonné si l'on peut dire aux affaires spirituelles, il désire ardemment comme nous le montre son strocchi[84], entrer dans le siècle.

De plus quel bien étrange cardinal est-ce là : il évite de montrer sa fonction, s'habillant aussi souvent qu'il lui est possible avec des habits mondains, cachant presque sa tonsure, mais aussi festoyant et comme tout le clergé à l'époque entretenant des rapports charnels avec des femmes. Par contre, ce qui est moins commun c'est les femmes qu'il choisit. En effet, il est soupçonné dès le départ d'aimer sa sœur Lucrèce plus que fraternellement. Ces rumeurs

[82] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p 792-793.
[83] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 249.
[84] Un strocchi est un glaive qui symbolise la suprématie et la haute juridiction.

d'inceste sont lancées par Giovanni Sforza, ex-époux de Lucrèce. L'a-t-il dit par vengeance ou parce que réellement il avait vu des choses qui l'avaient choqué rapport dit-il « à la pudicité de l'épouse » ? Guichardin ne semble pas accorder une véritable valeur à ces rumeurs d'inceste :

Le bruit courait également (si tant est qu'une telle énormité soit digne de foi) que non seulement les deux frères mais le père lui-même se partageaient l'amour de Dame Lucrèce[85]

Sa relation avec Sancia d'Aragon, l'épouse de son frère Gioffré, elle, est avérée. Sanuto, nous rapporte que le pape était au courant de cette liaison et la tolérait :

Et quod pejus erat, tolleva che soa cognata moglie di don Zufré suo fratello principe di Squilazi, la qual fo fiola natural di re Alfonso, nata di una donna drusa, et questa dona nome madona Zanza.[86]

César est un beau jeune homme qui séduit beaucoup de femmes tout comme son père. Mais entretenir une relation avec la femme de son frère est encore moins moral que d'entretenir une relation avec une femme étant dans les ordres. César fait donc un bien étrange cardinal, ne se sentant pas une vocation pour la prêtrise, envieux envers son frère qui s'occupe des choses de guerre et couchant avec la femme de son frère. Décidément, ce cardinal n'est pas banal. A l'époque des faits cependant il n'est pas si décrié. On reconnait qu'il ne prend pas à cœur sa fonction et qu'il a trop d'ambition pour un homme d'Eglise des ambitions d'ailleurs n'ayant rien à voir avec la religion. On reconnait qu'il ferait tout pour retourner à l'état laïc. Les rumeurs d'inceste, dans un premier temps touchent surtout le pape. Quand aux rapports qu'il entretient avec Sancia, ils sont évidemment répréhensibles et nous donnent une image assez possessive de César. En réalité il désire avoir ce que ses deux frères ont : une femme et le poste de gonfalonier de l'Eglise. C'est comme si, ne pouvant avoir de femme, il prenait celle de son frère, quant à la fonction de Jean qu'il ne peut occuper, par un coup de la fortune il l'occupera bientôt. Nous avons une image possessive de César Borgia, un homme qui n'a « jamais été enclin au sacerdoce » comme le dit Guichardin[87], qui est savant et doué qui brûle de porter l'habit séculier et d'entrer dans le siècle. Un jeune homme qui ressemble beaucoup à son père par l'ambition et les mœurs scandaleuses de sa vie privée. Mais les pires critiques sont à venir, comme pour Alexandre VI, du moment qu'il est cardinal,

[85] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 249.
[86] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p 792-793.
[87] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 281.

César n'est pas encore trop critiqué. Cela vient plus tard avec la vague de meurtres dont il se rend coupable et qui commence peut-être avec celui de son propre frère…

### c) César Borgia capitaine

***Le Mystérieux meurtre du duc Jean de Gandie***

Un évènement va venir chambouler les plans d'Alexandre VI : l'assassinat de son fils Jean de Gandie. Le pape, ravagé, prévoit de réformer entièrement le clergé. Plus de simonie, ni de népotisme, plus de fêtes fastueuses, ni de courtisanes dans les chambres du palais apostolique. Il veut purger le clergé et l'Eglise romaine de tous ses vices et se tourner vers l'essentiel, la purification de l'Eglise romaine, la christianisation du nouveau monde, l'éradiction des sorcières, la reconquête de Constantinople. Ses bonne intentions, bien que sincères, ne feront pas long feu et bientôt Alexandre VI reprend sa politique dynastique. La mort de son fils favori, fut un coup dur pour Alexandre VI, qui était comme le dit Guichardin « peu habitué à éprouver les coups de la fortune ». Ce mot de fortune, « fortuna » en italien est un terme clef de la période de la Renaissance. La fortune désigne ce que l'on ne peut pas contrôler, le destin, un ou des éléments imprévus, inattendus. Ce mot souligne le fait que l'homme n'a pas entièrement le libre arbitre, il ne peut pas tout contrôler, tout choisir dans sa vie, il ya des éléments incontrôlables. La mort du Duc de Gandie fait partie de ces éléments a priori imprévisible. Mais est-ce vraiment un coup de la fortune ou a-t-on aidé la fortune ? Ne serait-ce pas César Borgia, qui, avide de s'occuper des affaires de guerre réservées à son frère l'aurait fait tué pour prendre sa place ? De nombreux soupçons pèsent sur César et à en croire ses contemporains, il est coupable.

Un soir alors qu'ils étaient allés dîner chez leur mère dans la vigne attenante à sa maison, un mystérieux cavalier masqué était venu trouver Jean lui murmurant des choses à l'oreille puis il s'était en allé. Sur le chemin du retour César et Jean étaient tous les deux à cheval accompagné de leur écuyer quand le cavalier masqué refit son apparition et vint trouver Jean. De nouveau il lui murmura des choses à l'oreille et ils s'en allèrent tous deux tandis que César rentrait au palais. Jean donna pour ordre à son écuyer de rester l'attendre sur la place… Burchard nous raconte ainsi la triste fin de cette histoire :

Cet ordre donné, le duc s'éloigna ayant toujours avec lui l'homme masqué en croupe. Jusqu'où chevaucha-t-il ? Je n'en sais rien. En tout cas il fut assassiné, tué et jeté dans le fleuve en face de l'hôpital St-Jérôme-des-Esclavons, sur la voie qui va directement du pont St-Ange à l'Eglise Ste-Marie-du-peuple, près de la fontaine où le fumier amené par des charrettes et des ânes est jeté dans le fleuve[88]

Plusieurs personnes sont soupçonnées d'avoir fait exécuter le Duc de Gandie : Ascanio Sforza avec qui Jean de Gandie avait eu maille à partir, on cite aussi Paolo Orsini, ennemi du pape et de son fils contre qui il a livré bataille lors de la guerre qui opposa le pape et les membres de la famille Orsini. On mentionne enfin César sans toutefois le formuler à voix haute. Pour Sanuto comme pour bien d'autres, il parait évident qu'il s'agit la d'une vengeance d'Ascanio Sforza. En effet, lors d'un repas organisé par le cardinal Ascanio, Jean de Gandie avait traité les invités de froussard. Or l'un d'eux eu le courage de rétorquer et il lança à Jean que celui-ci n'était qu'un bâtard. Le Duc de Gandie s'empressa de rapporter ces paroles au pape son père qui ordonna a Ascanio de lui donner le nom de l'invité qui avait proférer de telles paroles. Contraint et forcé Ascanio le lui donna et le lendemain on trouvait le camérier d'Ascanio embroché sur des pics. Sanuto nous précise

quella crudelta fo a molti molesta, maxime ai parenti e amici di l'apichato, che era homo da ben. Et il ducha, parendoli aver fato soa vendeta, andava aliegro per Roma[89]

On soupçonne donc plusieurs personnes. Burchard sous une apparente honnêteté, ne nous dis rien, mais il rapporte que lorsque César, qui était parti en légation après la mort de son frère revint à Rome : «  a lieu une entrevue entre le pape et son fils César, qui n'échangent aucunes paroles »[90] . Tout est sous-entendu, Burchard suggère que s'il y a un froid entre le pape et le cardinal de Valence c'est parce que celui-ci a fait tuer son frère.

Pour Capello, comme pour Guichardin, il n'y a pas l'ombre d'un doute que César ait fait exécuter son frère :

La pape avait en effet, dès le début de son pontificat, eu pour dessein de transférer tout son pouvoir temporel à son aîné le Duc de Gandie ; mais le cardinal de Valence – qui, étranger par nature à la profession

[88] *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 233.

[89] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p.843: « Cette cruauté gêna beaucoup de monde, en particulier les prents et amis de celui qui fut embroché, qui était un homme bon. Et le duc paraissant avoir obtenu ce qu'il voulait s'en allait parader joyeusement dans Rome. »

[90] *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 242.

sacerdotale, aspirait au métier des armes et ne pouvait tolérer que ceci fut réservé à son frère, ni supporter que ce dernier fût davantage dans les bonnes grâces de dame Lucrèce, leur sœur à tous deux - poussé par l'ambition et la luxure (ministres puissants de toutes scélératesse) le fit en secret tuer puis jeter dans le Tibre, une nuit que le duc chevauchait seul dans Rome[91]

Guichardin écrit cela a posteriori, après le déroulement des évènements, il se peut dont qu'écrivant après la mort de César Borgia, il n'ait plus peur des représailles et avoue le véritable nom du meurtrier. Il est possible aussi que César Borgia n'étant plus là pour se défendre, Guichardin laisse libre cours à son ressentiment bien qu'il n'y ait aucune preuve qui prouve la culpabilité du cardinal de Valence. Néanmoins dans son travail d'historien Guichardin essaie tout de même d'être objectif et de faire le part des choses entre la vérité et ses sentiments personnels… De plus Capello qui lui est ambassadeur de la Sérénissime à Rome à l'époque des faits n'hésite pas à accuser César : « Ammazo anche il fratello, duca di Gandia, e scannato lo fa buttare nel Tevere ».[92] Mais nous ne sommes pas sûrs que César se soit rendu coupable de ce crime.

Dans un premier temps, les soupçons pesèrent sur Ascanio Sforza. Sanuto nous le désigne comme le coupable le plus probable. Il n'évoque même pas, à l'époque du meurtre du duc de Gandie, la possibilité que ce soit César qui ait ordonné l'assassinat de son frère : « Ma per Roma ogniun diceva la sua. Chi dava la colpa a questo, et chi a quel altro, et molti a la parte Orsina et al reverendissimo cardinal Ascanio[93]. » « Mais à Rome chacun y allait de son avis personnel. Il y avait ceux qui pensait que c'était un tel le coupable, ceux qui pensait que c'était tel autre et beaucoup penchait pour la famille Orsini ou le cardinal Ascanio Sforza. »Il ajoute même, à la façon insidieuse de Burchard que lorsque le pontife prononça un discours aux cardinaux à la mort de son fils : « Erano tuti che in Roma si ritrovava, et manchava solum el cardinal Ascanio vice-chancelier »[94] « Tous les cardinaux s'étaient rassemblés à Rome, il ne manquait que le cardinal Ascanio Sforza, vice-chancelier de l'Eglise. »

Enfin ce qu'il est intéressant de noter face à toutes ses accusations qui accablent César Borgia, c'est qu'elles éclosent plus tard et non pas lors du meurtre proprement dit. Au départ chroniqueurs comme ambassadeurs semblent s'accorder sur la culpabilité d'Ascanio Sforza bien que César soit un suspect potentiel eu égard à l'ambition qu'il manifestait de devenir

[91] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 249 : « Il tua aussi son frère, le duc de Gandie qu'il fit poignarder et jetter dans le Tibre ».
[92] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III, p.13.
[93] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p. 455.
[94] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p. 653.

chef des armées. C'est bien plus tard avec le meurtre d'Alphonse de Bisceglie, deuxième mari de Lucrèce, que les soupçons se portent volontiers sur César. Il est quasiment certain que César a fait tuer son beau-frère. Pour quels motifs ? Nous le verrons plus tard. En tuant son beau-frère, César devient aux yeux de tous un meurtrier, quelqu'un qui n'hésite pas à tuer, même un membre de sa famille. Les chroniqueurs et ambassadeurs se souviennent alors du meurtre du Duc de Gandie et « non si sa chi habbi ferito ditto ducha ma si dice è stato chi ammazo e buto nel Tevere al ducha di Candia » « On ne sait pas qui a blessé Alphonse de Bisceglie mais on dit que c'est le même personne qui a tué et jeté dans le Tibre le duc de Gandie ».[95] Or, le meutrier d'Alphonse de Bisceglie est clairement désigné par les chroniqueurs comme étant César Borgia. De fortes suspicions planent au dessus de César. Cui prodest ? A qui profite le crime ? A César Borgia. Suite à la mort de son frère, il va pouvoir réaliser ses ambitions de conquérant, qui se bornaient auparavant à de pures rêveries. Giovio nous le dit ainsi : « Cesare Borgia rifiuta il capello e il capel rosso et ammazato suo fratello Ducha di Gandia, aspirava a grande stato »[96]. Giovio garde ses distances et reste prudent, il ne dit pas que César a tué son frère, il dit qu'une fois celui-ci mort, César pouvait voir ses ambitions d'entrer dans le siècle prendre corps.

Nous ne pouvons donc conclure avec certitude que l'assassin de Jean de Gandie ou l'instigateur de l'assassinat ait été César Borgia mais ses contemporains le désignent. Coupable ou non, César Borgia est vu comme un personnage avide de pouvoir et de conquête, prêt à tout pour se forger un royaume à coups d'épée et devenir chef de guerre. Prêt à tout même à tuer son propre frère ? Guichardin n'en doute pas : « poussé par la luxure et l'ambition », il tua le Duc son frère. Le plus grand désir de César est de rendre son chape cardinalice et de devenir chef des armées : « Item, come el cardinal Valenza al tutto è disposto a farsi mondano, nè niun si pensi vogli star cardinal » « Le cardinal de Valence est prêt à tout pour revenir à l'état laïque, il ne songe même pas une seconde à rester cardinal ».[97]

Son frère mort, plus rien ne s'oppose à ce que César devienne capitaine. Alexandre VI un temps dévasté par la mort de son fils fait bien vite cesser les recherches du meurtrier (ce qui augmente les suspicions vis-à-vis de César !) et se recentre sur ses enfants. Il autorise

[95] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p. 532.

[96] P. GIOVIO, *La prima parte del'Istorie del suo tempo di Monsignore Paolo Giovio Da Como, Vescovo di Nocera,* tradotta per M. Lodovico Domenichi, et nuovamente con somma diligentia coretta, et ristampata,vol.2, Venetia, 1555-60, p. 199 : « Cesar Borgia renonce à son statut de cardinal et son frère tué , il aspirait à un grand avenir. »

[97] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p. 998.

César à déposer son chapeau de cardinal pour retourner à l'état laïc : « Le cardinal entra un matin au consistoire et supplia son père et les autres cardinaux de l'autoriser à abandonner cette dignité et cet habit pout faire ce vers quoi le destin l'entraînait attendu que son esprit n'avait jamais été enclin au sacerdoce. »[98]. Le 17 août 1498 c'est chose faite :

Come el pontefice havia fato consistorio et omnibus votis de cardinali concesso licentia che il cardinal di Valenza, fiol dil papa potesse diponer il capelo, et farsi soldato et maridarsi[99]

***César Borgia en France***

A la mort inopinée de Charles VIII (celui-ci s'est tué en se cognant violemment contre une porte) Louis XII monte sur le trône et les relations entre l'Etat pontifical et la France ne sont pas bien définies. Après avoir essuyé un refus de la part de Frédéric de Naples, de donner la main de sa fille à César, qui à l'époque est encore cardinal, la rupture est consommée entre les Borgia et les Aragonais, Alexandre VI tourne toutes ses prétentions vers la France. Le roi de Naples se moque ouvertement du pape et de sa politique dynastique, il ne veut pas de César comme beau-fils : « Fate uno cardinal si possi maritare e tegnir il capello et io tunc li daro mia filia »[100]. Mais même lorsque César revêt l'habit séculier, Frédéric rrefuse de céder la main de sa fille, Charlotte, princesse de Tarente. Le pape se tourne alors entièrement vers le jeune roi de France.

Louis XII et Alexandre VI, ont besoin l'un de l'autre. Louis XII désire divorcer d'avec Jeanne de Valois et se remarier avec Anne de Bretagne, la veuve de son défunt cousin. Or seul le pape peut annuler un mariage. Le pape quant à lui cherche une situation à César : « Il conçut le dessein de lui [Louis XII] vendre les grâces spirituelles moyennant territoires et biens temporels »[101] . En échange de son divorce, Louis XII doit assurer le mariage de César avec une princesse, qui lui apporterait en dot une souveraineté et l'appui d'une grande puissance. L'accord conclut, César s'embarque immédiatement vers les rivages gaulois, la bulle d'annulation dans ses bagages. Il fait office de messager pontifical de marque. Il est accueilli comme un prince, il s'arrête d'abord à Marseille, le 28 septembre 1498 puis il

[98] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 281.
[99] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p. 1054: « Le pontife avait réuni le consistoire et tous les cardinaux ont votes pour que le cardinal de Valence retourne à l'état laïc, se faire soldat et se marier. »
[100] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I: 1495-1498, p. 988: "Faites qu'un cardinal puisse se marier et je le lui donnerai la main de ma fille".
[101] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 264.

continue sa route et s'arrête à Aix où il est reçu avec forces honneurs par l'évêque de Briçonnet. L'arrivée de César dans une ville, donne lieu à des fêtes et à des bals, on le célèbre vraiment comme un prince et ses entrées font penser à des entrées royales. Sanuto, nous rapporte que le pape était tenu régulièrement au courant des avancées de son fils et qu'il « Sapeva el fiol ducha di Valentinois per la Franza esser molto honorato con feste, balli, etc… »[102], « Il savait que son fils était très honoré en France avec des fêtes et des bals organisés en son honneur. »

Si, au départ, César est bien accueilli, sa popularité chute bien vite. A Lyon, il refuse le cordon de Saint-Michel que lui tend Monsieur de Clérieux car il ne prétend l'accepter que des propres mains du roi. On prend ça pour de la vanité et de l'orgueil. De plus, le faste avec lequel il ponctue chacune de ses entrées impressionne négativement les français qui voient en lui un parvenu faisant étal de ses richesses. Le seigneur de Fleurange, dans *l'Histoire des choses mémorables advenues au reigne de Louis XII […],* nous décrit l'entrée de César à Chinon, en décembre 1498 :

J'avais oublié à mettre comment, le fils du pape Alexandre vint en France dans la plus grande pompe et richesse du monde, tant en mulets qu'en autres choses, car il avait ses trousseaux tout couverts de perles et ses mulets tout accoustrés de velours cramoisi, en la plus grande richesse que jamais vist homme, et le roy luy fist bon accueil et fort gros, de mesme que Monsieur le légat d'Amboise pour venir à ses fins. »[103] il ajoute même ce détail : « ainsi l'on remarquait à la croupe du cheval du triomphateur un artichaut d'or de grandeur naturelle[104]

César portait un très grand soin à sa toilette. Ce qui en Italie fait l'objet d'admiration en France fait l'objet de dérision. César en fait trop. Ce qui passe pour être royal et du meilleur goût en Italie passe pour de la vanité et de l'orgueil en France. César ne se prend pas pour n'importe qui, il entre en triomphateur comme le dit le Seigneur de Fleurange et veut être considéré comme un prince qu'il n'est pas mais auquel il aspire. On considère donc sa vanité non légitime. L'image de César en France n'est pas la même qu'en Italie. Alors qu'en Italie on trouve que cette attitude est royale justement, les français la considèrent comme déplacée. On dirait qu'il fait étal de ses biens pour prouver sa richesse, il n'y a pas de subtilité. Il ne connait pas les codes, il vient d'arriver dans ce monde là. Un autre point doit être pris en compte. Les français avaient des préjugés sur les Italiens qu'ils considéraient

[102] M. SANUTO, *Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1552 pages. Tome II: 1498-1499, p. 131.
[103] A. DE GALLIER, *César borgia, Duc de Valentinois et documents inédits sur son séjour en France,* avec le concours de William Poidebard, Paris, 1895, 169 pages. Citation tirée des *Histoires des choses mémorables advenues au reigne de Louis XII et de François Ier,* mise en script par Robert de la Mark, seigneur de Fleurange et de Sédan.
[104] Op.cit. ibid.

comme étant efféminés[105]. Or César les confirme dans leur opinion. Il apporte un très grand soin, un trop grand soin ? à ses toilettes. Sanuto fait état de « 50 chemises à 50 ducats l'une[106] » que César a fait faire pour emmener avec lui en France !

D'ailleurs César se comporte comme un prince et est reçu comme tel. A Lyon par exemple on le loge dans le château qu'occupait le roi. Les alliances pour son mariage tardent à se faire réalité. Il semble que personne ne veuille épouser César. A quoi est-ce dû ? Au caractère du César, le craint-on à l'époque, a-t-on peur de son ambition ? Est-ce à cause de ses mœurs douteuses ? Ou bien simplement parce qu'il est le fils du pape, qu'il était cardinal avant de revenir à l'état laïc ? Une chose est sûre il n'est pas apprécié ; Le roi Frédéric refuse catégoriquement de donner la main de sa fille Charlotte, princesse de Tarente. Louis XII voulait donner à César la fille du Seigneur de Foix pour épouse mais là encore, le père ne veut pas donner sa fille au fils du pape. La dernière candidate qui finit par céder sous la contrainte est Charlotte d'Albret, fille de messire Alain D'Albret, frère du roi de Navarre. Charlotte D'Albret est un peu le dernier choix et au Vatican on murmure que le pape n'est pas content de cette union « Etiam sta malcontento il papa per il matrimonio dil fiol, qual si fara in quella de Libret. »[107]. On dit pourtant que Charlotte D'Albret «  di anni 16 è la piu bella di Franza »[108]Le mariage est célébré le 10 mai 1499 et consommé le 12. César devient le mari de Charlotte D'Albret et obtient le duché de Valence, d'où son nom de Duc de Valentinois. A ce propos, Burchard qui ne manque pas une occasion de rajouter des anecdotes indiscrètes, pour le dire poliment, nous rapporte ceci : « Ce même jour est arrivé de France un courrier annonçant à Sa Sainteté que son fils autrefois cardinal de Valence avait contracté mariage avec la magnifique Dame D'Albret, qu'il avait consommé le mariage le dimanche du même mois, le 12 mai, et qu'il avait donné successivement 8 marques de virilité. »[109] Marié et désormais Duc de Valentinois, fort de 100 lances promises par le roi et de 20 000 livres de revenus, César Borgia peut revenir triomphant en Italie auprès de son père. Il retourne en Italie ou après avoir visité son père César part directement à la conquête d'Imola. Il s'empare de la forteresse fin décembre 1499. En mars de l'année suivante, Alexandre VI le nomme

[105] J. HALE, *La civilisation de l'Europe à la Renaissance,* 1998, traduit par René Guyonnet, 677 pages.
[106] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1552 pages. Tome II: 1498-1499, p. 827.
[107]M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1552 pages. Tome II: 1498-1499, p. 640 : « Mais le pape n'est pas content en ce qui concerne le mariage de son fils qui se fera avec la Dame de Libret. »
[108] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1552 pages. Tome II: 1498-1499, p. 640 « elle a 16 ans et c'est la plus belle fille de France ».
[109] *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 285.

capitaine général et gonfalonier de la Sainte Eglise romaine. Toute la légende noire qui entoure ce mystérieux personnage commence à ce moment là. César est-il un habile homme d'Etat, agit-il sur les ordres de son père ? Quelles sont les qualités qu'on lui reconnait, y en a-t-il ? Quels sont les plus gros faits reprochés à César, le trait le plus noir de sa personnalité qui ressort dans toutes les critiques ? Désormais César est capitaine il a atteint son objectif, sait-il se montrer digne de cette fonction ?

## *II/ César Borgia, un prince Machiavélique*

### a) Le Prince

César Borgia veut donner de lui l'image d'un prince. Il se vêtit très bien et ses contemporains vantent son élégance et sa décence. Aussi paradoxal que cela puisse paraitre, on trouvait César Borgia décent. La décence était une qualité princière qui n'exprimait pas tant un style de vie qu'une manière de se comporter en société. Une manière de s'habiller sans vulgarité et avec beaucoup de convenance. Comme nous l'avons vu plus haut, dans sa jeunesse César nous est décrit comme étant fort beau et « d'un esprit supérieur ». Malgré la syphilis qui laisse des traces sur son visage, César est encore un très bel homme à 27 ans :

> Il a 27 ans. Il est très beau de corps, bien fait, plus beau encore que le roi Ferdinand. Il est realissimo, très prodique, ce qui déplaît au pape ; s'il vit il sera l'un des premiers grands capitaines d'Italie [110]

Nous pouvons croire Capello lorsqu'il nous fait la description de César. En effet, il n'hésite pas à dire du mal du Duc de Valentinois s'il le pense, donc si César avait été laid, pourquoi ne l'aurait-il pas dit ? De plus il est de notoriété publique que César a un physique agréable et tout comme son père est un grand séducteur. Plus qu'agréable, le chanoine Crispolti nous dit même que : « Il est beau comme un dieu de l'Olympe et personne ne peut lui être comparé. »[111] Son goût pour les beaux tissus nous est rapporté par Burchard et par

[110] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III,p. 13.
[111] A. DE GALLIER, *César Borgia duc de Valentinois et documents inédits sur son séjour en France,* Paris, éd.

Sanudo. Le faste dont il fait étalage en France marque les chroniqueurs français, qui ne peuvent s'empêcher de noter le soin qu'apporte César à ses toilettes. Chaque évènement est l'occasion de revêtir ses plus beaux atours. César déploie des trésors de broderies et de soieries. En Italie l'apparence est très importante, afin de montrer sa richessse mais aussi son raffinement. César était quelqu'un de raffiné. Pour partir en France, Sanuto raconte qu'il s'est fait faire un grand nombre de vêtements : « Che il cardinal di Valenza era in hordine et avia fatto far molti habiti francesi per andar in Franza. »[112].

L'image que veut transmettre César Borgia est celle d'un prince conquérant. Preuve en est : son épée qui en dit long sur ses ambitions. Un vrai prince doit avoir un Etat et César va s'en tailler un à coups d'épée. En l'an 1500, alors que César revient à Rome ayant tout juste conquit Imola et Forli, il participe au cortège du carnaval. Le cortège représente le triomphe de Jules César ! Burchard nous dit : «  Y ont pris part onze chars triomphaux célébrant la victoire de Jules César, et César Borgia lui-même siégeait sur le dernier trône ».[113]César voyait en son nom un présage « Nomen Omen » et voulait devenir le nouveau conquérant des temps modernes. Le Duc de valentinois veut donner de lui l'image d'un prince et d'un  grand chef de guerre. Cette image est confortée par les commentaires de ses contemporains. Il est « realissimo », nous dit Capello. Il est aussi « prodigue » ajoute-t-il. Encore une vertu princière. Il soutient les artisans de son temps en favorisant l'industrie textile qu'il met beaucoup à contribution. Il ne garde pas son argent pour lui, il en fait profiter les artistes autour de lui. Michel-Ange par exemple bénéficie des largesses de César. En 1496, Michel-Ange, sans le sou se présente à Rome avec une lettre d'introduction pour le cardinal Riario Sforza. Ce dernier, très fier de sa collection de marbres antiques, la lui fait visiter. Il avoue à Michel-Ange que pour lui, les artistes de son temps sont bons mais que jamais ils ne pourront rivaliser avec la beauté d'une statue antique. Or, Michel-Ange repère un petit amour au pied cassé qu'il reconnait comme son œuvre.  Il le revendique  mais Riario Sforza se refuse à le croire. L'affaire fait grand bruit dans Rome. L'opinion prend finalement parti pour l'artiste et

---

Alphonse Picard Valence, imp. Jules Céas et fils, 1895 ; cite le *Giornale di erudizione artistica nella provincia dell'Umbria, vol. 3, p. 286.*

[112] M. SANUTO*, Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1552 pages. Tome II: 1498-1499, p. 1059 : « Le cardinale de Valence est en pleine préparation et il a déjà fait faire plusieurs habits pour aller en France. »
[113] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 326.

c'est César Borgia lui-même qui se porte acquéreur du cupidon, réputés pour être une des plus belles pièces de Michel-Ange et très convoité par la grande collectionneuse Isabelle d'Este. Par ailleurs on sait aussi que César Borgia employa à son service un certain artiste du nom de Léonard de Vinci. Ce dernier fut au service du duc de Valentinois trois ans durant de 1500 à 1503, en pleine période des conquêtes de César. César engagea Léonard de Vinci au titre d'architecte et ingénieur. Il avait la tâche : « d'assurer la défense des villes déjà prises, d'en inspecter les forteresses et d'aménager l'arrivée et le service des eaux. »[114] Les machines de guerres dessinées en ce temps là par Léonard de Vinci ont sûrement été exécutées à la demande du Valentinois.

C'est un mécène, mais on voit bien que son intérêt premier est de se former un royaume. Prodigue, élégant, cultivé, un prince doit aussi être fort et courageux, qualités requises pour un chef de guerre. Ces deux qualités ne font pas défaut à César. Lors du carnaval, des sortes de jeux romains étaient organisés. Il s'agissait d'épreuves destinées à démontrer sa force. A Rome, les combats de taureaux étaient très prisés.

> Le Duc, nous rapporte Capello, dans un lieu de Saint-Pierre, […] tua six taureaux sauvages, combattant à cheval « alla gianetta » ; et à l'un il trancha la tête du premier coup ; chose qu'à Rome on trouve fort grande[115]

Cette notion de force, de virilité était très fortement appréciée à l'époque. Elle prouvait la compétence d'une personne à se défendre devant le danger, à se comporter en homme. Lors de ses conquêtes, César Borgia ne fera pas preuve de moins de courage. Guichardin lui-même le reconnaît. Alors que ses capitaines se sont rebellés contre lui et qu'il court un grand danger, César Borgia sait garder son sang froid : « Mais sans perdre, face à un si grand danger ni courage, ni discernement, confiant par-dessus-tout, comme il disait, en sa bonne étoile, il mit toute son industrie et toute sa prudence à trouver les remèdes opportuns. »[116] . Pour certains César est « l'unico », il est le prince idéal : fort courageux, distingué, prodigue… C'est par ailleurs l'image qu'il nous reste de lui, sur les supports iconographiques.

Bien que, tout comme pour Alexandre VI, nous ayons très peu de représentations authentiques, celles que nous en avons de lui, le représente en capitaine de guerre. Le très célèbre portrait d'Altobello Melone, datant de 1513 que longtemps on prit pour un portrait de

---

[114] YRIARTE Charles*, César Borgia : sa vie, sa captivité, sa mort*, d'après de nouveaux documents des dépôts de romagnes, de Simancas et des Navarres, Paris, éd. J. Rotschild, 1889-2 vol., 312p.

[115] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III, p. 13.

[116] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 388.

César Borgia et qu'aujourd'hui on appelle plus prudemment *Portrait d'un gentilhomme*. César est mort en 1507 il ne peut donc s'agit d'un portrait contemporain. Sur le tableau on voit un beau jeune homme, élégamment vêtu. Il porte un béret vert, comme celui que portaient les capitaines de guerres, sur lequel est accroché un ponpon doré et une médaille. Sa main droite serrée, voire crispée sur sa dague est gantée de blanc. Il regarde fixement à droite, hors cadre. Il est représenté de trois quart profil. Il porte une barbe et a les cheveux bruns, mi-longs, qui tombent dans son cou. Sa chemise laisse entrevoir un cou puissant et des épaules carrées. A l'arrière plan on aperçoit deux petits personnages qui se protègent la tête en prévision de la pluie qui ne va pas tarder à arriver. En effet, le ciel est orageux et les arbres ploient sous la force du vent qui annonce la tempête. Il pourrait s'agir là d'un portrait de César Borgia, en supposant que Melone ai voulu rendre un hommage posthume au célèbre fils d'Alexandre VI, mais rien ne prouve que ce soit vraiment le cas. Ce tableau est l'image que l'on associe de nos jours à César Borgia.



Portrait d'un gentilhomme (dit César Borgia), par Altobello Melone, 1513, academia carrara, musée de Bergame.

La seule représentation authentique de César, est tirée d'une gravure qui illustrait le livre des hommes illustres de Paolo Giovio. Nous en avons ici la copie qu'en a faite un artiste pour la collection des Medicis. On retrouve le même béret, les cheveux mi-longs, la barbe et le style vestimentaire que sur le tableau de Melone.



César Borgia, capitaine général des Troupes pontificales. D'après l'illustration de Paul Jove.

**b) Un conquérant**

En très peu de temps, César Borgia devient presque maître de toute la Romagne. Ses conquêtes débutent en 1499 et se terminent en 1503, avec sa maladie et la mort de son père. Véritable combattant, il ne cesse d'étonner ses soldats et ses capitaines par la détermination et l'ambition dont il fait preuve. Pourquoi choisir de conquérir la Romagne ? Parce qu'en théorie les villes de Romagne, appartiennent au l'Etat de Saint-Pierre. Seulement avec le temps, des petits tyrans ses sont emparés des villes. A Rimini, Pandolfo Malatesta est au pouvoir, à Urbino c'est Guidobaldo Da Montefeltro, à Pesaro Giovanni Sforza, et ainsi de suite. Toutes les principautés de Romagne ont été conquises par des tyranneaux qui y ont instaurés leur gouvernement et dont le chef temporel n'est plus le pape. Ces principautés appartenaient à l'Eglise, sous couvert de réintégrer ces ville au sein des Etats de Saint-Pierre, sans mauvais jeux de mots de rendre à César ce qui appartient à César, le Duc de Valentinois se lance à la

reconquête de ces Etats. Voici une carte de l'Italie datant de 1494. Les Etats du pape que l'on voit en jaune correspondent à ce que l'on appelle le duché de Romagne. César s'empare chronologiquement de :

- Imola : 11/12/1499
- Forli : 14/01/1500
- Cesena : 02/08/1500
- Pesaro : 23/10/1500
- Rimini : 30/10/1500
- Faenza : 17/04/1501
- Capoue : 27/07/1501
- Piombino : 10/09/1501
- Urbino : 24/06/1502
- Borgo San Sepolcro : 08/07/1502
- Camerino : 23/07/1502
- Pérouse : 05/01/1503


Autriche
Duché de Savoie
Duché de Milan
Evêché de Trente
République de Venise
Mantoue
Saluces
Monferrat
Duché de Modène
Duché de Ferrara
Hongrie
Empire Ottoman
République de Gênes
Lucca
San Marin
République de Florence
République de Sienne
Etats du Pape
Royaume de Naples
République de Raguse
Sardaigne (Aragon)
Italie
1494
Royaume de Sicile (Aragon)

***La politique de la peur***

On s'imagine toujours que César Borgia a livré énormément de batailles et qu'il a du lutter pour conquérir ces villes de Romagne. Or, rien n'est moins vrai. Il a évidemment du se battre mais le plus dur n'était pas de conquérir ces villes, sinon de les garder une fois conquises. La peur qu'il inspirait suffisait parfois à amener les villes à se rendre d'elles-mêmes. En effet, on craint son ambition et celle du pape que l'on savait grande : «  apparechi militari del Papa et del Valentino non si conosce il fine, ma si teme molto dalla loro ambizione »[117]. César est très ambitieux, selon Guichardin il est même « plein d'ambitions démesurées »[118], les ambitions de César étaient certes grandes mais pas si démesurées que ça. A en croire Guichardin, personne avant César ne se montre aussi sûr de soi et ne montre la même volonté avide de conquêtes. Pourtant, bien avant Alexandre VI, Sixte IV, pape de 1471 à 1484, avait déjà prévu de faire de son troisième neveu Girolamo Riario, le candidat à la constitution d'un Etat de Romagne articulé autour d'Imola et de Forli. Malheureusement l'échec de la conjuration des Pazzi, fomentée par Sixte IV, empêchera le pape de mener à bien son plan de conquêtes. Plan qu'en réalité Alexandre VI et son fils, César,  reprennent à leur compte avec un plus grand succès. L'ambition de César est affichée par César lui-même dont la devise, comme l'écrit Giovio dans ses Vies d'Hommes illustres est : Aut Caesar, aut nihil ; c'est-à-dire, « Ou César, ou rien ». Il se considère comme étant l'unique, il veut faire honneur ou nom qu'on lui a donné. Il sera cet homme qui réussit à conquérir l'Italie ou il ne sera pas, ce sera lui ou personne d'autre.

Cette notion de démesure évoquée par Guichardin nous donne l'état d'esprit de l'époque. Mais quel est ce fou qui ose prétendre conquérir toutes les villes de Romagne ? se demandait-on. Quelle prétention ! Oui, mais César Borgia était craint, on avait peur justement de ses ambitions. Il passait pour être sans scrupules et mieux valait ne pas se trouver sur son chemin lorsqu'il désirait ardemment quelque chose… Cette ambition qui le guidait son frère Jean, à en croire les chroniqueurs, en avait déjà fait les frais et il n'était pas le seul :

[117] GIUSTINIANI, *Dispacci,* Venezia, 1876, T.2, p. 61. « Opérations militaires du Pape et du Valentinois, on n'en connait pas les visées, mais on craint beaucoup leur ambition »
[118] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 349-351.

E ogni giorni per Roma, si trovano la notte quattro o cinque ammazzatti cioè vescovi, prelati ed altri, sicchè tutta Roma trema di esso Duca che non li faccia ammazzare[119]

Tout le monde a peur et tout le monde se tait parce qu'on ne connait pas les plans du Valentinois et on ne peut jamais savoir à l'avance si on sera ou pas sa prochaine victime. Il y eut bien des valeureux qui tentèrent de critiquer César Borgia, mal leur en a prit. Contrairement à son père, qui était indifférent à la critique et laissait dire, César Borgia ne laissait pas dire et prenait des mesures radicales contre ceux qui osaient lever la voix : « E qui disse, la natura del Duca esser di non perdonar a chi li fa ingiuria, nè lassar ad altri la vendetta »[120], nous dit l'ambassadeur Vénitien Giustiniani. Burchard nous apporte un échantillon de ce qui arrivait à ceux qui critiquaient César : « Ce même jour, un homme a tenu des propos injurieux à l'égard du Valentinois. Le duc en ayant eu connaissance, le fit arrêter et conduire à la prison de Corte Savella. Vers la neuvième heure de la nuit, on lui coupa une main et un bout de la langue, qui fut attachée au petit doigt de la main coupée. La main fut suspendue à la fenêtre de la prison où elle resta jusqu'au deuxième jour. »[121].

Il n'y a pas qu'à Rome que l'on craint César, sa réputation l'a précédé dans toute l'Italie : « Il inspirait déjà la terreur à une grande partie de l'Italie car, on savait que son avidité n'avait ni bornes, ni freins d'aucune sorte. »[122]. Ainsi il ne rencontre aucunes difficultés à s'emparer de Rimini, ni de Pesaro. Pandolfo Malatesta, seigneur de Rimini, est un tyran sanguinaire et violent, profondément haït par la population. Voyant César arrivé sur sa ville avec ses troupes, il vendit tout simplement Rimini en échange d'une indemnité pour la remise de la citadelle, d'une redevance pour la cession de son artillerie et de ses munitions et la vie sauve. Avec Pesaro non plus César ne rencontra aucunes difficultés. Le seigneur de Pesaro, n'était autre que Giovanni Sforza, le premier époux déchu de sa sœur Lucrèce. Celui-ci connaissait bien César et lui avait déjà échappé une fois. Homme de peu de courage, il prit la résolution de s'enfuir, ce qu'il fit le 11 octobre 1500, laissant à César le soin d'entrer dans la ville. Giovanni Sforza n'était pas non plus aimé de son peuple, ce qui explique que ceux-ci

[119] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III, p. 13 « Et chaque jour à Rome, on trouve la nuit quatre ou cinq corps sans vie d'évêque, de prélats et d'autres, si bien que tout le monde à Rome a peur que le Duc ne le fasse tué. »

[120] GIUSTINIANI, *Dispacci,* Venezia, 1876, T.2, p. 298. « On dit de lui qu'il n'est pas homme à pardonner à celui qui lui fait offense, ni à laisser la vengeance à quelqu'un d'autre ».

[121] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 383.

[122] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 366.

tout comme les habitants de Rimini accueillèrent plutôt bien presque favorablement d'ailleurs les troupes du Valentinois.

Pour ces villes César n'a même pas eu à livrer bataille, sa réputation d'homme ambitieux et sans pitié a joué en sa faveur. De plus, il avait à sa disposition les caisses et les armées de l'Etat pontifical mais aussi les armées françaises. Les tyrans ont trop peur de lui pour l'affronter, ils préfèrent s'enfuir. Qui plus est, ils ne sont pas soutenus par leur population, qu'ils ont malmenés et dont ils se sont bien peu souciés. Si Pandolfo Malesta et Giovanni Sforza ne sont pas soutenus par leur peuple, il n'est est pas de même à Faenza, où le jeune prince est adoré par la population qui va se battre bec et ongle pour le défendre. Le jeune prince s'appelle Astorre Manfredi et il est à peine âgé de 15 ans lorsque César attaque Faenza. Après une première tentative, il s'avère que les gens de Faenza résistent très bien à l'envahisseur. César est obligé pour un temps de cesser les hostilités, le froid glacial de l'hiver rendant plus dur le ravitaillement des troupes. En avril 1501, il repart à l'attaque et finit par gagner. Faenza capitule, mais «  après avoir obtenu l'assurance qu'Astorre leur seigneur demeurerait libre d'aller où bon lui semblerait »[123]. César signe l'accord. Il donne sa parole et pourtant il fait emprisonner le jeune Astorre dans les cachots du château Saint-Ange avant de le tuer deux ans plus tard. On retrouve le corps d'Astorre dans le Tibre, une pierre autour du cou. Cet acte cruel est sans doute celui qui choqua et répugna le plus les contemporains de César. Burchard nous fait part de son indignation :

> Le 9 juin, on retira du Tibre, mort par noyade avec une pierre au cou, le seigneur de Faenza, Astorre Manfredi, ce jeune homme de 18 ans, d'une telle beauté et d'une telle stature qu'on n'aurait pu trouver son égal parmi 1000 de ses contemporains[124]

Cet acte est aussi décrié par Guichardin qui précise que le jeune seigneur « s'est laissé tromper par la cruelle perfidie  de son vainqueur »[125]. Etait-il réellement nécessaire de le tuer ?  Machiavel bien qu'il admette que ce soit cruel, trouve cela justifié car après tout Astorre devenant grand aurait pu vouloir récupérer sa ville et se venger de César. Le duc de Valentinois prend ses précautions. D'autres évènements du même acabit viennent accroître la

[123] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 354.
[124]BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 405.
[125] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 354.

légende noire de César Borgia, que ses contemporains traitent d'homme cruel, perfide. Ils voient en lui le mal incarné.

***Un homme cruel, sans parole***

Au XVIème siècle, comme nous l'avons vu précédemment César Borgia est craint par ses contemporains. Ces derniers nous donnent une image très peu flatteuse du Duc de Valentinois, le décrivant, comme un homme cruel, un assassin qui tue pour tuer sans à chaque fois avoir de raison pour cela. Ils nous offrent en réalité à voir l'atrocité des crimes commis par César Borgia, qui à leurs yeux n'étaient qu'un scélérat. Le mot qui revient le plus souvent dans les remarques sur César est le mot : cruauté, Giovio, Guichardin ou encore Burchard l'emploie abondamment pour le définir. Voilà le portrait que nous donne Guichardin du fils du pape :

> Un tel tyran, destructeur de peuples et de provinces, immodérement assoiffé de sang humain, exemple aux yeux du monde d'une cruauté horrible et de perfidie, qui, tel un brigand de grand chemin, avait massacré, au mépris de la parole donnée, tant de gentilhommes et de seigneurs, et qui, sans reculer devant l'assassinat, par le fer ou le poison, de ses frères et de ses parents, aurait même dépassé en férocité la barbarie des Turcs, en s'en prenant à des êtres dont l'âge appelle à la compassion[126]

On reconnait là, l'allusion à Astorre Manfredi. Guichardin, nous donne ici son avis personnel mais il est clair qu'à l'époque c'est cette image de César Borgia qui prédominait. Ses actes en feraient frissonner plus d'un et auparavant d'autres tyrans avaient été aussi cruel que lui. Seulement ils n'avaient pas étendu leur tyrannie à toute l'Italie. César Borgia a pour lui le pouvoir et il en profite pour mener une politique de terreur. Lors de la prise de Capoue, Burchard nous dit :

> On tua sans miséricorde les prêtres, les religieux, les religieuses, même dans les églises et les monastères, et toutes les femmes qu'on rencontra. Quant aux jeunes filles elles furent cruellement outragées. Le nombre de personnes tuées se monte à environ 6000[127]

[126] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 387.
[127] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 372.

César Borgia passe pour être un homme sans parole, sans morale. Or à la Renaissance, la notion de chevalerie était encore très présente et un homme devait respecter sa parole. Telles avaient été les règles pendant plus de trois siècles. César est vu comme un homme sans honneur, un tricheur, cruel et bestial. Non seulement il ne respecte pas les règles, qui ont régit la politique italienne depuis tout ce temps mais en plus il se montre sans pitié même à l'égard de touts jeune hommes ou d'innocents. Pour eux, César Borgia ne respecte rien. Il est coupable de tous les vices.

Giovio nous le décrit comme un homme prêt à tout pour agrandir son royaume :

In quel tempo, Cesare Borgia, il quale havea ammazato quattro signori dell'antichissima famiglia di Varano di Camerino, per impatronarsi dello stato et delle richezze loro haveva cacciato Guido Da Montefeltro d'Urbino e Pandolfo Maltesta d'Ariminio e presa Faenza haveva strangolato Astorre Manfredi,[…]. Et primo fece crudelmente morire in Umbria Vitellozzo, odiato da lui per lo suo grande animo et valore, Oliveretto Da Fermo, Paolo Orsini figluiolo del cardinal Latino ; e francesco Orsino duca di Gravina e quel medesimo giorno a cio deputato, Battista Orsino cardinale fu fatto morire in Castel Sant-Angelo dal papa Alessandro sexto con veleno cantarelle[128].

Ce qui est intéressant dans la critique de Giovio, c'est qu'il accuse César d'être jaloux en plus d'être cruel. Il l'accuse de tuer non pas par nécessité mais par jalousie, c'est la jalousie qui le pousse à commettre des actes aussi atroces. Déjà avec le meutre du Duc de Gandie on accusa César de jalousie envers son frère. Une autre remarque à propos de la description de Giovio, c'est qu'il pointe du doigt la complicité du pape. Alors que les autres mettent toute l'infamie de César sur le compte de sa personnalité sanguinaire, on peut se demander si agissant de concert avec le pape, ce n'est pas ce dernier qui lui donne parfois les directives ? Ou bien peut-être qu'Alexandre VI, couvrait les méfaits de son fils. Méfaits qui l'horrifiaient tout autant. Selon Sanuto «  Il papa ama ed ha gran paura del figliuolo duca. »[129]. Dans les chapitres précédents, nous avons pu constater que c'est Alexandre VI qui prend en main le

[128] GIOVIO Paolo, *La prima parte dell'istorie del suo tempo di Monsignore Paolo Giovio Da Como, Vescova di Nocera,* vol.2, Venetia, 1555-60, en collaboration avec Domenichi Lodovic, p 204 : « en ce temps là, César Borgia qui avait fait assassiné quatre seigneurs des antiques familles de Camerino et d'Urbino, pour se rendre maître de leurs Etats et leurs richesses avait chassé Guidobaldo de Montefeltro d'Urbin et Pandolfo de Malatesta de Rimini. Il avait aussi pris Faenza et fait étrangler Astorre Manfredi […] Tout d'abord il fait cruellement tuer en Ombrie Vitelozzo, qu'il haissait pour son courage et sa valeur, puis Oliveretto da Fermo, Paolo Orsini fils du cardinal ; et Francesco Orsini Duc de Gravina et ce même jour, Battista Orsini cardinal fut assassiner par le pape Alexandre VI, au château Saint Ange, au moyen du poison cantarelle. »

[129] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III, p. 12 : « Le pape aime et a grande peur du Duc de Valentinois ».

destin de ses enfants et donne des directives. César agit-il seul ou toujours en accord avec le pape ? Qui des deux décident réellement ? Tous les contemporains de César qu'ils soient contre ou pour lui le désigne comme seul coupable. Néanmoins, nous avons bien vu que César ne fait qu'appliquer une politique déjà mise en place par son père. Alexandre VI couvre-t-il juste les atrocités commises par César, en a-t-il peur comme le dit Capello ? César est une figure bien obscure qu'on accuse des pires crimes sans avoir la preuve formelle que c'est bien lui qui les a commis. Le meurtre du duc de Gandie son frère par exemple. Si c'est bien lui le coupable, alors en effet on peut douter que les actes de César aient été des ordres du pape, car cela prouve que le duc de Valentinois peut aller très loin lorsqu'il veut quelque chose même si cela se fait au mépris de toute morale et respect paternel. Giustiniani nous dit aussi que le pape s'inquiétait des fois de voir « la bestialita e temerita dil del Duca […] e molto si doleva ch'el ducha fusse cosi di voglia sua »[130]. Ainsi il ne faut pas oublier que César bien qu'il agisse manifestement selon ses propres directives était aidé dans ses projets par le pape qui devait tout de même lui donner, à défaut d'ordres, des conseils. Il ne me parait pas totalement incohérent de dire que le pape ne devait pas être étranger à tous ces massacres, peut-être même en avait-il une responsabilité active.

César Borgia est donc vu par ses contemporains comme un homme cruel et bestial, perfide car on ne peut pas lui faire confiance, on ne peut jamais deviner ce qu'il a derrière la tête. Il est vu comme un assassin, sans foi, ni loi. Il est aussi décrit comme un homme ambitieux, avide même, qui ferait tout pour s'emparer du pouvoir et des richesses d'autrui. Mais peut-être nous est il décrit si négativement parce que justement il agissait au mépris des règles et usait de la ruse pour s'emparer des villes ? Camerino et Urbino seront conquises ainsi, peut-être était il si détesté parce qu'il était brillant et que cela rendait encore plus insupportables ses crimes à ses détracteurs. Guichardin ou Giovio nous montrent l'atrocité de la conduite de César Borgia et nous le présente comme un assassin mais ne peut-on voir en lui un habile homme politique qui a réussit à se jouer de tout le monde et qui pour être sûr de garder ses états et ne pas s'exposer aux vendettas des petits seigneurs locaux, les éliminaient ?

[130] GIUSTINIANI, *Dispacci,* Venezia, 1876, T.2, p. 351. « La bestialité et la témérité du Duc […] et cela lui faisait beaucoup de peine que le Duc n'en fasse qu'à sa tête ».

### c) Un habile homme d'état

Un des seuls à nous donner une image positive de César Borgia est Nicolas Machiavel. Cet érudit florentin observe, tout comme Guichardin, les causes et les effets des évènements qui se sont déroulés en Italie, les différents gouvernements, et réfléchit aux politiques en général depuis l'antiquité jusqu'à cette époque. Il en tire des réflexions sur la manière de gouverner, ou plutôt sur l'art de gouverner. Pour pouvoir bien gouverner il ne faut pas toujours agir en accord avec la morale, c'est même déconseillé. Si on peut éviter de mal agir c'est mieux mais si on ne le peut pas alors il ne faut pas hésiter à « entrer dans le mal ». Machiavel dans son livre *Le Prince*, nous décrit l'homme politique idéal, et la virtu, c'est-à-dire les qualités de ce prince. Deux concepts sont très importants, la virtu et la fortune. L'un ne va pas sans l'autre. Nous avons déjà parlé plus haut de la fortune. La fortune, dans l'acceptation générale est la puissance qui est censée distribuer le bonheur et le malheur, sans règle apparente[131]. Pour Machiavel, il s'agit de tout ce qui échappe ou s'oppose à la liberté de l'individu, à son libre arbitre. La virtu du prince consiste à essayer de dompter cette fortune, de l'éviter. La virtu est : « l'énergie vitale dont tout individu dispose pour pouvoir imposer son « libre-arbitre » face à la domination de la fortune. »[132]. Pour Machiavel, il ne faut pas gouverner en accord avec la morale commune, il faut savoir ruser, faire le mal si cela est nécessaire, ne pas respecter sa parole, autant d'actes qui apparaissent abominable, mais qui sont nécessaires à un bon gouvernement. Machiavel nous dit que le prince doit savoir ruser être un coup « renard » un coup « lion », afin de pouvoir mener à bien ses entreprises et conserver ses Etats. Nous allons voir en quoi César Borgia illustre les théories de Machiavel et en quoi ce dernier reconnait en César le prince idéal.

#### *L'épisode de Senigallia : où la ruse et la bestialité sont combinées*

César Borgia s'était constitué une solide armée où se trouvait la « fleur des capitaines et des soldats italiens » comme nous le dit Guichardin. Le royaume de César ne cessait de s'agrandir et il ne comptait pas s'arrêter en si bon chemin. Les capitaines craignirent qu'un jour le Duc devenu trop puissant, ne cherche à les détruire à leur tour. Ils constituèrent alors

[131] F. BUTTAY-JUTIER, *Fortuna, usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance,* éditions PUPS, Paris, 2008, 555 pages.
[132] S. LANDI, *Machiavel,* édition ellipses, Paris, 2008, 299 pages, p. 160.

une ligue contre César. Dans cette ligue s'étaient rassemblés : Vitelozzo Vitelli, Gravina Orsini, Oliveretto da Fermo, Giampoalo Baglioni et Antonio da Venafro. Le duc demande alors des renforts au roi de France et Machiavel nous rapporte que le Duc de Valentinois « recruta lui-même tout ce qui se présenta d'hommes d'armes ou seulement habitués à se tenir à cheval ; à tous il prodigua de l'argent ». César ne délègue pas les tâches importantes, il tient à conserver tout le contrôle sur les évènements bien que la fortune ai agit contre lui. Mais c'est le propre du prince que de savoir retourner la fortune à son avantage. Le prince doit faire preuve de ruse ou de bestialité tout dépend le moment et il doit «  se mettre à distance de la morale commune et de ses propres sentiments ». Faisant croire à ses adversaires qu'il ne tenait qu'au titre de Souverain mais qu'il entendait leur laisser la souveraineté, il invita ces capitaines à le rejoindre à Sénigallia, ce qu'ils firent. Là, César leur tendit un piège et les tua. Cet épisode est très significatif du génie politique de César. Il ne montre pas ses sentiments, ne dévoile pas ses plans et tisse sa toile autour de ses proies avant de les tuer. Machiavel nous dit que :

> Il était passé maître dans l'art de la dissimulation, il ne négligea aucuns artifices pour les convaincre qu'ils avaient pris les armes contre un homme qui voulait précisément leur donner ce qu'ils avaient pris, qu'il ne tenait qu'au titre de souverain et entendait leur laisser la souveraineté. Il les en convainquit si bien qu'ils députèrent Paolo Orsini et suspendirent les opérations. Le duc, lui ne suspendit pas ses préparatifs, et ne cessa de grossir, en toute diligence, sa cavalerie et ses fantassins, mais pour masquer l'opération, il dissémina ses troupes à travers toute la Romagne[133]

César réussit là un coup de maître. Pour Machiavel, César a agit exactement comme un prince moderne doit agir. Un prince, selon Machiavel est seul et supérieur aux autres, il pense tout et ne dévoile ni ses pensées ni ses plans. Il sait user de la ruse et de la force à bon escient, ce que les autres n'avaient jamais fait avant lui. Là où Giovio voit de la jalousie et de la cruauté dans les meurtres des capitaines, Machiavel lui voit le principe de précaution. Ils ont déjà trahit César une fois, ils peuvent recommencer, il faut donc les éliminer. C'est pour ne pas se faire surprendre à nouveau par la fortune que César est obligé de les tuer. Nous pouvons dire exactement la même chose du pauvre Astorre Manfredi, César le tua parce qu'il pouvait représenter un danger futur, et non pas parce que c'est un homme purement bestial. D'ailleurs selon Machiavel, le Prince doit savoir user aussi bien du renard que du lion. Il doit

[133] N. MACHIAVEL, *Œuvres complètes,* bibliothèque de la pléiade, 1952, 1639 pages : p 118 : *Proses diverses, exposé sur la manière dont le Duc de Valentinois a abattu Vitelozzo Vitelli, Oliveretto Da Fermo, le seigneur Pagolo et le duc de Gravina Orsini,* 1503.

faire appel à sa ruse comme à sa bestialité pour pouvoir conserver ses états. Ce mal est nécessaire pour se faire respecter selon Machiavel.

Il faut donc comprendre cela : qu'un prince, et surtout un prince nouveau ne peut observer toutes les choses pour lesquels les hommes sont jugés bons, étant souvent contraint, pour conserver l'Etat, d'agir contre la parole donnée, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion. Aussi faut-il qu'il ait un esprit disposé à tourner selon ce que les vents et les variations de la fortune lui commandent, et comme j'ai dit plus haut, à ne pas s'éloigner du bien s'il le peut mais à savoir entrer dans le mal, s'il y est obligé[134]

En réalité César ne fait que prendre ses précautions en les tuant et il évite de se battre quand il peut obtenir ce qu'il veut par la ruse. Sa façon de gouverner n'est pas moral mais cela Guichardin, grand détracteur de César Borgia qui ne voit en lui qu'une « bête perfide » le reconnait : « Il est impossible de gouverner ses Etats selon la loi chrétienne »[135]. César Borgia agit est homme d'Etat qui ose mettre en pratique ce que personne avant lui n'avait osé ou pensé faire. La fin justifie les moyens. Pour Machiavel, il est évident que César Borgia est le prince idéal :

D'autre part, César Borgia appelé Duc de Valentinois, acquit son Etat grâce à la fortune de son père, et le perdit avec elle, bien que de son côté il ait tout mis en œuvre, et fait tout ce que devait faire un homme sage et valeureux pour prendre racine dans ses Etats, que les armes et la fortune d'autrui lui avaient accordés. […] Il y avait chez le duc tant de farouche courage et tant de vaillance, il savait si bien perdre ou gagner les hommes, et si fermes étaient les fondations qu'en si peu de temps il avait jetées, que s'il n'avait pas eu ces armées sur le dos ou s'il avait été en bonnes santé il aurait résisté à toutes les difficultés. Ayant rassemblés toutes les actions du duc, je ne saurai le blâmer ; mieux, je crois ainsi que je l'ai fait, devoir le placer en tant qu'exemple à imiter avant tous ceux que leur chance et les armes d'autrui ont fait monter à l'empire : comme il avait l'âme haute et un grand dessein, il ne pouvait se comporter autrement[136]

Machiavel contrairement à ses contemporains, voit en César Borgia le prince idéal, qui utilise des moyens certes peu louables mais nécessaires à la conservation et à la formation de ses états. Il voit en César Borgia un esprit supérieur. Machiavel nous fait une description très élogieuse de César Borgia qu'il nous présente plus ou moins comme un « génie incompris » sauf par lui, évidemment. Giovio par contre dans son souci de rapporter dans son livre d'hommes illustres les hommes qui ont accomplis de grandes choses, bonne ou mauvaises, nous dépeint un portrait très noir de César Borgia qui n'a plus aucunes des qualités que lui

[134] Citation de Machiavel dans S. LANDI, *Machiavel,* édition ellipses, Paris, 2008, 299 pages, p. 167.
[135] F. GUICHARDIN, *Scritti autobiografici e rari,* éd. Palmarocchi, Bari, Laterza, 1936 : *Dialogo del reggimento di Firenze,* p. 230.
[136] N. MACHIAVEL, *Le Prince, chapitre 7 : Des principautés nouvelles que l'on acquiert grâce aux armes et à la fortune d'autrui,* Paris, 1983, p. 33.

reconnait Machiavel : « Molti come Costui, nascono al mondo illustri, che vorrien senza merto il mondo in mano, Ma il cervel, come il nome, havendo vano, Caggion quai fanno i deboli ligustri. »[137]. Giovio traite César selon le point de vue de la morale et de ce point de vue la comme nous le dit Machiavel on ne peut que le condamner mais il faut aussi voir ce qu'il accomplit au niveau politique. César Borgia ne vivait que dans le but de se construire un royaume, aussi quand il s'aperçoit de sa maladie et de celle du pape, sa première réaction nous dit Giustiniani est de faire taire les rumeurs pour conserver ses biens :

E dubitando che questa fama non li facci danno e qualche novita alle cose di Romagna, gia ha spazzati in li luoghi de importanza per dar aviso alli soi e far smorzar la fama [138]

Ce trait du caractère de César Borgia nous prouve que même à l'article de la mort, il a la force d'esprit de s'occuper de ses conquêtes !

Cela nous montre que César Borgia était un homme d'une force de caractère sans égale, que c'était un grand stratège. Il est peut être loué pour ses qualités politiques. Cependant d'un point de vue moral il ne peut qu'être décrié. Nous avons vu là l'image de César Borgia l'homme publique, l'homme politique, le conquérant mais était-il vu différemment dans sa vie privée ? Les chroniqueurs nous le dépeignent comme un homme jaloux et violent. Comme son père il est accusé d'avoir eu des mœurs libidineuses et des relations ambigües avec sa sœur. De plus en plus de ce que l'on pourrait qualifier de crimes de guerres, César tua ou fit tuer par ses hommes de main plusieurs personnes. Pour ces personnes on ne peut invoquer la raison d'Etat. Machiavel défend en quelque sorte César Borgia car il agit dans un cadre politique, donc avec des buts précis, des objectifs à remplir. Mais qu'en est –il de la vie privée de César Borgia ? Une grande partie de sa légende noire provient aussi de faits privés. Quels drames se sont tramés à l'intérieur du Vatican et jusqu'à quel point César en est-il responsable ?

[137] P. GIOVIO, *Le sententiose imprese di Monsignor Paolo Giovio et del Signor Gabriel Symeoni,* Lyon, 1562.
[138] GIUSTINIANI, *Dispacci,* Venezia, 1876, T.2, p. 109. : « Et craignant que cette nouvelle ne lui fasse du tort et ne changent la situation de ses affaires de Romagne, il a déjà envoyé dans les lieux importants des lettres pour prévenir les siens et faire éteindre la rumeur. »

## *III/ Dans l'intimité de César Borgia*

### a) César jaloux, possessif et tricheur ?

Pour compléter le portrait de César Borgia, il ne faut pas nous en tenir qu'aux évènements politiques, il faut aussi chercher dans sa vie privée. Les pires reproches qu'on lui fait viennent d'ailleurs en bonne partie de là. Les rumeurs vont bon train sur le Duc de Valentinois. A la Renaissance (comme de nos jours) on portait un grand intérêt aux faits de la vie privée et on se plaisait à insister sur les mœurs débridées des personnes[139]. Dans les livres des hommes illustres, les auteurs essaient de s'en tenir aux faits publics mais bien souvent il est plus intéressant de rajouter des éléments piquants de la vie privée. Sous prétexte de montrer les bons et les mauvais exemples, ces auteurs se plaisent à décrire les mœurs légères, les histoires de cœur et les coups de sang des mauvais sujets. Ils y trouvent en réalité une sorte de plaisir, les commérages permettent d'amplifier les vertus ou les vices de la personne.

César Borgia est décrit comme un être jaloux et possessif. A plusieurs reprises, on nous décrit des scènes de jalousie dont les principaux protagonistes sont César Borgia et Sancia d'Aragon, la femme de son frère Gioffré. On sait que César couchait avec de nombreuses femmes et ce depuis qu'il était cardinal. Revenir à l'état laïc ne changea en rien sa conduite dans les affaires féminines. Il prenait ce qu'il lui plaisait. Ainsi lors de la conquête d'Alviano il retint prisonnière la belle comtesse et dit-on profita d'elle. Encore cardinal il coucha avec la femme du Duc de Squillace, qui n'est autre que son frère Gioffré. On raconte même qu'il s'adonnait à d'autres pratiques sexuelles et qu'avant de faire mourir le jeune et beau Astorre d'une manière bien cruelle, faillissant à sa parole, il aurait profiter du garçon… Ce fait nous est rapporté par Guichardin, qui pourtant évite de colporter ce genre de rumeurs à moins qu'elles ne soient fondées : « Il l'emmena à Rome quelque temps après, où il le fit mettre à mort secrètement, non sans l'avoir contraint auparavant d'assouvir la concupiscence de quelques personnes »[140]. Bien que Guichardin ne nomme pas expressément César, une

[139] Patricia EICHEL-LOJKINE, *Les Siècle des grands hommes, les recueils des vies d'hommes illustres avec portraits du XVIème siècle,* éditions Peeters Louvain- Paris- Sterling Virginia, 2001, 447 pages, p. 143.
[140] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 354.

rumeur courrait dans Rome disant que César ne portait pas que de l'attention à ces belles dames, de plus Astorre était réputé pour sa beauté.

Qui cherche César le trouve, nous avons déjà vu qu'il valait mieux ne pas se mettre en travers de son chemin. Impulsif et jaloux, ses réactions étaient très violentes. Après la mort du duc de Gandie toutes sortes de bruit courent. On pense que c'est César l'assassin et certains prétendent même que la raison de l'assassinat serait la jalousie. En effet, il apparait que la jolie femme de Don Gioffré n'offrait pas ses faveurs au seul César, elle les aurait aussi offertes à Jean. De plus Burchard nous rapporte que, après le mariage de Lucrèce avec Alphonse d'Este, le frère de ce dernier, le cardinal Hippolyte d'Este fuit Rome car il a peur de César :

> Le mercredi 15 février, le révérendissime cardinal d'Este, après le consistoire auquel il avait assisté, sortit de la Ville et retourna à Ferrare pour échapper à la colère du Duc de Valentinois. En effet le cardinal entretenait une relation charnelle avec la princesse, épouse du frère du duc, qui lui aussi avait des rapports charnels avec cette femme [141]

Voilà comment on nous décrit César, non seulement il se permet de coucher avec la femme de son frère, preuve qu'il le respectait bien peu mais encore se permet-il d'être jaloux et possessif avec une femme qui n'était pas la sienne. Ces histoires de jalousie ternissent encore un peu plus l'image des Borgia. C'est aussi par prétendue jalousie que, selon Giovio, César Borgia tua Vitelozzo Vitelli parce que nous dit-il : « odiato da lui per lo suo grande animo e valore »[142]. Pourquoi cette critique de la jalousie revient-elle aussi souvent ? Peut-être parce que la jalousie est considérée au moyen-âge comme une maladie de l'âme. Or les valeurs qui avaient cours au moyen-âge ne disparaisse pas à la Renaissance elles sont ancrées en l'homme qui vit selon les lois de la chrétienté. On confère à la jalousie un caractère diabolique. En effet, à en croire Saint-Cyprien, c'est le diable lui -même qui jaloux des dons de Dieu en l'homme a tenté les premiers chrétiens. Le péché a donc fait son entrée dans le monde par la jalousie du démon. La critique sous-jacente de la jalousie que l'on reproche à César serait-elle, qu'il a le diable en lui ? La jalousie enfonce l'âme dans des péchés si détestables et la plonge finalement dans une haine si violente que les Pères de l'Eglise l'ont qualifiée de vice diabolique. César est donc à en croire ses contemporains, un homme jaloux et de mœurs débridées comme son père. La syphilis le rongeait comme bien des hommes en

[141]BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 425.
[142] Voir note 106.

son temps preuve physique de sa débauche. D'ailleurs si César paraît aussi mystérieux de nos jours, c'est parce que premièrement nous n'avons aucunes images de lui et que deuxièmement il se plaisait à cultiver le mystère. D'une part pour ses affaires politiques, d'autre part car son visage était dit-on touché grandement par la syphilis. Il recevait la nuit à la lueur d'une chandelle et vêtu de noir… Ainsi on ne distinguait pas bien ses traits, ce qui lui permettait de cacher les marques que la maladie avait laissé sur sa peau et cela lui donnait un côté inquiétant et sombre. Le banquet des 50 courtisanes, qui a fait beaucoup de bruit dans Rome. Organiser une orgie dans le palais apostolique est certes une chose peu commune. Ce banquet fut organisé par César Borgia lui-même pour les noces de sa sœur Lucrèce.

César à en croire Burchard, était aussi un mauvais joueur. Il ferait tout pour gagner. Burchard nous raconte une anecdote qui se passe lors des palio, ce sont des jeux de courses organisés pendant le carnaval. Voici ce qu'il nous raconte:

De grandes violences et injustices ont été commises. Le cheval barbe du marquis de Mantoue arriva le premier mais il ne reçut pas le palio, ayant perdu son cavalier que l'on avait fait tomber indignement au départ, pour que puisse gagner le cheval barbe du duc de Valentinois, comme il advint. Pendant que courraient les juments, à la hauteur du pont Saint-Ange, un palefrenier du duc traversa la rue à cheval, arrêta la jument qui était en tête et fit tomber son cavalier. Toutefois la jument pu poursuivre sa course jusqu'au palio qu'elle toucha de sa tête grâce au vent et qu'elle gagna[143]

Au vu de ces témoignages, nous pouvons dire que César Borgia était mal vu sur le plan politique comme sur le plan personnel, en plus d'être un cruel homme d'état il apparait être aussi un mauvais homme, jaloux et tricheur. Homme aux mœurs débridées, il ne se prive pas pour séduire la femme de son frère, on raconte aussi qu'il entretenait des rapports avec sa sœur Lucrèce…

### b) Les relations entre César et Lucrèce

Quels étaient les rapports exacts qu'entretenaient Lucrèce et son frère César Borgia ? Pourquoi a-ton accusé César Borgia d'aimer sa sœur d'une manière plus que fraternelle. Ces rumeurs d'inceste n'avaient-elles pour but que de les salir, et Lucrèce et lui ? De les blâmer,

[143] *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 385.

de renvoyer aux yeux du monde une image des Borgia la plus détestable possible ? Aucun vice ne leur est épargné ! Quelles sources traitent de ces relations entre le frère et la sœur ? Pourquoi croit-on voir une relation incestueuse entre eux, est-ce que les contemporains croient réellement à ces rumeurs ? Comme tout ce qui touche aux Borgia les rumeurs circulent, les preuves sont rares…

Cette folle rumeur est née avec le divorce de Lucrèce Borgia d'avec Giovanni Sforza. A ce moment la, Giovanni Sforza prétend qu'il s'est enfui de Rome car, il y a un problème avec la « pudicité de l'épouse » mais il se refuse à en dire davantage. Puis lorsque le pape le somme de rentrer auprès de son épouse et que Giovanni refuse, Alexandre VI annonce sa volonté d'annuler le mariage pour cause de « non consommation ». Il laisse sous-entendre que le mari était impuissant. Devant cette injure, le jeune Sforza se rebiffe, il veut défendre son honneur ! Et c'est alors qu'il avoua que si le pape voulait prononcer le divorce c'est parce qu'il voulait garder Lucrèce pour lui tout seul… Cette rumeur d'inceste émane de Giovanni Sforza et ne touche dans un premier temps que le pape, elle ne met nullement en cause César. On peut douter que ce témoignage soit vrai, après tout ces paroles sont celle d'un homme en colère. Peut-être n'a-t-il dit cela que parce qu'il ne trouvait pas d'autre moyen de se défendre. On salissait son honneur, fort bien il salirait celui du pape ! En ce qui concerne César, les rumeurs viennent plus tard. En réalité ce n'est pas à un moment précis qu'est apparue la rumeur, c'est une somme d'actes qui ont éveillé l'attention.

Alors que Lucrèce, en plein divorce, s'est enfermée au couvent Saint Sixte ou elle a été élevée par des bonnes Sœurs, elle a une aventure avec le messager du pape messire Pedro Caldès aussi appellé Perotto. Lucrèce tombe enceinte alors que présumément, elle est toujours vierge car son mari est impuissant. Bien vite la nouvelle circule dans toute Rome et César laissant éclater sa fureur tue violemment Perotto :

> Altra volta ammazo di sua mano, sotto il manto del papa, messer Pierotto, si che il sangue salto alla faccia del papa, del quale messer Pierotto era favorito [144]

Ce meurtre ne peut être mis sur le compte de la raison d'état, cela nous donne de César Borgia l'image d'un homme cruel qui se laisse maitriser par son côté bestial. Pourquoi tuer Perotto ? Parce qu'à cause de lui Lucrèce était enceinte et cela allait faire échouer les plans matrimoniaux futurs de Lucrèce ? Est-ce de la jalousie de la part de César ? Ne faut-il pas

[144] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III, p. 13 : « Et une autre fois il tua de sa propre main, messire Perotto un des favoris d'Alexandre VI, qui s'était réfugié sous le manteau du pape, le sang gicla sur le visage du pape »

toucher à sa sœur ? Tuer l'amant de Lucrèce ne servait pas à grand-chose… César tua aussi le deuxième mari de Lucrèce, plus froidement cette fois. Si l'on peut supposer que César se soit laissé entraîner par sa colère en tuant Perotto, le meurtre d'Alphonse de Bisceglie, fils naturel d'Alphonse II de Naples, duc de Sermoneta et deuxième mari de Lucrèce Borgia est bien un meurtre prémédité. Le Duc tomba dans une embuscade et fut grièvement blessé avant d'être définitivement assassiné par César Borgia. L'ambassadeur vénitien nous raconte les faits de cette manière :

> Alfonso narro come fu ferito a tre ore di notte presso il palazzo,del duca di valentinois suo cognato ; el il principe corse al papa dicendo : sono stato ferito ; e gli disse da chi ; e madonna Lucrezia cadde in angoscia […] E il papa lo faceva custodire da sedici persone, per dubbio che il duca non l'ammazzasse. E quando il papa lo visitava, il duca non si andava, se non una volta che disse : « Quello che non si ha fatto a desinare si fara a cena[145]

Le caractère froid et calculateur du Valentinois se ressent fortement dans cette dernière réplique : « ce qui ne s'est pas fait au déjeuner, se fera au diner » et en effet alors qu'Alphonse se rétablit et est hors de danger, l'homme de main de César Borgia fait irruption dans la chambre du convalescent et le tue. Les versions divergent quant à la manière de le tuer et les témoins présent lors de l'assassinat mais une chose est admise par tous, c'est bien César qui a fait assassiné son beau-frère. Là encore on voit dans les actes de César la jalousie. Lucrèce était en effet profondément amoureuse de son mari Alphonse, César jaloux de l'amour que Lucrèce lui portait l'aurait tué ? Cela semble peu probable que ce soit là la raison qui l'ai poussé à commettre un tel acte. On sait que César Borgia avait développé une grande aversion voire une haine envers les Aragonais de Naples. Frédéric II actuel souverain de Naples ne venait-il pas de lui refuser la main de sa fille ? De plus s'étant allier avec la France, ennemi par excellence des Aragonais, la situation était houleuse entre les Borgia et le Royaume de Naples. On ne pouvait être sûr du camp que choisirait Alphonse si les aragonais en venait à déclarer la guerre aux Etats pontificaux… Alphonse devenait donc dangereux et mieux valait s'en débarrasser. Doit-on voir, une fois de plus une raison politique à cet assassinat ? Les rumeurs d'inceste n'auraient-elles aucunes raisons d'être ? Il apparait que les contemporains même de César Borgia en doutent, Guichardin se trouve être parmi eux : « Le bruit courait également (si tant est qu'une telle énormité soit digne de foi) que non seulement

[145] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III, p. 11 : « Alphonse raconte comment il avait été blessé à trois heure du matin près du palais du Duc de Valentinois et il dit par qui et Lucrèce s'évanouit […] le pape faisait surveiller la chambre d'Alphonse par 16 gardes, au cas où on essaierait de le tuer. Et quand le pape venait rendre visite au duc de Bisceglie, César ne venait jamais avec, sauf une fois où il prononça ces mots : « ce qui ne s'est pas fait au déjeuner, se fera au dîner. »

les deux frères mais le père lui-même se partageaient l'amour de dame Lucrèce. »[146]. Ces rumeurs d'inceste n'auraient-elles eu pour objet que de noircir l'image déjà bien sombre des Borgia. Cette critique serait-elle l'apothéose ? Ils sont capables des pires ignominies, ils sont de mœurs débauchés, aussi n'est-il pas difficile de rajouter à leur charge l'inceste. Cette critique a peut-être été formulée car les Borgia formaient un véritable clan, parlant espagnol entre eux. On sait que le pape adorait littéralement ses enfants. Cet amour immense qu'il leur portait était peut-être mal vu. On ne sait pas quelle est la nature exacte des liens qui unissait César à sa sœur. Néanmoins on peut supposer que c'était une simple relation de frère et sœur et d'amitié très forte qu'ils avaient. En effet, lorsque Lucrèce est très malade en 1502 et qu'elle est à Ferrare, auprès de son troisième mari Alphonse d'Este, César vient à l'improviste lui rendre visite pour la soutenir. Il est en pleine conquête mais il prend la peine de venir la voir et de s'assurer que tout est fait pour qu'elle se trouve bien et qu'elle guérisse au plus vite. C'est là une grande preuve d'amour pour un frère envers sa sœur.

Il apparait donc que ces rumeurs incestueuses sont peu fondées, les contemporains eux même n'y croient pas trop et ne font pas suivre ces ragots. Ces rumeurs avaient pour but de salir encore plus les Borgia. Certainement une telle unité au sein de la famille devait amener certaines personnes à suspecter le pape car à la Renaissance, il n'est pas commun qu'un père entoure d'autant d'amour ses enfants. Le caractère espagnol d'Alexandre VI ressort dans sa manière d'éduquer ses enfants. Il s'est parfaitement adapter à la politique italiennes, aux Italiens, mais ses enfants sont espagnols et en Espagne la famille est sacrée et l'amour filial très fort. Ne serait-ce donc pas l'origine espagnole des Borgia, qui dans le fond est critiquée ?

Nous avons vu que César Borgia jouit d'une très mauvaise image au XVI siècle, peut-être est-elle-même pire encore que celle de son père ? Car là ou Alexandre VI laissait dire et ne ressentait pas le besoin de se venger, César Borgia, lui, met un point d'honneur à punir tous ceux qui osent le critiquer. Vu comme un homme cruel, violent, jaloux, perfide et de mœurs volages, on considère César Borgia comme le digne fils de son père, encore plus détestable que lui. Selon moi, bien que Machiavel attribut tout le mérite des décisions politiques à César Borgia, il apparait qu'Alexandre VI est tout aussi responsable dans les meurtres et les assassinats qui entourent les conquêtes de Romagne et il n'est pas sûrs que César Borgia n'obéissait pas à chaque fois aux ordres de son père. En effet avant d'attaquer Imola, à son retour de France César Borgia vient d'abord voir son père, ce fait nous est révélé

[146] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 249.

par Burchard. C'est comme si César Borgia venait écouter les ordres avant d'exécuter les plans. Guichardin nous dit dans la description qu'il nous donne d'Alexandre VI que : «  Ses enfants étaient nombreux et ; parmi eux (afin que pour exécuter les mauvais conseils on ne manquât pas de mauvais instruments), d'aucuns n'étaient pas, par certains côtés moins détestables que leur père. »[147] La majorité de ses contemporains nous transmettent une très noire image de César Borgia. Machiavel voit en lui un grand stratège, qui a mit toutes les chances de son côté pour réussir et qui malheureusement subit un grand revers de fortune. Pour Machiavel, César Borgia n'est autre que le prince idéal et il n'est pas le seul à penser cela. Du moins avant que César ne commence ses conquêtes, d'autres personnes le trouvent beau et intelligent et sont tout prêts à nous en offrir une image positive, plus que positive, élogieuse. On nous dit qu'il ne peut être comparé à personne, il est unique. Parmi ses contemporains on ne trouve pas son égal ! Même après sa chute, il se trouve encore des gens pour admirer la force et la courage dont il a toujours fait preuve, surtout dans l'adversité. Alors que César succombe presque à la fièvre qui terrasse son père en 1503, il perd toutes ses conquêtes de Romagne. Jules II, aidé par lui monte sur le trône et César, gênant pour tous et seul désormais il se fait arrêter et emmener en Espagne ou on l'emprisonne. Emprisonne dans la célèbre forteresse de Medina Del Campo, il parvint à convaincre un jeune homme de l'aider à s'échapper. On voit bien la force de persuasion, la fascination que pouvait exercer César Borgia au point de convaincre, un inconnu de l'aider à s'évader de la forteresse la mieux garder d'Espagne !! Le jeune homme perdit la vie au cours de l'escapade mais César parvint à s'enfuir et il se réfugie chez le roi de Navarre, Juan. En effet, il se souvient opportunément que sa femme est la fille du frère du roi de Navarre. Téméraire et n'abandonnant pas de devenir un grand seigneur avec des terres, il se bat aux côtés du roi, mais il meurt, en 1507, au cours d'une embuscade, à Viana ou il fit preuve de beaucoup de courage. Le roi le fait enterrer en la cathédrale de Viana ou il fait graver cette épitaphe sur sa tombe : « Ci-gît sous la poussière celui que tous craignaient celui qui dans sa main portait la paix et la guerre, ô toi qui vas chercher matière à louange si tu veux louer le plus digne, borne ici ton chemin. »

Ainsi, l'on peut constater qu'il y avait aussi des hommes illustres pour vanter les qualités de César Borgia. Peut-être faut-il voir dans le procès qu'on lui fit en Italie une critique raciste. César Borgia était un espagnol. Comment expliquer sinon qu'une telle différence de point de vue s'opère entre sa vie en Espagne et sa vie en Italie. Il faut cependant dire qu'en Italie César

[147] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 9.

avait le pouvoir, il régnait en maître et qu'en Espagne, il n'est plus qu'un fugitif, sans armée, sans richesses. Mais jusqu'au bout il fit preuve de courage, de volonté et se battit contre la fortune. C'est pourquoi cela lui valut l'admiration de certains grands hommes.

### c) Une légende noire ou on ne prête qu'aux riches

Enfin il ne faut pas oublier que parmi tous ces témoignages nous n'avons que ceux des personnes érudites qui critiquaient le comportement de César mais le peuple, lui qu'en dit-il ? Il semble que César Borgia ait été apprécié de sa population et qu'il la traitât bien sinon comment expliqué qu'alors même qu'il était emprisonné en Espagne à la fin de sa vie, en 1505, cette population lui restait fidèle et attendait son retour ? Il n'y aura jamais de retour car personne ne voulait voir revenir César dans la péninsule. Néanmoins, l'attachement, la fidélité de ces villes conquises par la Valentinois, nous prouve que César bien qu'il puisse être fortement critiqué était un homme qui traitait bien sa population, qui faisait régner l'ordre de manière sévère mais juste. César Borgia était respecté par sa population qui attendait le retour de son chef ? On n'attend pas le retour d'un tyran, on est soulagé de le voir partir. Or, les villes de Romagne réclamaient César Borgia.

Dans toute cette légende noire de César Borgia nous n'avons évidemment que la parole des riches et des lettrés. Ils ne donnent pas la parole au peuple !

En conclusion on peut dire qu'au XVIème siècle, l'image de César Borgia était très négative. On reconnaissait en lui un assassin, un homme sans parole, d'une grande beauté certes et qui avait tout de même des qualités politiques mais qui usaient de moyens cruels et inhumains pour arriver à ses fins. On le voyait comme un homme avide de richesses et de pouvoir, d'une ambition dévorante. Tout comme son père il était débauché et les pires rumeurs ne lui furent pas épargnées, parmi elles celle de l'inceste. Mais on ne donne pas la parole à ceux qu'il a gouvernés.

# CHAPITRE V/ Lucrèce Borgia : Une figure de femme ambivalente

## *I) A la cour du pape*

Réhabilitée par les historiens du XIXème siècle, diabolisée par les artistes à la même époque, quelle est l'image de Lucrèce Borgia ? Si les historiens se sont attachés à redorer son blason c'est sans doute qu'elle jouissait d'une très mauvaise réputation au XVIème siècle. Etait-elle vraiment mal perçue au XVIème siècle, ne trouve-t-on sur elle que des calomnies qui auraient poussé les historiens à prendre la plume pour la défendre ? Comment les chroniqueurs et ambassadeurs la décrivent-ils ? Nous pouvons noter tout d'abord qu'ils parlent peu d'elle. En effet Lucrèce est une femme et elles avaient beaucoup moins d'importance que les hommes. Ensuite nous remarquons qu'il y a un changement d'image qui s'opère entre le moment où Lucrèce est à Rome et celui où elle part pour Ferrare. Pourquoi ce changement, est-ce dû à la volonté de Lucrèce de se donner une autre image, de recommencer sa vie loin de son père et de son frère ? Est-ce que justement elle ne jouissait pas d'une mauvaise image à Rome parce qu'elle était entourée de son père et de ses frères ? Quelle image nous donne-t-on de Lucrèce Borgia au XVIème siècle ? Je me suis principalement appuyée sur l'étude très complète de Maria Bellonci afin de définir l'image de Lucrèce à cette époque car dans mes recherches, j'ai trouvé peu d'éléments. Burchard en parle, les ambassadeurs Vénitiens presque pas. Guichardin se contente de la mentionner. On retrouve énormément de témoignages sur elle durant la seconde partie de sa vie mais quand elle est à Rome elle est éclipsée par les figures de son père et de son frère.

### a) Lucrèce Borgia, victime ou complice ?

Née en 1480, Lucrèce Borgia est le troisième enfant et la seule fille que Rodrigue Borgia eut avec sa maîtresse Vannozza Cattanei. Elle vit tout d'abord chez sa mère, celle-ci étant intelligente mais pas très cultivée, Rodrigue décide très tôt de la placer chez sa cousine ; Adrienne de Mila. Dans la maison d'Adrienne vivent aussi son fils Orso Orsini marié à Julie Farnèse, la maîtresse du pape ! Lucrèce est dès son plus jeune âge entourée d'une famille peu commune. Elle vit avec la maîtresse de son père et son père est pape ! On comprendra qu'élevée dans une telle atmosphère les mauvaises langues soient déjà toutes prêtes à cracher leur venin. Avant même de savoir qui elle est, elle est scandaleuse de par sa famille. Rodrigue se préoccupe de son instruction et l'envoie chez les dominicaines de la Via Appia, dans le couvent de Saint Sixte. Il l'envoie dans un très bon couvent pour plusieurs raisons car il veut que sa fille bénéficie d'une bonne éducation mais aussi parce qu'il sait déjà peut-être ce qu'Infessura dénonce : « Déjà d'ailleurs on s'accorde à dire que les monastères de Rome sont à peu près tous des lupanars[148] ! » et qu'il tient à protéger sa fille en l'envoyant dans un endroit sûr. Rodrigue a de grands projets pour Lucrèce. Dès l'âge de 11 ans, elle est déjà fiancée. D'abord à don Cherubino Juan de Centelles, seigneur du Val d'Ayora, au royaume de Valence. Puis pour une raison inconnue les fiançailles sont rompues et il choisit de donner sa fille en mariage à Don Gaspare d'Aversa, comte de Procida, espagnol lui aussi. Mais entre temps Rodrigue devient pape et en tant que tel, l'union précédemment contractée ne lui convient plus. Ce qui est honorable pour un cardinal ne l'est plus pour un pape. Rodrigue rompt à nouveau les fiançailles de Lucrèce et achète le silence de Don Gaspare pour 3000 ducats d'or. Les relations entre le Saint-Siège et Naples ne sont pas bonnes, Alexandre VI choisit de resserrer les liens avec la puissante maison de Milan et finalement c'est un cousin de Ludovic le More, Giovanni Sforza, seigneur de Pesaro qui est désigné pour se marier avec Lucrèce. Il a 26 ans, elle en a 13. Ils se marient le 13 juin 1493 et Lucrèce devient la châtelaine de Pesaro. L'évêque de Modène, orateur ferrarais à la cour de Rome nous la décrit

[148]BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 95.

ainsi : « Ce qui la caractérise est la gaîté une jolie gaîté rieuse, légère, un petit rire cristallin qui éclaire ses gestes et ses paroles de mille facettes[149]»

Premier mari, premières rumeurs. Avec la conjoncture politique, les alliances d'Alexandre VI changent, les Français ont envahi l'Italie et le pape s'allie avec les Aragonais de Naples. Il ne se remet pas de la trahison des Sforza qui ont fait entrer l'envahisseur dans la péninsule. Giovanni Sforza est dans une mauvaise posture. Ses parents ne sont plus en odeur de sainteté au Vatican et lui non plus par conséquent. Le pape se bat aux côtés de Naples, Giovanni ne lui est plus d'aucune utilité, on pourrait marier Lucrèce à un meilleur parti. La vie de Giovanni Sforza est désormais en danger et le jeune homme se réfugie dans son fief de Pesaro. Mais le pape ne tarde pas à lui faire savoir qu'il veut le revoir à Rome, comment ose-t-il laisser sa femme seule ? Pour ne pas froisser le pape, vers la fin de l'année 1496, Giovanni se rend à Rome où il est bien accueilli. Il aurait dû se méfier d'un tel accueil… Le 23 mars, Giovanni s'enfuit de Rome bride abattue. Il arrive à Pesaro « a bout de force à cause de sa rapide chevauchée » selon ses propres mots. Que s'est-il passé, pourquoi a-t-il fui ainsi ? Il met dans une posture délicate le cardinal Ascanio et son frère le duc de Milan. Giovanni Sforza prie instamment Lucrèce de venir le rejoindre. Elle ne le fait pas, comment aurait-elle pu ? Elle est sous les ordres de son père elle ne peut agir librement. Le jeune Sforza refuse de dire à ses cousins pourquoi il est parti si précipitamment. Il annonce qu'il le dira à Ascanio quand celui-ci viendra faire son pèlerinage à Lorette et il ajoute : « Et j'agirai ainsi car je ne veux pas rendre publiques ces choses-là[150] ». Mais qu'a-t-il vu de si atroce qui ne puisse être révélé ? Au lieu de la réponse tant attendue de Lucrèce il reçoit une lettre du pape lui ordonnant de revenir à Rome. Giovanni s'y refuse, il est en sécurité à Pesaro, il n'a pas l'intention de se jeter dans la gueule du loup. Qu'à cela ne tienne, Alexandre VI annonce à Giovanni qu'il va prononcer le divorce, le motif ? Le mariage n'aurait pas été consommé. Devant cette injure à sa virilité et donc à son honneur et à crédibilité. En effet un prince impuissant, ça n'est pas respecté, Giovanni déclare ce qu'il gardait pour lui auparavant à savoir que : « le pape veut garder Lucrèce pour lui tout seul ». Le fait que Lucrèce appose sa signature au bas de l'acte de divorce, accentuera la rumeur. On considère qu'elle couche avec son propre père. D'un côté il y a la rumeur à laquelle on donna par la suite bien peu de crédit. Guichardin nous dit : «Le bruit courait également (si tant est qu'une telle énormité soit digne de foi) que non seulement

[149] FUNCK-BRENTANO Franck, *Lucrèce Borgia, martyre de l'histoire,* les éditions de France, Paris, 1932, 239 pages, p. 24. Citation de l'orateur ferrarais : Jean-André Boccacio.
[150] FUNCK-BRENTANO Franck, *Lucrèce Borgia, martyre de l'histoire,* les éditions de France, Paris, 1932, 239 pages, p. 39.

les deux frères mais aussi le père se partageaient l'amour de Dame Lucrèce[151]». On prêta à Lucrèce des sentiments qui n'étaient sans doute pas les siens. De plus si réellement elle était complice des méfaits d'Alexandre VI elle n'aurait pas sauvé son mari. En effet celui-ci se serait enfuit sur les conseils de Lucrèce qui l'aurait prévenu. Monaldi un chroniqueur de Pesaro raconte la scène :

> Un soir, Giacomino, camérier du Seigneur Jean Sforza, se trouvait dans la chambre de Madame Lucrèce ; César, frère de celle-ci entra. Par ordre de la jeune femme, Giacomino s'était tapi derrière un fauteuil. César se croyant seul avec sa sœur parla librement. L'ordre venait d'être donné de tuer Jean Sforza, son mari, Lucrèce pleura, supplia ; César sortit en haussant les épaules. Quand il se fut éloigné, Lucrèce dit à Giacomino : « Tu as entendu ? Va et avertis-le. Le camérier obéit sur-le-champ. Sans même prendre congé de sa femme, Jean se jeta sur un cheval et, ventre à terre, arriva en vingt-quatre heures à Pesaro où la noble bête, épuisée, tomba morte[152]

Il semble donc que dès l'époque Lucrèce jouissent de deux images, une positive, elle fait tout pour épargner la vie à son mari et une négative qui est lancée par son mari lui-même, qui l'accuse d'avoir des rapports d'ordre sexuel avec son père. Encore Sforza ne dit pas cela, il ne dit pas que Lucrèce est active, il dit que son père la veut pour lui tout seul. Il n'impute donc pas la responsabilité à Lucrèce mais la rumeur court, court et Alexandre VI fidèle à sa politique laisse courir, ce qui nuit grandement à l'image de Lucrèce. Lucrèce apparait plutôt comme une victime de son père que comme une complice. Victime de son père et de son frère César !

Après que le divorce avec Jean eut été prononcé, Alexandre VI décide de continuer sa politique d'alliance et de renforcer son union avec Naples, il donne donc pour deuxième époux à Lucrèce le prince Alphonse de Bisceglie, duc de Sermoneta, frère de Sancia d'Aragon, fils naturel d'Alphonse II roi de Naples.

Les noces de Lucrèce sont célébrées le 26 juin 1498, Burchard nous dit : « Les fiançailles puis le mariage ont été célébrés dans ce palais (celui de Santa Maria in Portico), sans pompes et dans l'intimité, mais au su de tout le monde ».[153]La réputation de Lucrèce est ternie par son divorce, Rome se gausse de savoir que le motif du divorce est l'impuissance de Jean et donc que Lucrèce est toujours vierge, personne n'y croit et les rumeurs d'inceste

---

[151] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 249.

[152] BELLONCI Maria, *Lucrèce Borgia, sa vie, son temps,* Bruxelles, éd. Complexe, 1983, 504 pages.

[153] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 274.

s'amplifient. Néanmoins on remarie Lucrèce, plus qu'elle ne se remarie et son mari lui plaît. Il est beau et jeune, elle s'attache bien vite à lui. Malheureusement, les cartes de la politique ont encore changés et Alphonse va en faire les frais. A l'époque même où Lucrèce se marie César part en France pour contracter mariage et revenir avec les armes françaises en Italie pour se constituer un royaume. C'es très mal vu de Naples. Les Français ont des prétentions sur Naples, si le pape se range du côté français, Naples est en danger ! Et si le royaume de Naples est en danger les membres de sa famille le sont aussi. Alphonse s'enfuit de Rome tout comme son prédécesseur et se réfugie à Genazzano. Les chroniqueurs nous disent qu'à ce moment là, Lucrèce « ne fait que pleurer ». Lucrèce s'en va à Spolète, ville dont le pape lui a fait cadeau, il l'a nommée gouverneur. C'était un très grand privilège réservé aux plus nobles gens. Les Romains grincent des dents. Lucrèce est vue comme une usurpatrice. De plus elle se déplace dans un luxe inouï :

> Devant eux également marchaient un mulet chargé d'une litière, d'un matelas et d'une couverture d'étoffe cramoisie ornée de fleurs, avec deux coussins en damas blanc, et d'un ciel de lit magnifique. Cette litière était destinée à recevoir Madame Lucrèce, qui s'y coucherait lorsqu'elle serait fatiguée de sa monture[154]

Ce n'est pas tellement le comportement de Lucrèce qui est mis en cause c'est celui du pape qui pousse le népotisme jusqu'à donner en lot de consolation, une ville à gouverner à sa fille !!! Mais ce népotisme rejaillit sur Lucrèce d'une manière négative on la voit comme une petite fille gâtée, circulant avec des moyens dignes des plus grandes reines et propres à rendre vert de jalousie. Le fait que Lucrèce accepte ce rôle que lui assigne son père scandalise ses contemporains. Peut-être n'avait-elle pas le choix ? C'est Alexandre VI nous l'avons vu dans la première partie qui décide de ce qui est bon pour ses enfants à leur place, ils n'ont pas leur mot à dire. Alphonse de Bisceglie rejoint Lucrèce à Spolète et finit par redescendre à Rome avec elle en octobre de la même année. Le premier novembre naît leur fils. Alphonse de Bisceglie malgré ce nouvel héritier qui renforce sa position au sein de la famille se sait en grand danger. Le temps passe et César revient de France désormais marié. Il part directement à la conquête d'Imola et de Forli. Puis il revient à Rome. Le 15 juillet 1500 Alphonse de Bisceglie est victime d'un attentat, il s'en faut de peu qu'il ne trépasse mais il survit grièvement blessé. Les soupçons pèsent sur César et deviennent bientôt réalité. Le Duc n'échappera pas à son funeste destin et Michelotto viendra assassiner dans son lit le malheureux. Selon les versions, il l'étrangle devant Lucrèce, Sancia et son précepteur qui se

[154] *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 290.

trouvaient dans la chambre. D'après d'autres versions dont celle de Capello, Michelotto est venu arrêter le jeune Duc accusé d'avoir fomenté un complot contre César. Lucrèce et Sancia répliquent. Michelotto parait hésitant, il dit qu'il suit les ordres. Il propose aux princesses d'aller demander ce qu'il en est au pape, qui se trouve juste deux portes plus loin. Elles s'exécutent et à leur retour le duc ne vit plus. Mais Lucrèce a tout fait pour que son mari se rétablisse, Capello raconte que : « La moglie e la sorella, stavano con lui e gli cuscivano in una pignatella per dubbio di veleno, per l'odio che li aveva il duca Valentino. »[155]. Lucrèce tout comme avec Jean Sforza, s'efforce dans la mesure du possible de protéger son mari. Elle fait tout pour qu'il ne soit pas empoisonné, le veille nuit et jour afin que César ne vienne pas sournoisement lui donner le coup de grâce.

Pourtant là encore des critiques circulent accusant Lucrèce. Les chroniqueurs disent : « Jamais crime ne fut plus vite oublié ». Cependant que Tommaso Tomasi, historien du XVIème siècle, auteur d'une des premières biographies sur César Borgia disait :

> L'assassinat de son mari ne fut pas agréable à Dame Lucrèce, quoiqu'elle fut fort accoutumée de changer de mari selon les caprices ou l'intérêt des siens, celui-ci étant déjà le troisième (Tommasi compte Gaspare Da verona au nombre des maris de Lucrèce). Mais une manière si violente et si funeste de la rendre veuve la troubla beaucoup. C'est pourquoi elle ne cacha point sa douleur, mais, au contraire, elle témoigna son ressentiment à toute la Cour et se retira à Népi suivie de sa maison et de six cents chevaux, où elle resta jusqu'à ce que le temps, qui est l'unique médecin de ces passions, l'obligeât de prendre des pensées plus douces[156].

Et Burchard nous dit la même chose : « elle partit pour Nepi afin de chercher quelque consolation ou distraction à la douleur et la commotion qui lui avaient causées la perte de son mari ».[157]Au vu des commentaires de l'époque, Lucrèce semble plus victime que coupable. Elle protège ses maris et lorsque son deuxième époux est assassiné et que son père veut la remarier au Duc de Gravina, elle s'y refuse prétextant que : « A risposto non voler, per esser li mariti soi mal capitati ; et è partita corozata »[158].

---

[155] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori veneti*, série 2, tome III, p. 13 : « Et la femme et la sœur, veillaient sur lui et lui faisaient la cuisine dans un petit réchaud, de peur que sa nourriture ne soit empoisonnée, par le duc de Valentinois qui lui vouait une haine mortelle »

[156]T.TOMMASI, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie de César Borgia, Duc de Valentinois,* T. 2, à Amsterdam, chez Pierre Mortier, 1739.

[157] *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 351.

[158] M. SANUTO, *Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1552 pages. Tome II: 1498-1499, p. 1228 : « Elle a répondu ne pas vouloir parce que ses maris étaient fort mal tombés ; et elle est partie courroucée »

La rumeur la veut incestueuse et complice des actes de son père et de son frère. Mais les témoignages des ambassadeurs nous donnent une image tout autre d'elle. Déjà elle a deux images. Celle que son premier mari lui a laissé en cadeau et celle que semble-t-il elle donne aux gens de la cour vaticane, celle d'une jeune femme aimant ses maris et ne pouvant s'opposer aux terribles décisions de sa famille. En réalité ceux que l'on veut le plus toucher dans cette rumeur d'inceste c'est le pape et César. Néanmoins Burchard nous transmet tout de même une image de Lucrèce débauchée, qui rit des farces érotiques et qui participe au bal des 50 courtisanes organisé par son frère pour son troisième mariage !! Avant de venir à Ferrare les Este ne désiraient pas une telle femme dans leur famille. Il n'y a pas que la rumeur d'inceste qui pèse sur Lucrèce.

**b) Lucrèce, une femme débauchée ?**

Lucrèce est vue comme une femme de mœurs légères, la rumeur sur sa prétendue relation incestueuse ne vient pas arranger les choses. On compte plusieurs critiques à son actif.

Entre son remariage avec Alphonse d'Aragon et son divorce avec Jean Sforza, on lui prête une aventure sentimentale avec le jeune camérier du pape : messire Perotto[159]. Alors qu'en plein divorce elle signe l'acte qui la reconnait comme vierge, elle est en réalité enceinte de six mois dudit Perotto ! Burchard se fait l'écho de la conduite scandaleuse de Lucrèce lors de la messe de Pâques, où elle et toutes les autres femmes s'assoient sur la chaire de marbre où les chanoines ont coutume de chanter l'épître et l'évangile : « Cette ignominie provoqua la honte et nous scandalisa de même que l'assistance »[160]. Lucrèce selon Burchard est comme son père, elle ne respecte pas le protocole et foule au pied les choses sacrées. Une autre fois son père lui confie les affaires courantes de l'Eglise alors même qu'il s'en va pour quelques jours de Rome. Mais aussi pour la consoler de la fuite d'Alphonse de Bisceglie qui sentant le vent tourner l'avait laissée seule à Rome, enceinte, son père lui offre la ville de Spolète à

[159] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 250.
[160] BUCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 214.

gouverner !! Tous ces faits sont en vérité plutôt des reproches qui visent Alexandre VI mais Lucrèce en tant qu'exécutrice de ses ordres se fait la complice d'actes scandaleux !!

Alexandre VI pousse le népotisme à l'extrême. La conduite scandaleuse du père rejaillit sur la fille. D'autres éléments viennent s'ajouter à ces faits qui déjà rendent bien peu gloire à Lucrèce. Burchard nous rapporte qu'alors même qu'elle gérait les affaires de l'Eglise à la place de son père. Elle fit appel au cardinal de Lisbonne, comme son père lui avait recommandé de le faire en cas de problème épineux et Burchard de nous dire ceci :

> Je ne sais quelle affaire s'étant présentée Lucrèce envoya dit-on chercher le cardinal de Lisbonne. Elle lui exposa la charge qu'elle avait reçue du pape et le cas qu'elle avait à résoudre. Estimant que l'affaire n'avait aucune espèce d'importance le cardinal lui dit : « Quand le pape expose une affaire en consistoire, le vice-chancelier ou, à défaut un autre cardinal consigne, par écrit les solutions proposées et les votes des cardinaux. Il faut donc bien qu'il y ait quelqu'un ici pour prendre note de notre entretien ». Lucrèce répondit qu'elle était capable d'écrire. Le cardinal lui demanda : « Où est votre penna[161] ? » Lucrèce comprit le jeu de mot et en sourit[162]

Burchard veut ici souligne la vulgarité de Lucrèce. Elle rit à des jeux de mots salaces, voilà qui est la fille du pape semble dire Burchard. D'autres évènements viennent encore entacher la réputation de Lucrèce. Le banquet des 50 courtisanes, auquel elle assista et que dont nous avons déjà parlé précédemment. Pour une jeune fille de bonne famille assister à un tel banquet est inimaginable. Le lendemain, Burchard nous raconte un autre évènement propre à mettre en doute la vertu de la jeune femme: la saillie des étalons. Cet évènement n'est pas rapporté par le seul Burchard, d'autres chroniqueurs racontent la même histoire. On lâcha deux juments et quatre étalons dans la cour du pape :

> Ils coururent vers les juments et, après s'être battus à coups de dents et de ruades en poussant de vigoureux hennissements, ils montèrent les juments, les saillirent, les piétinèrent et les blessèrent gravement. Le pape était à la fenêtre de sa chambre située au dessus de la porte du palais et dame Lucrèce se tenait près de lui. Tous deux contemplaient le spectacle en riant à gorge déployée, montrant ainsi combien ils se divertissaient[163]

Dans la dernière anecdote comme dans celle de la farce sur la penna, Lucrèce est directement mise en cause par Burchard. Si pour les autres évènements on peut supposer

[161] Penna en italien a deux sens. Ce mot peut vouloir dire Stylo, crayon ou pennis.
[162] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 373.
[163] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 381.

qu'elle n'eut pas le choix, ici elle est directement pointée du doigt comme étant une femme débauchée et n'agissant qu'à sa guise. S'asseyant sur la chaire des chanoines lors de la messe et dirigeant les affaires du pape en son absence se permettant de déranger un cardinal pour un évènement sans doute anodin. Autant dire que Lucrèce n'était pas très bien vue : « Lucrèce était une bâtarde couverte d'infamie »[164], nous dit Guichardin.

Lucrèce avant de partir à Rome avait donc une bien mauvaise réputation. Mais si elle est fortement décriée par Burchard et d'autres chroniqueurs de l'époque, il y a aussi une image positive d'elle. Celle d'une femme aimante sauvant ses maris ou du moins tentant de les sauver, de les protéger. D'un côté nous avons cette image de femme débauchée riant des blagues salaces et ne pleurant que très peu la mort de son mari mais d'un autre nous avons l'image d'une femme aimante, qui est accablée par le chagrin et s'en va apaiser sa peine loin du tumulte de Rome. Dans la première partie de sa vie Lucrèce est plus critiquée qu'encensée mais ses contemporains ne la considèrent pas que d'un point de vue négatif.

Il faut bien reconnaitre cependant qu'on lui conférait plus aisément des vices que des vertus. Peut-être que tout ces scandales qui l'entourent sont en grande partie dus à son entourage, c'est-à-dire à son père et à son frère ? Car, du jour où elle part pour Ferrare, plus une seule critique négative n'est formulée contre elle.

### c) Le mariage avec Alphonse d'Este

A peine se remet-elle de son deuil que déjà son père veut la remarier. Alexandre VI jette son dévolu sur Alphonse d'Este, l'aîné du Duc Hercule d'Este, seigneur de Ferrare. Il s'agit d'une des familles les plus prestigieuses d'Italie. Jamais ils n'auraient consenti à s'allier aux Borgia s'ils n'y avaient été contraints. Guichardin nous dit qu'ils n'avaient pas le choix : « Si Hercule et Alphonse d'Este consentirent à ce mariage tout à fait indigne de leur maison, car Lucrèce était une bâtarde couverte d'infamie, alors que les Este nouaient habituellement des liens de parenté avec les plus nobles familles, c'est parce que le roi de France, désireux de satisfaire le pape en tout points, en fit l'instante demande. Ils furent poussés en outre par le désir d'assurer ainsi leur sécurité pour autant qu'une assurance quelconque pût les prémunir

[164] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 366.

d'une telle perfidie face aux armes et à l'ambition du Valentinois. »[165]. On prépare donc le mariage de Lucrèce avec Alphonse D'Este.

Le contrat est signé le 1er septembre 1501, à Ferrare. Il est annoncé le 4 septembre à Rome. Là encore Burchard nous fait part de la conduite de Lucrèce en petite fille gâtée, alors que des fêtes étaient données dans toute la ville et que des bombardes éclatait ça et là « Tout cela pour transformer en objet de joie ce qui était un objet de honte. »[166], des bouffons se répandirent dans la ville « l'un deux à qui Lucrèce avait donné la robe de brocart d'or bordée de franges d'une valeur de 300 ducats, qu'elle avait mis pour la première et la dernière fois, parcourut la ville en criant à haute voix : Vive l'illustrissime duchesse de Ferrare, vive le pape Alexandre ! »[167] Le 23 décembre un cortège d'honneur vient chercher Lucrèce à Rome. Alphonse d'Este n'est pas présent lors de cette cérémonie, il s'y fait représenter par ses frères, le cardinal Hippolyte, don Sigismond et don Ferdinand. Le 30 décembre, le mariage par procuration a lieu à Rome. Lucrèce échange l'anneau nuptial avec Ferdinand D'Este qui représente Alphonse. Les présents sont échangés, ils sont de très grande valeur. Les cadeaux du Duc de Ferrare représentaient 70 000 ducats d'or ! Mais il est intéressant de noter combien le Duc Hercule se tenait sur ses gardes. Au vu des ruptures des précédents mariages, il stipula que si le contrat venait à être rompu, la mariée ne garderait que l'anneau nuptial. On voit combien était mauvaise la réputation des Borgia et surtout le peu de confiance que l'on plaçait en eux, avec raison d'ailleurs. Lucrèce emporte avec elle un trousseau faramineux. Le pape lui offre : « cinquante gonelles (robes) de brocart et de velours, des basquines[168], des soutanes, des mantilles[169], des jupes à l'espagnole ornées de pierreries, cent cinquante chemises, une robe de 15.000 ducats avec des manches de rechange, une coiffure de 10.000 ducats, des meubles précieux, des reliques et des livres. »[170] Livres très précieux eux aussi. Il s'agit surtout de livre religieux, reliés en or, en cuir ou en velours. On voit là ce qu'il était important de posséder quand on est une femme, une princesse même à la Renaissance. Beaucoup de

[165] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 366.

[166] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 375.

[167] BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad BURCHARD. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, p. 376.

[168] Jupes.

[169] Foulard de dentelle ou de soie porté sur la tête, mode espagnole.

[170] FUNCK-BRENTANO Franck, *Lucrèce Borgia, martyre de l'histoire,* les éditions de France, Paris, 1932, 239 pages, p. 126.

personnes ont donnés des choses à Lucrèce pour son trousseau et parmi elles son trouve même des valets, des demoiselles et des suivantes. Lucrèce était donc aimée des petites gens. Le 6 janvier 1502, on célèbre une cérémonie religieuse où Alphonse d'Este est encore représenté par son frère Ferdinand, puis tout le cortège s'ébranle et Lucrèce quitte Rome définitivement.

## *II) A la cour de Ferrare : Une princesse de la Renaissance*

### a) Les vertus princières : la grâce, la modestie et la piété

Lucrèce part donc pour Ferrare. Mais avant son départ, les Este avaient envoyé leurs orateurs et ambassadeurs afin de connaitre un peu plus la femme qu'Alphonse allait épouser. Ce compte rendu du conseiller ducal Gian Luca Castellini allait les rassurer :

Sa beauté est par elle-même très grande, ravissante, mais le charme de sa manière d'être, son allure plaisante font que cette beauté en paraît plus grande encore. Bref, ses qualités me font conclure qu'on ne peut rien augurer d'elle de mauvais, mais ne prévoir au contraire que les actions les meilleures. Tout ce que j'ai entendu dire et de toutes parts concernant la jeune femme ne peut que donner lieu à la plus grande satisfaction. Outre sa grâce parfaite en toutes choses, sa modestie, son affabilité, son honnêteté, elle est catholique et montre qu'elle craint Dieu[171]

Ce portrait de Lucrèce est en effet très rassurant pour Hercule d'Este, qui s'inquiète pour l'honneur de sa famille. Dans cette citation de Castellini nous retrouvons toutes les vertus princières qu'une femme devait posséder à la Renaissance : la grâce, la modestie et la piété.

La grâce de Lucrèce sera louée à plusieurs reprises. La danse est l'illustration de la grâce féminine et Lucrèce est très bonne danseuse :

Madonna a très bien et très gracieusement dansé avec don Ferdinand. Elle portait une *camora* de velours noir avec des franges d'or et des manches étroites fendues, laissant voir la chemise de toile blanche, une veste de

[171] BELLONCI Maria, *Lucrèce Borgia, sa vie, son temps,* Bruxelles, éd. Complexe, 1983, 504 pages, p. 206.

velours noir richement brodée de couleurs vives, un voile avec des passes d'or couvrait sa poitrine ; elle portait un collier de perles et une coiffure verte où brillait un rubis[172]

Voilà ce que nous rapporte le prêtre Da Corregio qui assistait au mariage par procuration de Lucrèce et d'Alphonse à Rome. La danse est l'art de la cour par excellence. Elle permettait de faire la démonstration de sa maîtrise et de sa grâce. Elle dressait le corps pour lui enseigner et faire paraître sa vertu. Le poète Vénitien Pietro Bembo avec qui elle entretint un temps une histoire d'amour platonique, lui dédie ces quelques vers : « Et s'il-te-plaît d'un pied agile de t'abandonner à la danse, oh ! combien je crains que tu n'attires l'attention d'un dieu et qu'il ne vienne t'enlever de ton château[173]. » La grâce du mouvement du corps n'est autre que celle de l'âme[174]. Et la beauté de l'âme, que fait ressortir les mouvements gracieux de la danse, est la beauté religieuse. Comment se manifeste cette beauté de l'âme ? Par la modestie, l'honnêteté et la pudeur.

Pour Erasme la modestie est l'aboutissement d'une bonne éducation. Une femme ne doit pas cherché à montrer ses sentiments et ses pensées, elle doit savoir rester dans l'ombre et être modeste. Prier et se repentir de sa mauvaise conduite. Il apparait aux dires de ses contemporains que Lucrèce était dotée de toutes ces qualités ainsi que de la piété. Souvent lors des périodes de crises, Lucrèce s'en alla chercher le repos dans des monastères, pour prier et se ressourcer. Lors de son divorce d'avec Jean Sforza, elle retourner chez les dominicaines de Saint-Sixte, qui l'ont élevée. En apprenant sa mort, Léon X déclara : « Je suis affligé de cette perte, c'était une chrétienne d'une grande piété ». Ce sont la des qualités que toute jeune fille de bonne famille devait posséder. Cela faisait parti de leur éducation. Ces qualités Lucrèce les possédait et elle les possédait sûrement déjà à Rome. On peut donc supposer que les procès qui lui ont été fait sont en partie à imputer à l'entourage de Lucrèce, à son père et à son frère. Pourquoi entre Rome et Ferrare aurait-elle changé de caractère ? Nous avons donc une image de Lucrèce en femme du monde. Elle est douée des qualités princières et la beauté en fait partie.

A la cour de Ferrare, les chroniqueurs se répandent en éloges sur sa beauté. Après tout n'est-ce pas presque un devoir pour une princesse d'être belle et ainsi de pouvoir plaire à son

[172] Citation de Niccolo Da corregio, prêtre, par FUNCK-BRENTANO Franck, *Lucrèce Borgia, martyre de l'histoire,* les éditions de France, Paris, 1932, 239 pages, p. 123.
[173] P. BEMBO, *Les azolains,* traductions et présentation de Marie-Françoise Piéjus ; préface de Mario Pozzi ; texte italien et notes par Carlo Dionisotti. - Édition bilingue. - Paris : Les Belles Lettres, 2006, p. 220 pages.
[174] S. EDOUARD, *Le corps d'une reine, histoire singulière d'Elisabeth de Valois, 1546-1568,* Rennes, PUR, 2009, 277 pages, p. 92.

époux ? Le 2 février un bal est donné à Ferrare pour l'arrivée de Lucrèce. A l'occasion de ce bal elle dansa beaucoup et chacun put admirer sa beauté. Niccolo Cagnolo, accompagnateur du représentant du roi de France nous donne une description très précise de Lucrèce :

Elle est de taille moyenne, fluette, sa figure est un peu longue, son nez d'un beau profil, ses cheveux couleur d'or léger ; ses yeux sont blancs ; elle a la bouche un peu grande et les dents d'une blancheur éclatante, très blanche aussi la gorge et la beauté qui convient[175]

Cagnolo continue, après sa description physique, par des traits de caractère de Lucrèce : « Elle est allègre, insouciante et rit sans cesse ». Cette gaîté déjà vantée parait-être une des caractéristiques des Borgia puisqu'à César et Alexandre VI, on prêtait la même gaîté et bonne humeur.

Le chroniqueur Bernardino Zambotto écrit :

L'épousée est très belle, elle a de beaux yeux vifs et joyeux, une taille élancée ; elle est intelligente, perspicace et raisonnable ; son humeur est faite d'allégresse, de grâce et de bienveillance. Elle a beaucoup plu aux Ferrarrais qui l'ont accueillie avec la plus grande satisfaction, espérant de sa Seigneurie protection et bonté jointes au gouvernement le meilleur[176]

A peine arrivée, on chante déjà ses louanges. Quel grand contraste avec Rome cela fait-il… De plus, les chroniqueurs louent sa beauté mais aussi sa gaîté et ses autres vertus. Alors qu'à Rome, elle n'était que la fille « l'infâme bâtarde » d'Alexandre VI, à Ferrare, elle est la femme d'Hercule d'Este, une princesse qui n'est pas dénuée des vertus princières. Mais les chroniqueurs ne sont pas les seuls à louer la beauté de Lucrèce. Peut-être son arrivée à Ferrare n'aurait-elle pas changé son image ou les soupçons qui pesaient sur elle, si Lucrèce n'avait su bien s'entourer. En effet, Lucrèce sait que sa réputation la précède et elle est bien décidée à oublier Rome et ses crimes. Loin de son père et de son frère elle commence une vraie vie de femme lettrée, s'entourant de poètes, philosophes, peintres, qui louent sa beauté et sa bonté.

Lucrèce est aussi une véritable princesse car elle sait s'habiller avec élégance ; Ses vêtements sont toujours très riches et elle porte des bijoux magnifiques. Le cortège nuptial qui voit son départ de Rome est d'une splendeur sans pareille. Lucrèce tout comme son père et son frère aime à bien s'habiller et sait comment se mettre en valeur. Son élégance est vantée

[175] FUNCK-BRENTANO Franck, *Lucrèce Borgia, martyre de l'histoire,* les éditions de France, Paris, 1932, 239 pages, p. 140.
[176] Ibid.

partout. Son cortège est luxueux et son entrée à Ferrare l'est tout autant. Don Ferrante, frère du duc d'Alphonse d'Este, nous décrit son entrée :

> Lucrèce portait une robe à manches ouvertes de velours noir, bordée d'un fin liseré d'or. Sur la tête une résille en forme de voile, scintillante de diamants et d'or : présent de son beau-père. Elle ne portait pas de diadème. Elle avait au cou un simple collier de grosses perles et de rubis, qui avait autrefois appartenu à la duchesse de Ferrare. Sa belle chevelure flottait éparse sur ses épaules[177].

Avant de mourir, elle demande au graveur Hercule Fideli de Sasso et à son fils de recenser ses bijoux. Ils en recensent 3770 pièces ! On voit que Lucrèce en plus d'avoir les qualités recquises pour une princesse, savait aussi se vêtir avec élégance et manier avec dextérité l'art du paraitre en société.

### b) Lucrèce mécène

Si Lucrèce change d'image c'est aussi parce qu'elle s'entoure de poètes qui sauront lui donner une nouvelle image. Un poète notamment prend une grande place dans sa vie, il s'agit d'Hercule Strozzi. On peut dire que c'est lui qui prend en main l'image de Lucrèce. Il lui conseille des fréquentations, lui montre les tissus magnifiques qu'elle peut venir faire de Venise, ville toute proche. A Rome, les chroniqueurs se faisaient l'écho des rumeurs courant sur elle… A Ferrare ce sont des gens de lettres, cultivés qui nous donne une image d'elle. Les premiers poètes à sa cour sont Titus Strozzi et son fils Hercule. Un jour Lucrèce ayant donné une rose à Titus Strozzi celui-ci lui composa un poème que cette rose lui avait inspirée, ou plutôt que Lucrèce lui avait inspiré : « Jaillie d'un sol heureux, rose que la main a cueillie, d'où te vient cette couleur plus belle que celle des roses ? Vénus t'aurait-elle colorée à nouveau, ou, plutôt Lucrèce t'a-t-elle baisée de ses lèvres purpurines ? ». Cette comparaison de Lucrèce à la déesse Vénus, glorifie Lucrèce, plus que la glorifie, il la déifie, la plaçant sur un piédestal, au même niveau que Vénus. Titus Strozzi n'est pas le seul à vanter les mérites de Dame Lucrèce. L'Arioste, célèbre humaniste écrivain de Roland Furieux, était lui aussi à la

[177] YRIARTE Charles, *Autour des Borgia : les monuments-les portraits Alexandre VI- César-Lucrèce, l'Epée de César- l'œuvre d'Hercule de Fideli, les appartements Borgia au Vatican ; études d'histoire et d'art*, éd. Georges Baranger, 1891, 220 pages, p. 136.

cour de Lucrèce. Brillante cour que celle de cette dame qui réunissait de grands humanistes et réussissait à se faire aimer d'eux. Elle les accueillait à sa cour et ils lui en étaient reconnaissants. L'Arioste nous laisse ce portrait de Lucrèce Borgia, lorsqu'en 1515 il acheva son Roland Furieux :

> Que dirai-je de Lucrèce Borgia ? Ses attraits, sa vertu, sa fortune s'accroîtront de jour en jour : telle une jeune plante en un terrain fertile. Les autres femmes ne sont-elles pas à Lucrèce ce que l'étain est à l'argent, le cuivre à l'or, le pavot des bois à la rose épanouie, le saule blême au laurier toujours vert ; ce que le verre coloré est à la pierre précieuse ? J'admire sa beauté sans pareille, son extrême prudence ; elle surpasse toute perfection[178]

Lucrèce est placée par l'Arioste au dessus de toutes les femmes, elle est incomparable. Elle est célébrée pour sa beauté mais aussi pour sa culture et son intelligence. La beauté seule ne vaut pas grand-chose sans les vertus de l'âme qui l'accompagne. Pietro Bembo lui rend un vibrant hommage, en lui dédiant son œuvre Gli Azolani :

> Belle, plus belle qu'Europe, fille du roi Agénor, et qu'Hélène de Sparte enlevée par le troyen Pâris, tu ne laisses pas étouffer ton génie par ta beauté, si tu dis des vers en langue italienne, tu es fille de la terre italienne, si tu prends la plume pour écrire toi-même des vers, ce sont des vers dignes des Muses ; si tu te plais à faire vibrer les cordes de la harpe ou de la cithare, éveillant d'un art délicat les notes thébaines, les ondes voisines du Pô frémissent en leur courant du charme de ton chant ; et s'il-te-plaît, d'un pied agile de t'abandonner à la danse, oh ! combien je crains alors que tu n'attires l'attention d'un Dieu et qu'il ne vienne t'enlever dans ton château pour t'emporter d'un vol léger et faire de toi, sublime, la déesse d'un astre nouveau.[179]

Ce très bel hommage mis à Lucrèce met en avant ses vertus. Elle sait danser, mais aussi chanter, jour de la musique, ou encore composer des vers. Elle réunit toutes les qualités requises à cette époque pour être une grande dame de la Renaissance. Gregorovius[180] dans son livre sur Lucrèce Borgia nous raconte que l'éducation d'une jeune fille de bonne famille à la Renaissance passait par l'étude des lettres anciennes, de la danse et du chant. Tout ce qui était propre à magnifier l'esprit et le corps. Ensuite les jeunes filles allaient au couvent pour compléter leur éducation et apprendre à craindre Dieu et à être une bonne chrétienne. Enfin elle ressortait du couvent, modeste, cultivée, pieuse pour contracter mariage et entrer dans le monde. Lucrèce Borgia a suivit une éducation comme cela et bien qu'elle n'ait pas de grandes connaissances dans le domaine de l'étude des textes anciens, elle parfait son éducation auprès

[178] FUNCK-BRENTANO Franck, *Lucrèce Borgia, martyre de l'histoire,* les éditions de France, Paris, 1932, 239 pages, p. 191.
[179] P. BEMBO*, Gli Azolani*, Paris, Les belles lettres, 2006, 410 pages, p. 3.
[180] F. GREGOROVIUS, *Lucrèce Borgia d'après les documents originaux et les correspondances contemporaines*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876, 432 pages, p. 53.

de ces humanistes. Elle est belle et douée, vive et gaie, elle sait parler plusieurs langues ! Tout en elle appelle à des sentiments nobles et des pensées non moins honorables. L'image de Lucrèce est celle d'une femme admirée par ses contemporains pour ses qualités. Elle est femme au dessus des autres femmes. Elle vaut plus que toutes les autres, Bembo en fait une déesse. On voit là combien l'image est différente de celle que l'on avait d'elle à Rome ou on lui laissait à peine le bénéfice du doute. Lucrèce entre pleinement dans le monde en se mariant avec Alphonse d'Este et en se soustrayant au joug paternel et fraternel. Elle révèle alors sa vraie personnalité et tout le monde ne lui trouve que des qualités. Tous ces hommages qui lui sont rendus lui rendent gloire et nous montre aussi de Lucrèce l'image d'un mécène qui entretenait une brillante cour, au sein de laquelle se côtoyaient les plus grands esprits humanistes du XVIème siècle italien. On voit ainsi que Lucrèce était très célébrée et ce par des hommes respectés.

Elle les faisait vivre à sa cour, aussi peut-être que tous les compliments n'étaient pas tous véridiques mais juste des valeurs que devaient mettre en avant une princesse et dont les poètes se chargeaient de la parer. Néanmoins, il ne faut pas voir le mal partout et les poèmes qui clament la beauté et les vertus de Lucrèce sont si nombreux qu'ils ne peut s'agir uniquement de flagornerie. La liste des poètes ayant chantés sa gloire est longue : Hercole Strozzi, antonio Teobaldo, Celio Calcagnini, Lelio Girardi, Marcello Filosseno, Niccolo Paniciato, Sardi, Libanori, Antonio Cornazzani, Girolamo Casio, Giorgio Trissino, Luca Valenziano et Niccolo Da corregio.

En plus d'être mécène, Lucrèce était muse et une femme cultivée, qui savait parler plusieurs langues. Le chevalier Bayard, venu apporter le renfort de la part du roi de France au Duc Alphonse d'Este, durant la guerre qui opposa Ferrare au terrible Jules II, la rencontra. Il nous laisse un portrait d'elle en femme savante et généreuse :

> Bien ose dire que, de son temps, ni de beaucoup d'avant, ne s'est trouvé de plus triomphante princesse, car elle était belle, bonne, douce et courtoise à toutes gens. Elle parlait l'espagnol, le grec, l'italien, le français, quelque peu de très bon latin, et composait en toutes ces langues[181]

Femme cultivée et polyglotte. Lucrèce semble n'être pourvue d'aucuns défauts. Bayard ce célèbre chevalier nous donne l'image d'une véritable princesse. Elle inspira l'amour à plus d'un poète, mais aussi à plus d'un homme de guerre. On compte au nombre de ses

[181] BAYARD, Histoire du gentil seigneur de Bayard, composée par le Loyal Serviteur, parue pour la première fois en 1527, Paris, J. ROMAN, 1878.

admirateurs Bayard mais aussi Gaston de Foix, duc de Nemours fils de Marie d'Orléans sœur du roi Louis XII et le capitaine de Fondraille. Que ce soit des poètes ou des hommes d'armes, il semble que Lucrèce éveille chez les hommes des sentiments d'amour. En vraie princesse de la Renaissance, elle savait être élégante et possédait des talents de danseuse, elle avait aussi une collection d'ouvrages anciens, que son père lui avait donné avant son départ ; On y trouve des livres d'Alde Manuce, l'imprimeur vénitien le plus réputé d'Italie. Ces livres sont de grande valeur, manuscrits et incunables, reliés en velours rouge, aux coins et aux fermoirs en or ou en argent. On peut y voir les goûts de Lucrèce, elle lisait particulièrement des livres religieux et ce, en plusieurs langues. Funck-Brentano nous donne le catalogue de ses lectures coutumières:

-Un bréviaire,

-Les psaumes suivis de prières diverses, petit volume relié en argent,

-Une Vie du Christ en espagnol, un manuscrit à miniatures intitulé « De coppelle alla spagnola » , recueil de couplets à l'espagnol.

-Un recueil imprimé des lettres de Sainte Catherine de Sienne,

-Les Evangiles et les Epitres des apôtres.

-Un traité de questions religieuses en valencien,

-Un recueil de chansons espagnoles contenant les proverbes de Domenico Lopez.

-Un incunable, *L'Aquila volante*, livre de l'humaniste Leonardo Bruni, surnommé l'Arétin (1370-1444), il en existe très peu d'exemplaires. Il a été l'un des premiers à étudier la littérature grecque et a impulsé la traduction des grands auteurs antiques : Aristote, Platon, Demosthène.

-Un livre de chroniques en italien,

-Le *Miroir de la foi*[182] en italien,

[182] Le Miroir de la foi est écrit vers 1140. C'est l'époque où S. Bernard et les premiers cisterciens se font les chantres de l'amour de Dieu et renouvellent la théologie mystique, tandis que les hardiesses intellectuelles de Pierre Abélard semblent ébranler les bases traditionnelles de la foi. Guillaume de Saint-Thierry, ami de S. Bernard, lui-même penseur et mystique, devenu, d'abbé bénédictin, moine cistercien de Signy, entend rassurer les croyants simples et fervents en mettant en vive lumière le caractère, l'objet, le chemin de la foi, inséparable de la charité. Son Miroir de la foi est un des premiers ouvrages qui tentent la synthèse des éléments

-Un Dante imprimé, avec des commentaires,

-Un Pétrarque en manuscrit sur parchemin,

-La *Légende de la Vierge*[183],

-Un traité de philosophie en italien

-Un traité du bonheur.

Ce catalogue nous permet non seulement de connaitre les goûts de Lucrèce mais comme les vêtements il nous permet de voir les valeurs que devaient véhiculer une femme de la Renaissance. Lucrèce était une femme lettrée, ses livres vont des grands courants de pensée humaniste aux livres de religion. Lucrèce est donc une femme bien ancrée dans son temps. On ne peut s'empêcher de remarquer qu'il y a beaucoup de livres en espagnols. Bien que Lucrèce n'y soit jamais allée, son père l'a élevée dans cette langue et avec des valeurs espagnoles, valenciennes même pourrait on dire. Ainsi on note la présence du livre de La légende de La Vierge qui n'est autre que le Vierge noire de Montserrat, sainte patronne de la catalogne. De tous temps les espagnols ont voués un culte très grand à la Vierge, on retrouve les racines hispaniques de Lucrèce dans ses lectures. Bien qu'elle ne soit jamais allée en Espagne, son père lui avait enseigné le castillan et le catalan. Cette hispanité de Lucrèce apparait à la cour de Ferrare comme un avantage. Lucrèce est donc une parfaite princesse de la Renaissance, mais une princesse doit aussi honorer son époux. Ce que Lucrèce a fait sachant rester modeste et remplir son devoir d'épouse.

constitutifs de l'acte de foi: la grâce et la liberté, l'intelligence et la volonté. Si la raison garde tous ses droits, "l'amour lui-même est connaissance".

[183] Il s'agit ici de la légende de la Vierge noire. C'est une légende espagnole. En 880 des bergers furent attirés pas une lumière qui indiquait une grotte. Ils allèrent dans la grotte, qui se trouve dans la montagne de Montserrat, en catalogne et ils y trouvèrent une image de la Vierge. On édifia alors au XIIème siècle un monastère en hommage à la Vierge qui était de couleur noire et que l'on appela la «moreneta», c'est-à-dire la petite noire.

### c) Une épouse modèle

Elle donna quatre enfants à Alphonse D'Este et mourut enceinte du cinquième. Elle avait alors 39 ans. Lorsque Jules II attaque Ferrare Lucrèce se charge de pourvoir aux besoins de la population et elle aide son mari. Elle accueille très dignement les Français comme le fait remarquer Bayard :

> Sur toutes personnes la bonne duchesse, qui était une perle en ce monde, fit aux français un singulier accueil et tous les jours leur faisait faire banquets et festins à la mode d'Italie, tant beaux que merveilles. […] et rien n'est si certain que combien son mari fût sage et hardi prince, ladite dame par sa bonne grâce a été cause de lui avoir fait de bons et loyaux services[184]

Sa mort chagrine toute la population ainsi qu'Alphonse qui nous dit :

> Il a plu à Notre Seigneur de rappeler à lui, à cette heure l'âme de ma très chère épouse […] Et ce n'est pas sans répandre des larmes que je trace ces mots, tant il est cruel de me voir privé d'une compagne si chère et si douce, car elle l'était pour moi par l'excellence de son comportement et le tendre amour qui existait entre nous.

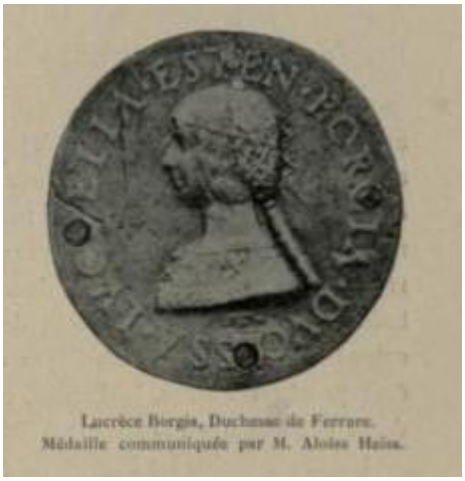
Bien loin de toutes les rumeurs romaines, Lucrèce a sur se faire aimer de son mari. L'image que l'on a d'elle a Ferrare est totalement différente de celle de Rome. Cela participe certainement de la volonté de Lucrèce de se mettre en avant, en s'entourant d'une cour prestigieuse et en donnant d'elle l'image non pas d'une femme aux mœurs dissolus mais celle d'une femme lettrée cultivée, douce et gaie qui fut une épouse irréprochable. Nous avons des descriptions de Lucrèce, mais a-t-on des images d'elle ? Etant entourée d'artistes il semble logique qu'elle se soit faite représenter. Mais là encore, le mystère Borgia subsiste. Nous n'avons que très peu de représentations authentiques de Lucrèce. Il y a deux médailles et récemment un tout nouveau portrait vient d'être découvert à Sydney et il pourrait s'agir d'un véritable portrait. Des copies d'une illustration du livre de Paolo Giovio, pourraient aussi représenter Lucrèce Borgia. Enfin à la National Gallery de Londres, un tableau de Bartolomeo Veneto, peintre à la cour de Ferrare en 1510, présente quelques similitudes avec les copies du livre de Paolo Giovio, il pourrait donc s'agir de Lucrèce.

[184] BAYARD, Histoire du gentil seigneur de Bayard, composée par le Loyal Serviteur, parue pour la première fois en 1527, Paris, J. ROMAN, 1878.

## *III) Lucrèce Borgia : une femme fatale ? Quelle sont les représentations que l'on a d'elle ?*

### a) Les médailles

Il y a deux médailles qui représentent Lucrèce. Les deux datent de l'époque où Lucrèce est à Ferrare. Ce sont les seuls documents iconographiques dont on est sûr qu'ils représentent bien Lucrèce Borgia, ces médailles constituent : « La base fixe et unique de toute la discussion[185] ». La première médaille est celle de « Lucrèce aux cheveux épars » et la deuxième est dite médaille « à la résille ». Elles auraient été gravées par Filippino Lippi. Nous sommes certains qu'il s'agit bien là de portraits de Lucrèce Borgia car son nom est gravé sur les médailles. La date de réalisation ne nous est pas connue pour la médaille à la résille, mais on sait qu'elle est de l'époque de Ferrare car c'est inscrit dessus : Duchesse de Ferrare ». En revanche celle dite aux cheveux épars est en général datée de 1502 pour le moulage sur cire et on pense qu'elle a été gravée en 1505.



Lucrèce Borgia, Duchesse de Ferrare.
Médaille communiquée par M. Alois Heiss.

[185] YRIARTE Charles, *Autour des Borgia : les monuments-les portraits Alexandre VI- César-Lucrèce, l'Epée de César- l'œuvre d'Hercule de Fideli, les appartements Borgia au Vatican ; études d'histoire et d'art*, éd. Georges Baranger, 1891, 220 pages, p. 187.



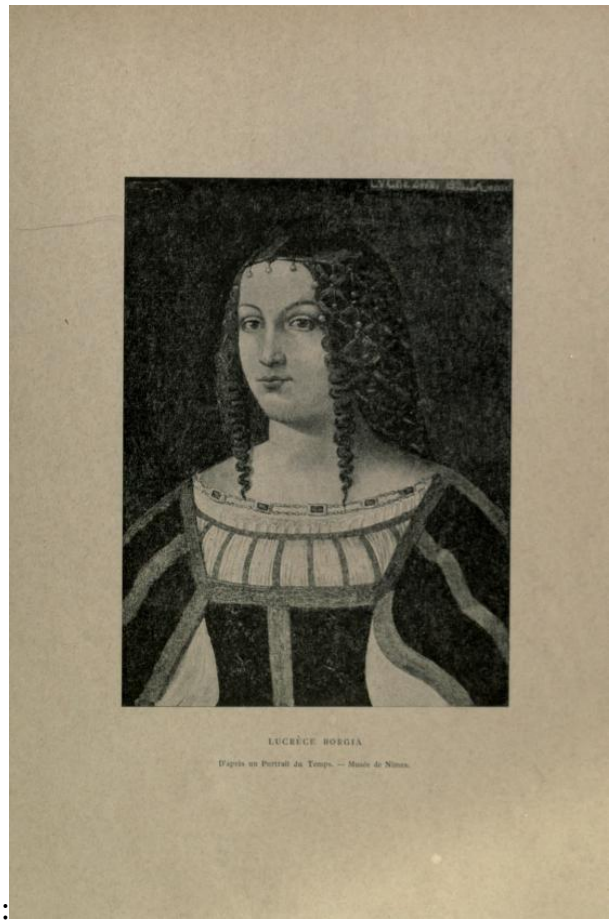
Médaille de Lucrèce Borgia, communiquée par M. Aloïss Heiss.



Revers de la Médaille de Lucrèce dite « à l'Amour captif ».

Cette deuxième médaille dite de Lucrèce aux cheveux épars, représente au revers, un petit amour aux ailes brisées. Il y a derrière lui, un arbre, un laurier très précisément, l'emblème de la famille d'Este. Peut-être que cette médaille montre la volonté de Lucrèce de se conduire en épouse modèle. Le temps des amours est fini, Alphonse de Bisceglie, son mari bien aimé est mort. Désormais elle est attachée à la famille d'Este, non par amour mais par devoir. A partir des médailles, on peut essayer de trouver une ressemblance avec d'autres tableaux de

l'époque. On trouve ainsi un tableau de mauvaise qualité, sans doute une copie datant de 1500 :




**b) Le portrait de Sydney**

Il n'y a aucun tableau, tout comme pour César où l'on soit sûr que le modèle représenté est bien Lucrèce Borgia. Il semble incroyable, presque impossible que Lucrèce Borgia entourée d'artistes, ne se soit pas faite représenter par l'un deux. Et pourtant nous ne trouvons pas un seul tableau authentique d'elle. Beaucoup de tableaux ont fait l'objet d'une étude, dans beaucoup on pensait voir Lucrèce Borgia mais toutes ces suppositions se sont révélées fausses, la date ne concordant pas ou les traits étant trop différents de ceux que l'on peut apercevoir sur la médaille. Tout récemment cependant un tableau de la National Gallery de Melbourne a été identifié comme étant un portrait authentique de Lucrèce Borgia. Ici encore le doute subsiste mais des éléments font penser qu'il pourrait bien s'agir de la duchesse de Ferrare. Ce tableau acheté en 1965 pour 8000 livres par la National Gallery de Melbourne a longtemps été un mystère pour les historiens. On le considérait comme étant l'œuvre d'un artiste d'Emilie Romagne, datant du début du XVIème siècle et on y voyait représenter un jeune homme. En fait de jeune homme il s'agirait plutôt d'une jeune femme et pas n'importe laquelle. Le conservateur du musée Carl Villis affirme que: "Generations of art

historians have attempted to identify portraits of Lucrezia Borgia, but this appears to be the only one which contains direct personal references to this intriguing historical figure. The only reliable likeness of her features we have is on a portrait medal in bronze made in 1502. The facial profile on the medal bears a striking resemblance to our portrait."[186]Il s'agirait de Lucrèce Borgia. Le tableau serait l'oeuvre du peintre Giovani di Niccolo de Luteri plus connu sous le nom de Dosso Dossi, né en 1489 à Mantoue, mort en 1542 à Ferrare. Peintre à la cour de Ferrare en 1514, il est très probable qu'il ait peint un tableau de Lucrèce. Yriarte dans un article de la Gazette des beaux-arts, paru en 1884, déclarait que « Dosso Dossi est celui qu'on peut regarder (avec beaucoup plus de vraisemblance que Titien) comme le portraitiste probable de Lucrèce[187]. »

Sur ce tableau on voit une jeune femme, derrière elle se trouve des buissons de myrthe, fleur qui symbolise la déesse Vénus. L'inscription en latin au premier plan signifie « plus brillante est la vertu qui règne dans ce beau corps », un vers tiré de l'Énéide de Virgile qui correspondrait bien à l'élégance, la bonté, l'amour des arts et la ferveur religieuse de Lucrèce selon les poètes du temps. Quant à la dague tenue par le personnage, dont on ne distingue que le pommeau, elle renverrait à la Lucrèce antique, parangon de vertu.

Aurait-on enfin sous les yeux le véritable portrait de Lucrèce Borgia. On retrouve en effet, les yeux « blancs » que nous décrivait Cagnolo mais aussi la blancheur de la peau et les cheveux blonds de Lucrèce.

Mais la ressemblance avec la copie d'un portrait original de Lucrèce n'est pas convaincante. L'image de Lucrèce Borgia reste donc floue. Ce qui est certain c'est que l'image qu'elle avait à Ferrare et à Rome n'est pas la même. A Rome, on la soupçonne, le soupçon peut être pire que la culpabilité en soi. On ne lui laisse pas le bénéfice du doute, les bruits circulent qu'elle offre ses faveurs à son père et à son frère. Cependant on voit que les historiens du XIXème siècle se sont attachés à réhabiliter une mémoire qui n'était pas si entachée, car en effet à Rome déjà il se trouve des chroniqueurs et des témoignages qui ne condamnent pas Lucrèce Borgia et lui reconnaissent des qualités. La proximité de César et d'Alexandre VI nuit à sa réputation mais déjà on nous dit qu'elle ne peut rien contre eux et

[186] Art Museum Journal : « Des générations d'historiens ont essayé d'identifier des portraits de Lucrèce Borgia, mais celui-ci apparait comme étant le seul qui contient des liens directs avec cette intrigante figure historique. Le seul portrait digne de foi que nous ayons jusqu'à présent est une médaille de bronze datant de 1502. Le portrait que nous avons présente des ressemblances frappantes avec le profil de la médaille. »

[187] Gazette des beaux arts, Paris, 1884, T. 30, période 2, Charles Yriarte : Les portraits de Lucrèce Borgia, à propos d'un tableau récemment découvert, p. 214.

qu'elle se bat pour sauver ce qui peut l'être. A Ferrare son image est plus que simplement positive elle est élogieuse. Cela doit tenir aussi du fait qu'à Rome ce sont les chroniqueurs hostiles aux Borgia bien souvent qui nous donnent son image tandis qu'à Ferrare ce sont des poètes, des lettrés qui ont plutôt intérêt à encenser leur protectrice qui nous donnent son image. A Ferrare Lucrèce montre qu'elle est une parfaite princesse de la Renaissance maitrisant les arts de la danse et du chant, esprit cultivé sans être brillant, elle est aussi une bonne épouse. C'est cette image de princesse de la Renaissance que Lucrèce a voulu transmettre à ses contemporains. Malheureusement, on ne retient souvent que les actions scandaleuses d'une personne et les rumeurs incestueuses sont restées dans l'histoire alors que les vrais témoignages de la vertu de Lucrèce ont vite été oubliés.



Dosso Dossi (Peintre italien. 1489-1541/42**),** Lucrèce Borgia, Duchesse de Ferrare (ca. 1518). Huile sur bois, 74.5 x 57.2 cm (29.3 x 22.5 in.). National Gallery of Victoria, Melbourne.

# Conclusion

L'image des Borgia est négative au XVème, XVIème siècle, surtout pour Alexandre VI et César Borgia. A Alexandre VI on a reproché d'avoir éclipsé toutes les grandes familles romaines, d'avoir totalement confondu ses intérêts et ceux de l'Eglise, d'avoir mené une politique temporelle. Certains reproches sont justifiés, d'autres moins. On l'a accusé de simonie, mais il n'est pas le premier. On l'a accusé de népotisme, mais il n'est pas le premier. On lui a reproché son avidité, son ambition, oui, mais là non plus, il n'est pas le premier, ni le dernier. Jules II, qui lui vouait une haine sans bornes a pourtant continué sa politique de reconquêtes des Etats pontificaux après sa mort, non pas pour le bien de l'Eglise mais parce qu'il voulait : « se donner le nom de libérateur des barbares[188] », c'est-à-dire qu'il comptait chasser les Français de la péninsule. Il a persécuté Ferrare, c'était un pape guerrier, très engagé dans la politique temporelle. Quelle est la différence entre lui et Alexandre VI ? Alexandre VI avait le pouvoir et il en a profité pour essayer de construire une dynastie, poussant le népotisme à l'extrême. Quand à la débauche, ce n'est pas le premier pape à avoir une maîtresse, ni à reconnaitre ses enfants, mais il le fait au vu et au su de tous, les plaçant au rang de prince et princesse, ne se souciant pas de l'opinion publique. Une mauvaise image d'Alexandre VI domine au XVIème siècle. C'est un pape scandaleux, on le voit comme un odieux parvenu, à la vie dissolue qui profite du pouvoir et des biens de l'Eglise pour se constituer un royaume et qui met ses enfants au service de ses ambitions. De plus il emploie tous les moyens pour s'emparer de ce qu'il veut, même les plus immoraux, empoisonnant adversaires comme amis. Mais ne peut-on voir dans toutes ces critiques une part de jalousie ? Une haine est vouée aux Borgia qui se permettaient d'agir de manière insolente, concentrant le pouvoir entre leurs mains et rabaissant tous les autres.

César Borgia a une réputation aussi sulfureuse que celle de son père. Les gens ont peur de lui, le craignent « Tout le monde à Rome a peur de lui et craint d'être le prochain sur sa liste[189] ». Il commet un fratricide pour se tracer une route vers la gloire. Il fait de son nom un emblème et y voit le présage d'une grande destinée. On lui reproche sa vie dissolue mais surtout sa cruauté, sa froideur calculatrice. Pourtant d'autres avant lui avaient été cruels et d'autres après lui le sont. Hippolyte d'Este tend un piège à son frère Jules et lui fait crever les yeux. Quelle

[188] F. GUICHARDIN, *Histoire de l'Italie,* traduit par Jean-Louis FOURNEL et Jean-Claude ZANCARINI, Paris, 1996, T.1 1492-1513, 887pages, p. 651.
[189] ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori Veneti,* Firenze, 1840, série 2, tome III, p. 13 .

est la différence de cruauté entre César et Hippolyte ? César ne laisse aucune chance de survie à ses adversaires. Il tue par nécessité pour ses projets politiques. Les personnes qu'il tue ne sont pas forcément ses ennemis. Il transgresse les règles politiques qui régissaient la société de la Renaissance. Dans la politique au XVème siècle en Italie, on attaque et on livre bataille dans un but précis, soit pour se venger soit pour conquérir un territoire. On tue des gens dans la bataille, d'autres sont faits prisonniers. Il y a le vainqueur et les perdants. César ne laisse jamais en vie les perdants, car ils pourraient vouloir se venger. Et il ne tue pas uniquement lors des batailles mais aussi de manière sournoise pour s'emparer des biens d'autrui qui vont lui être utiles dans ses conquêtes. Il bouleverse les codes de l'époque, il anticipe tout, ce qui amène Machiavel à le considérer comme le prince idéal. Il agit de concert avec son père. On voit en César l'incarnation du mal, il est poussé par son ambition et son avidité et il ne laisse personne en travers de son chemin même les innocents ne sont pas épargnés, il n'a aucune pitié. Voilà l'image que l'on a de lui au XVIème siècle. On dit de lui qu'il est beau et qu'il s'habille avec élégance. Nous n'avons presque pas de représentations de lui. Il est donc facile de se laisser emporter par son imagination. Par sa manière de se vêtir et par l'épée qu'il s'était fait forger, on peut dire que César voulait donner de lui l'image d'un prince, d'un grand conquérant, aussi grand que Jules César. On accusa enfin Alexandre VI et César d'entretenir des rapports incestueux avec Lucrèce Borgia.

L'image de Lucrèce Borgia est plus contrastée que celle de son père et de son frère.

On remarque que deux images ont circulées au XVIème siècle. Une première image d'elle quand elle est à Rome et une deuxième image bien différente lorsqu'elle est à Ferrare. Lorsqu'elle est à Rome, les chroniqueurs donnent d'elle une image de débauchée, on la soupçonne d'être complice des meurtres qui se trament au Vatican. Accusée de coucher avec son père et avec son frère, d'être une femme de petite vertu, son image change quand elle part pour Ferrare où elle contracte mariage avec Alphonse d'Este. A Ferrare elle renvoie l'image d'une princesse de la Renaissance, cultivée, élégante, digne épouse. Elle est louée pour ses vertus et sa beauté « Belle, plus belle qu'Agénor », nous dit Bembo. De tout temps on s'accorde à lui trouver grâce et beauté. Ses longs cheveux blonds sont devenus légendaires. A Rome, ce sont les chroniqueurs et ambassadeurs qui se font l'écho de sa conduite. Burchard particulièrement nous révèle des faits peu glorieux, notamment le fameux banquet des 50 courtisanes, où des marques de virilité furent administrées à des courtisanes publiquement, celui qui avait administré le plus de marques de virilité gagnait un prix. Elle aurait assisté à ce fameux banquet organisé par son frère, son père était présent aussi. C'est son premier mari qui

répand la rumeur d'inceste. Vengeance, d'un mari bafoué, écarté par le pape, ou vérité ? A Ferrare elle se construit une nouvelle image, s'entourant d'une brillante cour d'humanistes qui chantent ses louanges. Deux images de Lucrèce circulent donc au XVIème siècle. Une plutôt positive, une plutôt négative. Dès qu'elle ne se trouve plus dans l'entourage de son père et de son frère, les critiques négatives cessent. Doit-on en conclure que c'est la haine à l'égard des Borgia qui a attiré sur Lucrèce une mauvaise réputation. Fille d'un tel individu, qui plus est pape, elle ne pouvait qu'être de mauvaise vie !?

Les Borgia sont décriés par leurs contemporains. Une lettre pamphlétaire, la lettre à Savelli réunit toutes les critiques, tous les vices qu'on leur prêtait. Bien sûr, il y a eu de l'exagération, néanmoins cette lettre donne une très bonne idée de l'image négative des Borgia au XVIème siècle et nous permet de dire que la légende noire commence bien à leur époque. Lucrèce est mieux perçue que ses parents mais la deuxième partie de sa vie, pourtant si riche en louanges ne suffit pas à effacer les suspicions qui pesaient sur elle du temps de Rome.

Pourquoi encore aujourd'hui les Borgia passionnent-ils ? Les mystères de l'histoire fascinent. Il suffit de voir combien d'ouvrages, de films, d'œuvres ont vu le jour sur Jack l'éventreur par exemple. Le mystère et le crime sont deux éléments détonnant qui attisent la curiosité. Quels mystères ne sont pas résolus pour les Borgia ? Il y a tout d'abord le mystère de leur image. On ne trouve que très peu de tableaux, de représentations de Lucrèce et de César. De tels personnages dont on parle tant dans les chroniques du temps et il est impossible de mettre un nom sur un visage ! L'image des Borgia au XVIème siècle est celle d'un pape sulfureux, qui vit dans le luxe organise des orgies, commandite des crimes, couche avec sa fille, mène une politique de conquêtes et d'alliances diverses avec son fils. Pouvoir, crimes, passions. Un autre mystère subsiste, celui du poison. Si on peut dire que la légende noire de César Borgia et Alexandre VI existait déjà au XVIème siècle, celle de Lucrèce se développe véritablement ou XIXème siècle en grande partie à cause du roman éponyme de Victor Hugo. Il la présente comme une femme fatale se servant du poison pour tuer. Les Borgia ont en effet utilisés un poison connu sous le nom de cantarelle ou cantarella. L'unique source qui cite ce poison est Paolo Giovio : « Baptiste Orsini fut assassiné au château Saint-Ange par le pape Alexandre VI, au moyen du poison cantarelle[190] ». Nulle part il n'est fait mention de Lucrèce Borgia

[190] GIOVIO Paolo, La prima parte dell'istorie del suo tempo di Monsignore Paolo Giovio Da Como, Vescova di Nocera, vol.2, Venetia, 1555-60, en collaboration avec Domenichi Lodovico.

dans ces affaires de poison. Elle est déjà à Ferrare quand ces scandales éclatent, en 1503. La cantarella a suscité un énorme intérêt par la suite. Des recettes plus diaboliques les unes que les autres furent inventées. De nos jours, il est rare de trouver un dictionnaire contenant le mot cantarelle, mais au XIXème siècle, on le trouve sans problèmes. Dans le Larousse encyclopédique du XIXème siècle, voilà ce qu'on peut lire : « Poison très actif, qui était fabriqué, disait-on avec de la bave de cochon hydrophobe ». Cette définition ressemble à celle donnée par Voltaire dans son dictionnaire philosophique : « La cantarella, dont on prétend que le pape Alexandre VI et son bâtard le duc Borgia faisaient un grand usage, était dit-on, la bave d'un cochon enragé en le suspendant par les pieds la tête en bas et en le battant longtemps jusqu'à la mort. C'était un poison aussi prompt et violent que celui de la vipère. ». Il est intéressant de noter que Voltaire ne fait absolument pas mention de Lucrèce. Peut-être doit-on attribuer cet intérêt nouveau pour Lucrèce au XIXème siècle au fait que c'est une femme. Au XIXème siècle, on commence à s'intéresser aux grandes femmes qui ont marqués l'histoire. Dans son zèle Victor Hugo a voulu voir en elle une empoisonneuse. D'après Flandin, scientifique français du XIXème siècle, docteur en médecine à l'Université de Paris, qui rédige son *Traité des Poisons* en 1853, la cantarelle n'est en réalité rien d'autre qu'un mélange arsénieux. Ce mélange peut produire des accès de fièvre intermittente et se manifeste sous deux formes, soit gastro-intestinale, soit cérébrospinale. Toute une légende s'est développée autour de ce poison.

Si au XVIème siècle, il existait déjà bel et bien une image négative des Borgia, celle-ci s'intensifie au XIXème siècle avec les artistes qui se sont emparés du sujet et leur ont donnés une image encore plus scandaleuse. Depuis le XIXème siècle, la légende s'est amplifiée, soit en mieux, soit en pire. Lord Byron, en 1816, visite la bibliothèque Ambrosienne de Milan et découvre les lettres d'amour que Lucrèce Borgia et Pietro Bembo s'échangèrent, mais aussi une mèche de cheveux que Lucrèce avait donné à Bembo : « Je suis resté cloué dessus et sur une boucle de cheveux de la dame, les plus charmants, les plus beaux que l'on puisse imaginer : je n'en ai jamais vu de plus admirables. »[191]. Buffalo Bill quant à lui avait appelé son revolver Lucrèce Borgia !

[191] Mémoires de Lord Byron, publiée par Thomas Moore, traduit de l'anglais par Madame Louise Siv.-Belloc, Bruxelles, 1831, tome III, 275 pages, p. 73.

# Annexes

## 1. La lettre à Savelli[192]

« Au Magnifique seigneur Silvio Savelli, à la Cour du roi des Romains »

« Magnifique seigneur Silvio, salut.

Nous avons appris par des lettres d'amis que tu t'es vu proscrire perfidement et que tes biens ont été livrés au pillage, sur quoi tu as quitté Rome, fuyant la fureur, la rage de ces brigands. Comme de juste nous avons pris part à tes peines ; mais dans ton malheur, nous avons eu la joie de te savoir en Allemagne, sain et sauf, et bien accueilli par l'Empereur. Depuis lors, il nous est revenu que, sur des lettres de recommandation et les instances d'autrui, tu agissais auprès de l'Empereur dans la vue d'entrer en possession de ce dont tu as été dépouillé, d'où notre grand étonnement de voir ta prudence coutumière choir en telle crédulité, voire légèreté, s'il est permis de parler franchement.

Tu espérais donc que cet homme (Alexandre VI), traître au genre humain, de qui la vie, souillée de stupres et de rapines, s'est passée à tromper et à décevoir, pourrait être amené à quelque équité, par d'autres voies que crainte et contraintes ?

Tu te trompes, cher ami, et grandement, si tu crois pouvoir jamais parvenir à un accord paisible avec cette tête monstrueuse. Banni et proscrit par lui, sans autre cause que sa cupidité et sa perfidie, tu es engagé contre lui en une guerre sans fin et qui ne peut se résoudre qu'en une haine éternelle. Prends un autre chemin : découvre aux médecins compétents les plaies publiques de cette peste romaine ; mets sous les yeux de l'Empereur et des autres princes de l'Empire germanique les calamités que cette bête infâme a multipliées pour le malheur de la communauté chrétienne ; expose les crimes détestables commis au mépris de Dieu et au grand dam de la religion, crimes si atroces, si affreux, qu'ils défieraient l'esprit le plus disert d'en réaliser la description. Voilà ce qu'il conviendrait d'exposer devant tous les princes réunis en assemblée publique, de répandre à nombreux exemplaires et qui passeraient par toutes les mains. Est-on encore en droit de se plaindre de ce que Mahomet, cet antique ennemi de la

[192] Publiée dans le journal de Burchard, p. 391.

religion chrétienne, ait éloigné d'elle des multitudes innombrables, quand ce nouveau Mahomet les surpasse et de beaucoup par la malpropreté des ses crimes, après avoir empesté des pires maladies ce qui reste de foi et de religion ? Sont-ils venus ces temps de l'Antéchrist que les prophètes ont si souvent prédits ? Est-il possible qu'on n'en imagine jamais un qui soit plus ouvertement ennemi de Dieu, oppresseur de la foi chrétienne, perturbateur de la religion ?

Au désir des Anciens Pères de l'Eglise, les bénéfices et dignités ecclésiastiques avaient coutume d'être répartis, par équité et pour le bien des âmes, entre les hommes les plus éminents. Voici qu'ils sont vendus ouvertement et attribués à ceux qui, aux enchères publiques, en offre le plus d'argent. Les poches garnies d'or on s'en va au Vatican y faire achat des mystères de la foi. Là vous êtes amené en présence de l'évêque de Modène, titulaire du ministère des crimes ; il tient comptoir des bénéfices au profit de l'avarice pontificale. Questeur officiel qui aboie aux trousses de chacun, tel Cerbère au seuil des enfers. Sans pudeur, il soupèse l'un et l'autre et flaire sur vous ce que vous apportez. Seuls riches et fortunés trouvent accueil ; les bonnes gens sont chassés à cris et injures ; car sous les mains pontificales tout aujourd'hui est vénal : dignités, honneurs, unions conjugales, divorces, répudiations et le reste. Ce que nos parents n'ont jamais vu, ce que la tradition chrétienne n'a jamais admis se pratique officiellement, en sorte que c'est comme une nouvelle secte et de nouveaux dogmes qui se répandent parmi les nations au mépris de Jésus Christ. Il n'est crime ou vice qui ne s'épanouisse librement dans la demeure du pontife. L'improbité des Scytes, la mauvaise foi punique, la cruauté et la barbarie des Caïus et des Nérons en pâlissent. Meurtres rapines, débauche, inceste, le tableau à peindre serait d'une étendue infinie.

On a vu meurtri des plus cruelles blesssures et, pour ainsi dire, deux fois assassiné le très noble Alphonse d'Aragon, le si jeune gendre du pontife, et l'un de ses chambellans, Perotto, égorgé sur le sein même du pape ; par quoi les pénates sacrés du Vatican, jadis si vénérés, se sont vus souillés de sang et les familiers de la Cour pontificale, frappés de terreur, réduits à s'enfuir.

Il serait long d'énumérer ceux qui, de la sorte, ont été égorgés, ou blessés, ou jetés vivants dans le Tibre, ou rongés par le poison ; le nombre en est infini. Il croît de jour en jour. Les plus éminents eux-mêmes par l'autorité ou le mérite ne sont pas épargnés. Aussi n'est-il personne à Rome, fût-on de condition privée, qui ne craigne pour sa vie et celle des siens.

Qui ne s'effarerait à conter la monstrueuse luxure qui s'étale au Vatican, ouvertement, au mépris de Dieu et de toute pudeur humaine ? Que de stupres, d'incestes, d'ordures, par les

enfants du pape, fils et fille ; des troupeaux de courtisanes, des bandes de marloupiats dans le palais de Saint Pierre ! il n'est maison de débauche, il n'est lupanar qui ne soit plus décent. Au premier jour de novembre, fête de tous les saints, cinquante femmes publiques invitées à un banquet au palais pontifical y donnèrent le spectacle le plus répugnant ; et pour corser le scandale, les jours suivants, en public, sous les yeux du Souverain Pontife et de ses enfants , on eut le spectacle d'une jument, qui mit en fureur vénérienne des étalons lâchés sur elle/

A quels procédés ne recourt-il pas pour extorquer aux peuples de la Chrétienté l'or nécessaire au luxe de ses enfants pontificaux ! On a oublié un projet de guerre contre les Turcs, prétexte aux indulgences vendues publiquement dans toutes les églises du globe, afin que le pape eût des ressources proportionnées à ses appétits, afin que sa fille fût couverte de bijoux et d'or, entraînant les tributs versés à l'Eglise en sa pompe dotale, et cette chevauchée vers son mari d'une splendeur jusqu'à ce jour inconnue. De là aussi la guerre faite aux cités antiques et à leur légitimes seigneurs ; l'expulsion hors de leur patrimoines de ceux qui les occupaient depuis des générations ; l'exil de la plus pure noblesse romaine ; de là ce brigandage sur les barons séculaires du Latium, dépouillés de leurs biens et de leurs domaines, afin que de ce butin, les fils et petit fils du Souverain Pontife, nés d'un commerce incestueux vagissant en leur berceaux, se trouvent pourvus de couronnes et de richesses.

A tous les yeux apparaissent aujourd'hui les ruines de la Flaminie, la désolation d'Imola et du Frioul. Faenza, Rimini, Pesaro ont été forcés et pillés ; leurs seigneurs en ont été chassés. Le pape a démembré du domaine de l'Eglise les cités et territoire de Césène, Fano, Bertinoro, afin que le fils, à l'instar du père, pût brigander plus amplement, plus aisément ; tandis que ce même fils, en vues des plus hautes, portait la guerre dans Camerino et dans Urbin afin de demeurer seul maître des Romagnes sous le plaisir pontifical, et finalement, dans l'affliction générale, tirer à lui tous les droits des Etats de l'Eglise. Aussi bien les citadelles les plus résistantes et les plus fortes de l'Etat romain ne sont-elles pas déjà en son pouvoir ? Spolète, Civitavecchia, Veïes, Terracine, le môle d'Adrien où il a mis garnison. Enfin la puissance de César Borgia n'est-elle pas venue à ce point que rien ne se fait plus que par ses ordres et à son plaisir ? Mais il est loin de se conduire en protecteur et en chef de cet empire qu'il s'est crée. Il s'y comporte en ennemi déclaré qui pille et dilapide tout, en quoi le père se reconnaît en son fils ; en quoi par cette similitude, le fils lui est plus cher : pernicieux et cruels tous deux au point qu'on ne saurait dire lequel des deux est le plus exécrable.

L'an passé quand César se rendit en Flaminie avec son armée, il traversa les Etats de l'Eglise en ennemi dévastateur ; enfin après avoir pillé et mis à sac plusieurs villes, il arriva à

Faenza. Il avait ravagé l'Ombrie et une partie de la Marche d'Ancône, toute la Flaminie ; puis il lui parut équitable s'agir au retour comme il l'avait fait à l'aller. Ainsi l'armée fut menée à Piombino et de là à Florence. Ici, les esprits ayant été tranquillisés par de belles paroles et les Florentins étant sans crainte, franchise et liberté de piller furent décrétées pour quelques jours, liberté à chacun de piller et voler à plaisir. Aussi la soldatesque, aux ordres d'un aussi bon capitaine, s'en donna-t-elle à cœur joie ; rapines, viols, meurtres, incendies. Au point que l'épidémie en gagna jusqu'aux peuples des sujets de l'Eglise : Todi, Viterbe, Reta et Tibur, villes de choix, ayant prétexte à se battre et à se piller les unes les autres, se mirent à faire la guerre. Les partisans de César, subornés par un tel chef, entraînés par l'appât du crime et par la licence de l'époque, tombèrent sur leurs adversaires, remplirent tout de fer et de sang, tuant, mutilant nombre de leurs concitoyens. Une femme accouchait-elle d'un fils : l'enfant voyait quand et quand la clarté du jour et les ténèbres de la mort.

Cependant le bon Pontife, tout à ses amours, ramassait de toutes parts pierreries et bijoux pour parer sa fille sur la route nuptiale d'un luxe inouï- Une fille liée à lui par un forfait immonde.

Bien loin d'entraver ou de punir de tels crimes, Alexandre VI les encourage publiquement, il les stimule : les bannis, les adversaires, ceux qui sont attachés au parti de l'Empereur et de l'Empire germanique (les gibelins), voient leurs biens injustement confisqués, mis à l'encan. La propriété de leurs domaines est confirmée aux fils incestueux et aux petit fils du Pontife.

Les cardinaux se taisent, en admettant qu'il s'en trouve parmi eux pénétrés de meilleurs sentiments ; car les plus puissants du Sacré Collège étant, qui banni, qui opprimé, ce qui reste de bien pensants n'osent ouvrir la bouche ; les autres, intronisés criminellement, ignominieusement, cherchent à garantir par leur courtisanerie une dignité acquise à prix d'or ou par de mauvaises actions : ils sont les adulateurs du Pontife, les fauteurs de ces désordres. Ils le couvrent d'éloges, ils l'admirent ; mais ils tremblent et craignent surtout son fils, le fratricide qui, de cardinal, s'est fait assassin, et qui, à son plaisir, mène tout au doigt et à l'œil. Celui-ci à la mode des Turcs, emmi des essaims de prostituées, est gardé par des soldats en armes. Sur son ordre et sa décision des gens sont assassinés, blessés, jetés dans le Tibre, empoisonnés : leurs biens, tant en ville que hors des murs, sont mis au pillage. Du père et du fils, la faim ne s'apaise que par le vol, leur soif que par le sang humain. Dans l'appréhension de leurs forfaits, les plus nobles familles ont déjà quitté Rome ; les meilleurs citoyens se

tiennent cachés, et si l'Empereur ne remédie pas promptement à tant de maux, un chacun devra songer à déserter la ville.

Détestable état des affaires, misérable condition des temps ! En quel abîme est tombée l'antique Sainteté des Pontifes ! Quelle dégradation de la justice ! A peine la postérité pourra-t-elle croire que ce flambeau du genre humain ait répandu sur les peuples pareil incendie, cependant que les princes chrétiens semblent préoccuper de propager la foi.

Mais comment ferait-on la guerre aux Turcs et aux Arabes si, au préalable, cet incendie domestique n'était pas éteint ? au temps de Charles VIII, roi de France, les infidèles n'ont-ils pas été invités à débarquer dans la Pouille six mille cavaliers, et comme ils se défiaient du roi Alphonse, par quelles promesses ne s'est-on efforcés de les allécher ?

Est-ce donc pour en arriver là que des princes illustres ont mis leurs efforts et leurs armes à protéger et propager la religion chrétienne, à recouvrer Jérusalem, que tant de martyrs ont versés leur sang, que tant de labeurs et de veilles ont été si durement dépensés pas les saints pasteurs de l'Eglise ? Pour que Rodrigue Borgia, exécrable gouffre et bourbier de tous les vices, en un pontificat criminellement acheté, renverse de fond en comble les lois divines et droits humains.

Que les princes se hâtent au soutien de la religion défaillante, et conduisent au port le navire de Saint Pierre secoué par l'ouragan ! Qu'ils rendent à la ville de Rome justice et tranquillité ! Qu'ils extirpent cette peste née au sein de cet Etat pour sa ruine et le rétablissement dans ses conditions premières, afin que les honnêtes gens puissent y vivre en quiétude et jouir de leurs biens ! Tous ces faits, Silvio, ne sont que trop véritables. Mets les en un discours que tu prononceras de la voix la plus haute et la plus claire dans une réunion de princes, tout au moins en quelque assemblée solennelle ; puis fait-les transcrire en de nombreux exemplaires que tu feras lire à tous les princes et adressera aux rois absents.

Adieu ! Et en agissant comme je te le demande, tu te souviendras que tu es des nôtres et que tu es Romain.

Encore une fois, adieu !

Donné à Tarente, au camp royal, le 15 novembre 1501. »




2. Une fausse bulle d'Alexandre VI

Bulle papale datant de 1507.

Cette bulle est attribuée à Alexandre VI alors qu'il était mort depuis 1503.

Document trouvé dans les archives départementales du Haut-Rhin. Ce document confirme l'abbaye de Murbach dans ses biens.




Avers de la bulle d'Alexandre VI.




A.D.H.R. - 9 G generalia 2/36
extrait

Revers de la bulle d'Alexandre VI.

## Sources


ALBERI, *Relazioni degli ambasciatori Veneti,* Firenze, 1840, série 2, tome III, .

BEMBO Pietro, *la Grande fiamma, lettere 1502-1517,* Archinto, 2002, 144 pages.

BURCHARD Jean, *Dans le secret des Borgia : journal du cérémoniaire du Vatican : 1492-1503/* Johannes Burckard ; trad. Joseph Turmel ; rev. augm. Et présentée par Vito Castiglione Minischetti et Ivan Cloulas, Paris, éd. Tallandier, 2003, 518 pages.

GIOVIO Paolo, *Histoires de Paolo Giovio ; comois ; evesque de nocera ; sur les choses faictes et avenues de son temps en toutes les parties du monde,* traduction du latin au françois par le Signeur du Parq Champenois, à Lion, chez Guillaume Roville, 1552.

GIOVIO Paolo, *La prima parte dell'istorie del suo tempo di Monsignore Paolo Giovio Da Como, Vescova di Nocera,* vol.2, Venetia, 1555-60, en collaboration avec Domenichi Lodovico.

GIOVIO Paolo, *Les hommes illustres*, libro secondo, Basilea, 1567.

GIUSTINIANI, *Dispacci,* Firenze, 1876, 513 pages, T. I et II.

GUICHARDIN Francesco, *Histoire d'Italie*, Paris, Robert Laffont, 1996, T.1 887 pages, T.2 938 pages.

MACHIAVEL Nicolas, *Œuvres complètes,* Gallimard, Paris, 1952, 1639 pages.

MACHIAVEL Nicolas, *Le Prince*, Paris, librairie générale de France, 1983, 303 pages.

PELISSIER Léon, *Documents relatifs au règne de Louis XII et à sa politique en Italie,* Paris, librairie Thorin et Fils, 1896, T.1, 537 pages.

SANUTO Marino, *Diarii di Marino Sanuto,* Venezia, 1879, 1126 pages. Tome I et II.

# Bibliographie


OUVRAGES SPECIALISES :

Famille Borgia :

BRION Marcel, *Les Borgia : Le Pape et le Prince,* Paris, éd.Tallandier, 1979, 328 pages.

CLOULAS Ivan, *Les Borgia,* Paris, éd. Fayard, 1987, 522 pages.

YRIARTE Charles, *Autour des Borgia : les monuments-les portrais Alexandre VI- César-Lucrèce, l'Epée de César- l'œuvre d'Hercule de Fideli, les appartements Borgia au Vatican ; études d'histoire et d'art*, éd. Georges Baranger, 1891, 220 pages.

César Borgia :

CLOULAS Ivan, *César Borgia : fils de pape, prince et aventurier,* Paris, éd. Tallandier, 2005.

FUSERO Clemente, *La vie de César Borgia,* Paris, édition du SUD, 1966, 317 pages.

GALLIER Anatole de, *César Borgia duc de Valentinois et documents inédits sur son séjour en France*, Paris, éd. Alphonse Picard Valence, 1895, .

YRIARTE Charles, *César Borgia : sa vie, sa captivité, sa mort*, d'après de nouveaux documents des dépôts de Romagne, de Simancas et des Navarres, Paris, éd. J. Rothschild, 1889-2 vol., 312 pages.

Lucrèce Borgia :

BELLONCI Maria, *Lucrèce Borgia, sa vie, son temps,* Bruxelles, éd. Complexe, 1983, 504 pages.

FUNCK-BRENTANO Franck, *Lucrèce Borgia, martyre de l'histoire,* les éditions de France, Paris, 1932, 239 pages.

CHASTENET Geneviève, *Lucrèce Borgia,* Paris, éd. Jean-Claude Lattès, 1993, 489p.

Fictions :

GELLIS Roberta, *Lucrezia Borgia and the Mother of Poisons,* New-York, Tom Doherty Associates, 2003.

HUGO Victor, *Lucrèce Borgia,* Arles, Actes Sud, 2008, 203 pages.

OUVRAGES GENERAUX :

BUTTAY-JUTIER Florence, *Fortuna, usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance,* Paris, éditions PUPS, 2008, 551 pages.

CHASTEL André, *Renaissance méridionale, 1460-1560,* Paris, Gallimard, l'univers des formes, collection dirigée par André Malraux et Georges Salles, 1965, 950 pages.

CROUZET-PAVAN Elisabeth, *Renaissances Italiennes, 1380-1500,* Paris, Albin Michel, 2007, 625 pages.

EICHEL-LOJKINE Patricia, *Les Siècle des grands hommes, les recueils des vies d'hommes illustres avec portraits du XVIème siècle,* éditions Peeters Louvain- Paris- Sterling Virginia, 2001, 447 pages.

EDOUARD Sylvène, *Le Corps d'une reine, histoire singulière d'Elisabeth de Valois, 1546-1568,* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, 277 pages.

GUALAZZI Enzo, *Savonarole,* traduit de l'italien par Bernard Guyader, éditions Payot, Paris, 1985, 296 pages.

HALE John, *La civilisation de l'Europe à la Renaissance,* Londres, Fontana Press, traduit de l'anglais par René Guyonnet, 1993, 667 pages.

LANDI Sandro, *Machiavel,* Paris, éditions ellipses, 2008, 296 pages.

MARGOLIN Jean-Claude, *L'Humanisme en Europe au temps de la Renaissance,* Paris, PUF, 1981, 125 pages.

MOSS Ann, *Les recueils de lieux communs apprendre à penser à la Renaissance,* traduit de l'anglais par Patricia Eichel-Lojkine, Monique Lojkine-Morelec et Georges Louis Tin, sous la direction de Patricia Eichel-Lojkine, Genève, 2002, 547 pages.

SASSO Gennaro, *Machiavelli e Cesare Borgia : storia di un giudizio*, Roma, edizioni dell'Ateneo, 1966.

VANUCCI Marcello, *Le Grandi Donne del Rinascimento Italiano,* Roma, Newton and Compton editori, 2004, 318 pages.

DICTIONNAIRES-ENCYCLOPEDIES

*Histoire du christianisme à nos jours*, sous la direction de J-M. Mayeur - CH et L. Pietri – A. Vauchez - M. Venard. Tome 7 De la réforme à la Réformation (1450-1530), édition Desclée, 1994, 926 pages.

C. SAMARAN, *L'histoire et ses méthodes,* encyclopédie de la pléiade, éditions Gallimard, 1961,

A. VAUCHEZ, *Dictionnaire encyclopédique du Moyen-Âge*, Paris, CERF 1997, 2550 pages.

*Dictionnaire des personnages historiques*, sous la direction de J-L. VOISIN,Paris, éditions de Fallois, 2001, 1166 pages.

## Table des illustrations

-Alexandre VI : détail de la fresque des appartements Borgia par Pinturrichio, p. 20

-Médaille d'Alexandre VI commémorative des travaux du môle d'Adrien, p. 49

-Médaille du jubilé de 1500 , p. 50

-Fresque de la Résurrection des appartements Borgia par Pinturrichio, p. 54

-Plan des appartements Borgia, p. 56

-Fresque de la dispute de sainte Catherine des appartements Borgia par Pinturrichio, p. 57

-Id., détail, p. 58

-Fresque de l'Arithmétique des appartements Borgia par Pinturrichio, p. 60

-Armoiries des Borgia, p. 61

-Chapiteau aux armes et emblèmes d'Alexandre VI, p. 62

-Plafond de la salle des Saints des appartements Borgia par Pinturrichio, p. 65

-Id., détail, p. 66

-L'épée de César Borgia, détails, p. 71-73

-Portrait de César Borgia par Melone, p. 87

-César Borgia, gravure extraite du « Livre des hommes illustres » de P. Giovio, p. 88

-Carte de l'Italie, 1494, p. 90

-Médaille de Lucrèce Borgia, p. 128

-Médaille de Lucrèce Borgia, dite « A l'amour captif », p. 129

-Copie d'un tableau représentant Lucrèce Borgia, 1500, p. 130

-Portrait de Lucrèce Borgia par D. Dotti, vers 1518, p. 133

-Fausse bulle d'Alexandre VI, p. 143

-Fausse bulle d'Alexandre VI, avers, p. 144

-Fausse bulle d'Alexandre VI, revers, p. 145.

# Table des matières

Remerciements

**Sommaire** ..... **5**

**Introduction** ..... **6**

**PARTIE 1**
**ALEXANDRE VI: UN DESTIN HORS DU COMMUN** ..... **13**

CHAPITRE I – UN CARDINAL PROMIS A UN GRAND AVENIR ..... 14

I) Du sang espagnol 14

II) Un cardinal doué, loué pour ses qualités politiques ..... 15

III) Les femmes, le vin, la fête ..... 19

CHAPITRE II – UNE POLITIQUE FAMILIALE ..... 25

I) Un pape étranger au Vatican 25

a) Une élection entachée de simonie ..... 25

b) Un pape qui ne respecte pas le protocole et qui n'est pas respecté par la population ..... 29

c) Des critiques virulentes ..... 31

II) Une politique dynastique 34

a) Les guerres d'Italie de Charles VIII à Louis XII ..... 35

b) La politique matrimoniale ..... 40

c) Les liens sacrés de la famille ..... 44

CHAPITRE III – ALEXANDRE VI EN SON MIROIR ..... 47

I) Les représentations iconographiques d'Alexandre VI ..... 47

a) La rareté des sources originales ..... 47

b) Les médailles ..... 48

c) La fresque de la Résurrection unique portrait authentique d'Alexandre VI à ce jour ..... 51

II) Les Aedes Borgia 55

a) Présentation générale ..... 55

b) Exaltation des vertus du Prince ..... 56

c) Gloire aux Borgia ..... 61

**PARTIE 2**
**LES ENFANTS D'ALEXANDRE VI: CESAR ET LUCRECE BORGIA** ..... **67**

CHAPITRE IV – NOMEN OMEN ..... 68

I) Un destin tout tracé 68

a) La naissance et l'éducation de César Borgia ..... 68

b) César, homme d'Eglise ? ..... 70

c) César Borgia, capitaine de guerre ..... 76

II) César Borgia: un prince machiavélique ..... 83
a) Le prince ..... 83
b) Un conquérant ..... 88
c) Un habile homme d'Etat ..... 97
III) Dans l'intimité de César Borgia 101
a) César, jaloux, possessif, tricheur ..... 101
b) Les relations entre César et Lucrèce ..... 103
c) Une légende noire ou on ne prête qu'aux riches ..... 108
CHAPITRE V – LUCRECE BORGIA: UNE FIGURE DE FEMME AMBIVALENTE ..... 109
I) A la cour du pape 109
a) Lucrèce Borgia victime ou complice? ..... 110
b) Lucrèce, une femme débauchée? ..... 115
c) Le mariage avec Alphonse d'Este ..... 117
II) A la cour de Ferrare: une princesse de la Renaissance ..... 119
a) Des qualités princières: la grâce, la modestie et la piété ..... 119
b) Lucrèce mécène ..... 122
c) Une épouse modèle ..... 127
III) Lucrèce Borgia, une femme fatale ? Quelles sont les représentations que l'on a d'elle ? ..... 128
a) Les médailles ..... 128
b) Le portrait de Sydney ..... 130

Conclusion ..... 134

Annexes

1. La lettre à Savelli ..... 138
2. Une fausse bulle d'Alexandre VI ..... 143

Sources ..... 146

Bibliographie ..... 147

Table des illustrations ..... 150

Table des matières ..... 152